U d'/of OTTAWA
39003002269008

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/palapratsontemp00font

Francis

PALAPRAT

Son temps, ses œuvres

DU MÊME AUTEUR

Ronsard et sa poétique

(Étude couronnée aux J. Floraux, mai 1908)

HENRY FRANZ

PALAPRAT

Son temps, ses œuvres

(Étude ayant obtenu le Grand Prix Pujol à l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse, Mai 1909.)

J'ai vécu l'homme le moins fin
Qui fût sur la machine ronde,
Et je suis mort la dupe enfin
De la dupe de tout le monde.
(Epitaphe de Palaprat, par lui-même)

PARIS
JOUVE & Cie, ÉDITEURS
15, RUE RACINE, VIe

1916

Universitas
BIBLIOTHECA

PQ
1876
.P25Z57
1916

PRÉFACE

Mon cher Franz,

Vous voulez un mot d'introduction pour votre *Palaprat*, et vous vous adressez à celui qui habite aujourd'hui la vieille maison du poète toulousain. C'est une pieuse pensée. Le culte du souvenir s'avive aux lieux où vécurent nos chers défunts et je crois, comme vous, qu'en dépit de la mort méchante, quelque chose d'eux s'accroche aux murs qui les abritèrent, aux arbres dont ils cherchaient l'ombrage, aux sentiers où ils portèrent leurs pas.

Mais, pour reconstituer une vie d'homme, et surtout d'écrivain, il faut plus que des souvenirs attendris. Il faut des manuscrits, des lettres, des mémoires et tous les documents de première main avec lesquels la critique moderne veut qu'on *crée* et qu'on *prouve*, et non pas qu'on *imite* ou qu'on *amplifie*, comme on le faisait autrefois.

Vous avez apporté à cette besogne le zèle et l'honnêteté qui vous sont propres. Vous avez exploré les archives du Parlement de Toulouse

et des Jeux Floraux, fouillé les registres de l'hôtel de ville, compulsé tous les papiers de famille que j'avais eu le plaisir de vous procurer. Et de tout cela est sorti un *Palaprat* très ressemblant, je crois, en tout cas très différent de celui que les faiseurs de dictionnaires avaient imaginé.

Pour en savoir plus long, vous avez lu, relu et médité les *préfaces* de ses comédies. Les notes que notre auteur rédige à cette occasion ne sont d'abord — lui-même nous en avertit — que la genèse des comédies qu'il va livrer à l'impression ; puis, peu à peu, les souvenirs de jeunesse affluent dans sa mémoire, il se laisse aller au plaisir de tout raconter et, d'un simple exposé littéraire, il fait, sans le vouloir, la plus attrayante et parfois la plus attachante confession.

Oh ! que nous lui pardonnons de bon cœur les fredaines innocentes qu'il nous raconte naïvement ! En le milieu le plus dépravé qui soit, la cour des Vendôme, il est à peine libertin. Il reste rieur parmi les *roués*.

Après tout, ce rire d'un autre siècle, ce rire qu'il emprunte à Molière et à *l'Avocat Pathelin* constitue sa véritable originalité. Que gagnerait-il à imiter l'intrigant Chaulieu, l'astucieux La Fare, ou l'insupportable Campistron ?

Sans doute, il n'invente rien. En un temps où Dancourt s'essaye à la comédie satirique et

prépare Beaumarchais, il s'en tient à la comédie de caractère, ou même revient à la bouffonnerie passée de mode des Italiens. Mais il suit son instinct. Et cet instinct, qui est celui du peuple, l'entraîne à la farce. Arlequin, Pierrot, Crispin, Mezzetin, Scaramouche, pour être relégués au théâtre de la foire, n'en ont pas moins leurs admirateurs et bénéficient de la réputation acquise à ces acteurs étonnants qui s'appelaient *Tiberio Fiorelli*, *Domenico*, *Ghérardi*... Palaprat a connu quelques-uns d'entre eux. Il continue à être lié avec *de Villiers*, *Raisin*, *Poisson*, *Brécourt*, *La Grange*, *La Thorillière* qui tiennent à présent leurs emplois, et ne résiste pas au plaisir de les avoir pour interprètes. N'oublions pas qu'il est méridional, par là même exubérant, et que cette exubérance ne fut jamais plus à l'aise qu'ici. Qui n'a pas lu ses *comédies à l'italienne* ne peut connaître la nature de son talent.

Tout cela, vous l'avez fait ressortir à merveille et vous avez bien montré ce qui distingue *Palaprat* de *Brueys*. Ce dernier a, du théâtre, un sens plus développé que son collaborateur habituel, mais il n'aura jamais sa grâce primesautière et son heureux tour d'esprit.

Les Jeux Floraux de Toulouse eurent une heureuse idée en inscrivant *Palaprat* dans leur concours de 1909. Nul ne pouvait, mieux que vous, le faire revivre, et tout le monde

approuva la décision du jury qui vous accordait le *prix Pujol.*

Les lecteurs de ce volume ne seront pas d'un autre avis. Parmi les *Pœtœ minores* que la collection Jouve offre à la curiosité des lettrés, celui-ci, présenté par vous, sera, je suis sûr, un des plus goûtés.

F. DE GÉLIS
Mainteneur des Jeux Floraux.

PALAPRAT

Son temps, ses œuvres

Voltaire a dit du siècle de Louis XIV : « Tous les genres de science et de littérature ont été épuisés dans ce siècle ; et tant d'écrivains ont étendu les lumières de l'esprit humain, que ceux qui en d'autres temps auroient passé pour des prodiges ont été confondus dans la foule (1). »

Non sans une certaine mélancolie, il faut constater la justesse de cette remarque. Cet âge d'or de notre littérature a fait de nombreuses victimes. L'un de ces méconnus, Jean de Palaprat, n'est pas le moins intéressant ; je voudrais essayer de le prouver en retraçant les grandes lignes de son histoire.

Cet auteur comique, ignoré du grand nombre, ou considéré comme un insignifiant personnage, est rempli de mérites. Le premier de tous, pour lequel il a droit à ma reconnaissance, est d'avoir prévu le presque oubli de la postérité à son égard. Il semble avoir voulu y remédier. Dans les préfaces de ses œuvres et les discours précédant chacune d'elles, il

1. oltaire, *Siècle de Louis XIV*.

s'est raconté lui-même, pas aussi complètement qu'on le désirerait, sans doute, assez cependant pour intéresser et captiver ses lecteurs. Les détails qu'il veut bien donner sur son existence, ses travaux, ses amitiés, ses plaisirs et ses déboires, sont de précieux documents que j'ai lus et relus en préparant cette étude. La langue de l'écrivain est admirable de clarté, d'élégance naturelle, de pittoresque, d'aimable abandon. Il dit si bien ce que je n'arriverais à dire que très mal, que je lui laisse le plus souvent le soin de tenir la plume, me sentant plus de courage pour affronter la critique avec un pareil collaborateur.

Un autre mérite de Palaprat, et non le moindre, c'est d'être Toulousain : c'est dans la cité d'Isaure sur la paroisse de la Dalbade, qu'il vient au monde, le 29 mai 1650.

Il est le descendant, par sa grand'mère Bourguine de Ferrières, de « l'illustre Jacques de Ferrières, si célèbre par tant d'ouvrages sur le droit civil » (1).

Palaprat se montre justement fier de cette descendance ; il est prodigue de détails sur Jacques de Ferrières, « mon bisaïeul du côté de la mère de mon père », il a voué à la mémoire de l'ancêtre un véritable culte. Celui-ci est en effet homme de mérite : Cujas, le célèbre jurisconsulte, l'honore de son amitié ; aussi, à la mort de ce dernier, Jacques de Ferrières éprouve-t-il un violent chagrin, l'unique de sa vie, déclare-t-il à son entourage.

C'est également un noble caractère. Très loyal, il

1. Lettre à M. Boudin, premier médecin de Mme la Dauphine.

ignore la jalousie, « sentiment bas, honteux et méprisable, qui ne seroit jamais tombé dans son esprit, moins encore entré dans son cœur, quand même il auroit été poète » (1).

Il est gai enfin, si gai même qu'en dépit de sa gravité de magistrat il a « le bal chez lui presque tous les jours de l'année ». Il danse lui-même « la première courante avec l'aînée de ses filles », regarde quelque temps les plaisirs de ses invités, puis songe à ses fonctions et se retire dans son cabinet en leur disant : « Mes enfans, réjouissez-vous, je vais travailler à vous gagner du bien (2). »

Palaprat parle avec enthousiasme de ce bisaïeul : sa famille, selon lui, lui est redevable de ces trois choses qui « vont rarement ensemble : un bien un peu au-dessus du médiocre, une érudition profonde, avec un penchant au plaisir animé d'une gaieté à toute épreuve » (3).

Fortune, érudition, ces deux points sont pour Palaprat d'une importance médiocre ; il n'en va pas de même de la gaieté. Il n'entend point laisser à autrui cette partie de l'héritage de son bisaïeul, et la revendique avec une amusante crânerie.

Le moyen d'être morose, quand on a l'honneur d'être « la dernière goutte du sang de ce Ferrières, de ce jurisconsulte de si belle humeur » ?

Sans doute, la richesse et la science ont leur prix, mais que faire quand on ne peut les posséder ensemble, sinon se résigner ? C'est du moins ce que

1. Lettre à M. Boudin.
2. Lettre à M. Boudin.
3. Lettre à M. Boudin.

déclare l'auteur avec une humilité non exempte de malice :

« Ce n'est pas tout à fait ma faute, si je n'ai pas conservé de ses biens toute la part qui en a passé jusqu'à moi. J'ai honte de ne pouvoir rien faire paroître de son sçavoir ; mais quant à la gaieté, je puis me vanter d'avoir été son légataire universel (1). »

Le fils de ce magistrat si enjoué, Anne de Ferrières, grand-oncle de Palaprat, fait, selon son neveu, un « usage fort joyeux » du bien amassé par son père. Sa sœur, Bourguine de Ferrières, épouse Antoine de Palaprat, grand-père du poète. Sur celui-ci, son petit-fils ne donne guère de détails. Il n'aime pas beaucoup ses aïeux paternels, non qu'ils soient « gens ignares et non lettrés », mais à cause de leur caractère. Il les trouve trop « sérieux », trop ampoulés ; il n'ose dire ennuyeux, mais, s'il retient l'épithète, c'est uniquement afin de ne pas « manquer de respect pour leur mémoire » (2).

Les Palaprat sont une ancienne famille de robe de Toulouse (3). Antoine de Palaprat est au nombre des capitouls de la ville. Il harangue en cette qualité le roi Louis XIII, après la prise de La Rochelle. Ce détail nous est transmis par son petit-fils, qui a retrouvé « parmi les manuscrits » de l'aïeul ce morceau d'éloquence « farci de grec et de latin », et n'a pas l'air d'éprouver pour ce chef-d'œuvre une admiration sans bornes.

1. Lettre à M. Boudin, premier médecin de Mme la Dauphine.
2. Lettre à M. Boudin.
3. Voir aux pièces justificatives A et B.

Le fils d'Antoine de Palaprat, Bernard, ne laisse guère de traces dans l'histoire. Mainteneur aux Jeux Floraux de Toulouse (1), il se marie vers 1649 avec Mlle Foy des Fontaines, comme lui d'une ancienne famille toulousaine.

De ses alliés les Ferrières, Bernard a hérité la terre de Bigot, comprise dans la catégorie des biens nobles (2). A une époque difficile à préciser, mais probablement après la naissance de son fils, il y fait construire le château du même nom. Ses descendants, désormais, en prennent le titre.

De son union avec Foy des Fontaines, Bernard de Palaprat a un fils, Jean, celui qui fait l'objet de cette étude. Eut-il d'autres enfants? C'est probable, mais ils moururent sans doute fort jeunes; c'est du moins ce que semble indiquer une phrase de l'écrivain.

Parlant de la maladie de la pierre, dont il est atteint, il se compare à Sisyphe, condamné à rouler aussi « sa pierre », et il déclare comiquement subir ce supplice « non pour avoir comme lui débauché ma nièce : je n'ai jamais eu ni frère ni sœur en âge de m'en donner » (3).

La date du décès des parents de l'auteur reste imprécise, mais ils moururent vraisemblablement lorsque leur fils était encore en bas âge. Ce qui confirme mon opinion sur ce point, c'est que Palaprat écrit, faisant allusion à son grand-oncle Anne de

1. Axel Dubourg. *Deux siècles de l'Acad. des Jeux Floraux.*
2. C'est-à-dire exempts de la taille.
3. Lettre à M. Boudin.

Ferrières : « C'est sous les yeux de cet aimable vieillard que j'ai été élevé (1). »

Sur son père, sa mère, pas une phrase, pas une allusion. N'est-il pas étrange qu'un écrivain, se racontant avec autant de simplicité que d'abandon, ait gardé le silence sur ce point ? Cette lacune dans ses souvenirs permet de supposer qu'il dut très peu connaître les auteurs de ses jours. S'ils avaient vécu, se seraient-ils déchargés sur Anne de Ferrières du soin de leur fils unique, alors surtout que ce grand-oncle de l'enfant était fort avancé en âge ? Pareil abandon paraît peu probable.

II

Voilà donc Messire Jean de Palaprat, écuyer, seigneur de Bigot, faisant ses premiers pas dans l'existence. Ce début de sa carrière n'offre, je dois l'avouer, aucun événement ayant laissé quelque trace, d'où l'on peut conclure qu'il se contente d'agir ainsi que le font d'ordinaire les enfants de son âge.

De ces brumes du passé, un souvenir surnage toutefois : Jean a neuf ans lorsque son grand-oncle, Anne de Ferrières, occupe la charge de chef du consistoire de Toulouse. En 1659, Louis XIV passe dans cette ville, et le vénérable vieillard, alors âgé de près de quatre-vingts ans, est chargé de haranguer le souverain. Mais, « frappé, ébloui et saisi à la vue du roi », il ne peut prononcer qu'une allocution « précédée et interrompue par des torrents de larmes », et le monarque, touché, lui dit : « Beau vieillard, vos

1. Lettre à M. Boudin.

larmes sont plus éloquentes que tout ce que j'ai entendu jusqu'ici (1). »

Cette anecdote, rapportée par Palaprat avec complaisance, indique les motifs de sa préférence pour la famille de Ferrières. Il précise d'ailleurs assez malicieusement. Faisant allusion au discours prétentieux d'Antoine de Palaprat, il s'exclame avec une conviction qu'on sent sincère : « Il s'en faut bien que j'aime le grec ampoulé de mon grand-père autant que les simples larmes de mon grand-oncle (2) ! »

Les études de l'enfant commencent de bonne heure. Doué d'une imagination fertile, d'un esprit fécond, d'une vive intelligence, ses progrès sont rapides ; il fait avec succès ses humanités, et, comme il se destine au barreau, commence l'étude du droit.

Son caractère se révèle déjà : cœur généreux, loyal, méprisant profondément l'hypocrisie et ennemi de toute bassesse, il aime par-dessus tout l'indépendance et la liberté. Rien d'étonnant à ces tendances : il est venu au monde dans la cité toulousaine alors que justement il y avait dans l'air quelques restes « de ce nitre, de ce salpêtre volatil qui formoit l'esprit d'indépendance et de liberté des anciens Tectosages », et il a achevé, pour son malheur, « de le respirer tout en naissant » (3).

Ses goûts littéraires commencent à s'éveiller : il s'éprend pour Montaigne d'un juvénile enthousiasme. *Les Essais* de cet incomparable auteur, l'un

1. Lettre à M. Boudin.
2. Lettre à M. Boudin.
3. Discours sur *le Grondeur*.

des premiers livres que feuillettent ses doigts d'enfant, lui révèlent toutes les beautés de la langue française. Lui-même écrit à ce sujet : « Il me souvient que je les dévorois, j'en étois idolâtre ; ils me firent une impression dont je n'ai jamais pu me corriger (1). »

Lire Montaigne, c'est bien ; étudier le droit, surtout lorsqu'on se propose d'illustrer un jour le barreau de Toulouse, c'est mieux. On donne comme professeur au jeune étudiant Me Déquan, « un très sçavant homme, grand légiste, et qui avoit été sur les rangs pour une chaire de professeur ». Être savant n'empêche pas d'être parfois un peu ridicule, et c'est le cas de Me Déquan. Quelle aubaine pour son joyeux élève ! Non que Palaprat soit naturellement porté à la moquerie : l'exquise bonté qui forme le fond de son caractère lui interdit ce passe-temps souvent cruel; mais il aime à rire, il a besoin de gaieté, et s'attache de préférence au petit côté des choses.

C'est ainsi que, sans pouvoir retenir un sourire amusé, il montre son professeur de droit, avocat « toujours écoutant et jamais écouté » du barreau de Toulouse qu'il fréquente assidûment, mais sans ouvrir la bouche. Pendant six ou sept ans qu'ils restent ensemble, l'élève ne peut entendre plaider son maître une seule fois ! En revanche, il est témoin de sa rivalité avec Me Pujou, « avocat fort occupé », qui dépêche « tous les matins, avant la belle heure de l'audience, quatre ou cinq de ces petites causes d'entrée à trois livres pièce ». Il montre Déquan

1. Discours sur *le Grondeur*.

empli de jalousie, ne manquant jamais « tous les jours de l'affeubler d'une ou deus épigrammes », parfois même de trois ou quatre.

Vengeance stérile ! Il n'entre pas « dans l'esprit de Pujou de perdre un instant à s'amuser à répondre » à son adversaire. Il se contente de dire avec un sang-froid insultant : « Déquan fait des épigrammes contre moi, et je plaide (1) ! »

Heureux temps, où les avocats sans causes se consolent en composant des épigrammes, auxquelles leurs adversaires ont la sagesse de ne point répondre !

III

Est-ce l'exemple de l'avocat versificateur qui inspire à l'élève le désir de taquiner la Muse ? Sur ce point délicat, je ne puis ni ne veux me prononcer. Quoi qu'il en soit des motifs qui poussent le jeune homme à enfourcher Pégase, il commence à donner des preuves de sa facilité à rimer.

Depuis plus de deux siècles, le collège de la Gaie Science fait la gloire de la cité toulousaine. Avides d'obtenir les fleurs précieuses consacrant leur talent, les concurrents se pressent nombreux aux joûtes poétiques. Les vainqueurs de ces pacifiques tournois font, selon l'usage, imprimer en minces plaquettes, sous le nom de *Triomphes*, la pièce de vers couronnée, et à sa suite les madrigaux : rondeaux, sonnets, quatrains, etc., qui leur sont adressés par leurs rivaux et amis pour les féliciter de leur

1. Discours sur *le Grondeur*.

victoire. L'étudiant en droit s'autorise de cette coutume pour donner le premier essor à sa verve poétique. En 1666, M. de Teynier remporte le souci et reçoit de Palaprat un madrigal qui débute ainsi :

Enfin l'honneur te suit, et la belle victoire
Érige en ce jour à ta gloire
Un illustre triomphe, et ses sacrés autels
Sont dus à tes vers immortels...

Un compliment du même genre est également adressé à M. Jean Muret, avocat au Parlement, lauréat de l'églantine cette même année.

Rien de bien transcendant dans ces vers, mais l'auteur n'a encore que seize ans, et dans ce bégaiement malhabile, on reconnaît déjà la facilité et l'enjouement qui plus tard caractériseront les productions de l'écrivain. Il tourne la louange gracieusement et sans effort ; on en a la preuve dans ce quatrain adressé l'année suivante (1667) à M. Dambès, écuyer, seigneur d'Elquier, lauréat du souci :

Ceux qui par un sort bienheureux
Entendirent vos vers remplis de tant de grâce,
Crurent avoir vu dans nos jeux
Apollon qui préside aux concerts du Parnasse (1).

En 1667, il complimente également, sur le ton d'un aimable badinage, M. l'Olive de Saint-Sauveur qui vient de recevoir l'églantine. Il équivoque sur son nom, disant que, d'après les prescriptions de mars, le laurier est...

la marque du courage
Et l'olive le prix des fidelles amans.

1. *Recueil de triomphes*. Collection Lacroix,

Ces petites pièces ne sont pas des chefs-d'œuvre : les chevilles y sont nombreuses, et l'auteur y sacrifie au fatras mythologique alors si fort en vogue. Elles dénotent cependant de réelles dispositions littéraires, si l'on se reporte à leur date, et une absence totale de jalousie : cette même année, Palaprat est entré pour la première fois en lice... et s'est retiré les mains vides ! Il semble indiquer son insuccès dans un sixain adressé à M. Jacquet, avocat, l'un de ses heureux rivaux :

Il faut être bien ferme ou se fort croire heureux
Pour n'appréhender pas d'échouer dans nos jeux,
Les plus hardis ont peur dans cette auguste lice.
Pour moy je feus toujours asseuré de mon fait,
Je feus toujours certain d'en sortir satisfait
Et ne doutay jamais qu'on ne vous fit justice (1).

Cette première déconvenue n'abat pas l'enthousiasme du jeune homme : son ambition ne se borne plus à féliciter les autres de leurs succès ; il rêve d'obtenir pour son propre compte une des fleurs du verger des sept troubadours, et il tente à nouveau sa conquête. Sa belle vaillance est récompensée : en 1668, il partage avec ses compatriotes G. Vaysse et Bernard Maignan les honneurs du triomphe. M. Vaysse, que les mainteneurs de la Gaie Science viennent de fleurir d'un souci, reçoit ce madrigal gracieux :

Puisque vos vers charmans ont si bien réussi
Mêlez, jeune vainqueur, vos conquêtes *aux nôtres*.
Leur brillant d'un chagrin ne peut être obscurcy,
Vivez, vivez heureux, cet aimable soucy
Doit pour jamais chasser les autres (2).

1. *Recueil de triomphes*. Collection Lacroix.
2. *Recueil de triomphes*. Collection Lacroix.

Dans le sonnet adressé à Bernard Maignan, l'heureux détenteur de la violette, on relève les expressions suivantes :

... ton propre intérest cède *à nostre bonheur*
... tu triomphes mieux *plus tu nous fais honneur...*

A cette première églantine se joint l'année suivante une violette, et le triomphateur rêve déjà de compléter sa victoire en conquérant le titre de Maître en la Gaie Science, auquel l'obtention d'une troisième fleur lui donnera droit. Dans ce but, il concourt encore en 1670 : mais cette fois, c'est un échec.

Il l'avoue d'ailleurs sans fausse honte, et ne complimente pas moins sincèrement son ami, Jean-Antoine Pader, avocat au Parlement, qui plus heureux que lui vient d'obtenir un souci :

Quoy que Clémence fasse et la prude et la sage
Elle peut se laisser charmer.
La rendre pour s'en faire aimer
Amoureuse de son ouvrage,
C'est avoir du chemin fait plus de la moitié.
C'est ce que j'ay veu faire au feu qui dans vous brille
Si pour moy toutefois j'ay vainement prié
Je n'ignorais pas qu'une fille
Écoute rarement un homme marié (1).

Ces trois derniers vers, à l'allure de boutade, expriment cependant une vérité. Cet auteur de vingt ans à peine vient de s'engager dans les liens d'un légitime mariage.

Quels mobiles le déterminent à prendre sitôt cette grave décision ? Quels membres de sa famille ou de

1. *Recueil de triomphes*. Collection Lacroix.

son entourage le poussent à conclure cette union ? Mystère ! Sans être trop téméraire, je crois pouvoir affirmer que l'amour n'a pas grande part dans cette résolution subite. Dans le cours de son existence, en effet, Palaprat, s'inspirant peut-être de l'exemple de La Fontaine, s'affranchit aisément du lien conjugal, et semble avoir complètement oublié qu'il a quelque part une femme.

Cette épouse, Mlle Gabrielle de Barravy, appartient à une ancienne famille de robe de Toulouse, dont plusieurs membres ont siégé parmi les capitouls (1).

Je ne puis qu'indiquer approximativement la date de ce mariage (vers 1670). Il se célèbre sans doute à la campagne des Barravy ; on n'en retrouve aucune trace dans les archives paroissiales de Toulouse (2). Il ne peut, comme le prétendent certains biographes, avoir eu lieu seulement en 1688 ; le mariage du fils de l'auteur comique, en 1696, est un démenti formel à ces allégations.

Il est bien vrai, et c'est sans doute sur quoi se basent les écrivains pour soutenir cette dernière date, que Palaprat, écrivant à un de ses amis (3), et lui rappelant des souvenirs de l'année 1686, dit : « J'étois garçon », mais la phrase est une de ses boutades coutumières. Il veut exprimer sans doute,

1. Voir aux pièces justificatives.
2. La date de ce mariage est maintenant fixée, le contrat a été retrouvé, depuis que cette étude fut composée, aux archives notariales de Toulouse. Il est daté du 23 juillet 1669. Palaprat a 19 ans !
3. M. Boudin.

par ces mots, la sensation d'allègement éprouvée lorsqu'il est à Paris, loin de sa femme, pour laquelle ses sentiments ne sont rien moins que tendres et dont il ne parle jamais, sauf pour regretter de s'être uni à elle, mais sans expliquer le pourquoi de ses regrets.

Le mariage ne lui fait pas oublier les Muses. L'année suivante (1671), sans rancune de son précédent échec, il présente de nouveau ses vers au jugement des mainteneurs. Sa persévérance est récompensée : le souci tant convoité lui échoit enfin.

Le madrigal adressé cette même année à son ami Nicolas-Estienne du Puget, fleuri par Clémence d'une violette, fait mention de ce triomphe :

Deux fois dans nos illustres jeux
J'avois su faire approuver mes demandes ;
On ajoutait déjà pour orner mes cheveux
La dernière couronne à deux belles guirlandes.
Que fallait-il pour rendre encor mon sort plus doux?
N'avois-je pas trois fois remporté la victoire ?
Il falloit pour me mettre au comble de la gloire
A la dernière fois triompher avec vous (1).

Selon les statuts du collège de la Gaie Science, cette troisième fleur vaut au jeune poète les lettres de maîtrise. Nous avons sur ce point le témoignage même de l'auteur : dans un compliment adressé à de Peytevin, en 1686, il prend le titre de « Maître ès jeux depuis quinze ans » (2).

Contrairement à ce qui arrive trop souvent aux talents de tous genres, méconnus dans leur pays

1. *Recueil de triomphes.*
2. Axel Duboul : *Deux siècles de l'Acad. des J. Floraux.*

d'origine, c'est donc la ville natale qui offre à Palaprat ses premiers lauriers.

IV

Le jeune étudiant vient d'être reçu avocat (1) ; plusieurs membres de sa famille ont porté la toge, et il semble, dans cette profession, appelé à un brillant avenir. Situation, famille, amis, tout conspire à le retenir à Toulouse.

Il imite son bisaïeul, en ce sens que ses travaux ne lui font pas oublier ses plaisirs ; sous ce rapport, il est digne de ses devanciers : « La joye et les plaisirs d'éclat, passion dominante » de sa famille, ne le laissent pas indifférent. Il se souvient de son grand-oncle, brillant jadis « dans les ballets, les joûtes, les courses de bagues et les carrousels » (2). Que peut faire le neveu, sinon imiter l'oncle et, s'il se peut, le surpasser ?

Toulouse est encore, à cette époque, un centre brillant, dont le luxe et les divertissements sont célèbres. Le milieu intellectuel et aristocratique fréquenté par le jeune avocat s'ingénie à se distraire, et multiplie dans ce but les fêtes et les spectacles de tous genres. La ville devient « un célèbre théâtre de tous les spectacles galans de la chevalerie », où brillent « les ballets, les danses et les mascarades » (3), et Palaprat, que son tempérament rend

1. Il obtint à dix-huit ans (1668) son diplôme de docteur en droit.
2. Lettre à M. Boudin.
3. Lettre à M. Boudin.

ennemi de toute austérité, s'amuse sans arrière pensée.

Il est lié avec « l'illustre et magnifique M. Riquet ». Celui-ci s'occupe alors de « son glorieux ouvrage de la jonction des mers » (1). Il possède à Bonrepos une maison de campagne et pour l'embellir la fait « orner de plusieurs belles peintures ». Palaprat fait connaissance de l'artiste chargé de ce travail, un peintre italien nommé Vario. Le travail est long, il dure « deux ou trois années », plus qu'il n'en faut aux deux hommes pour devenir intimes (2). La famille de Palaprat a « toujours été très attachée à la maison d'Albret », et le jeune poète y fait sa cour « assidûment » (3); là il entend parler spectacles et acteurs. Le maréchal d'Albret, son neveu le marquis se montrent « fort curieux » de tout ce qui se rattache à la scène. Ils sont instruits des moindres particularités concernant les théâtres. Le jeune homme se documente à leur école et ne tarde pas à se passionner comme eux pour la comédie et les comédiens.

Ses travaux chez Riquet terminés, Vario s'est installé à Paris : Palaprat se détermine à l'aller rejoindre. Les connaissances qu'il va acquérir dans la capitale, les personnalités littéraires et artistiques qu'il y rencontrera, décideront de sa vocation d'auteur comique ; là, il prendra contact avec les excellents acteurs italiens de l'époque, et il aura l'honneur d'entrer en relations avec Molière.

1. Le canal du Midi.
2. Préface de l'édition de 1712.
3. Préface de l'édition de 1712.

V

Pendant que notre provincial fait route vers Paris, nous allons, le précédant dans la capitale, nous renseigner sur la situation du théâtre en cette fin du XVIIe siècle.

Le temps n'est plus où,

> chez nos dévots aïeux le théâtre abhorré
> était
> pour la France un plaisir ignoré (1).

L'art dramatique, sorti des cérémonies mêmes de l'Église, ne garde plus trace de ses origines. « Miracles » et « mystères » ont disparu.

Ces pieuses représentations, données autrefois dans l'enceinte des temples ou sur les places publiques, ne sont plus qu'un lointain souvenir ; les « confrères de *la Passion* » qui les interprétaient viennent de vivre leurs derniers jours à l'hôtel de Bourgogne, et de céder la place à des acteurs plus profanes.

En même temps que disparaissent ces ébauches de drames, le théâtre comique du moyen âge se transforme également. Moralités, farces, soties, descendent de la scène française ; on les retrouve sur les tréteaux de la Porte-Saint-Jacques, où les maintient encore la verve intarissable de ce trio joyeux, dont les acteurs, Gaultier-Garguille, Gros-Guillaume et Turlupin, font courir tout Paris.

Ces vaillants farceurs, ces bouffons homériques, amuseurs de la capitale pendant près d'un demi-

1. Boileau, *Art poétique*.

siècle, s'appellent en réalité Hugues Guéru, Robert Guérin et Henri Legrand ; leurs noms de guerre sont à leur personnalité véritable ce que le masque dont ils s'affublent pour jouer ou la farine dont ils se poudrent sont à leurs visages.

Cette trinité de la farce mérite plus qu'une mention : ces gais compagnons sont les ancêtres de notre comédie moderne ; nous pouvons bien à ce titre leur accorder quelques instants d'attention.

Ils ont résolu de se faire les conservateurs de la farce. Pour remplir leur but, ils sont amplement doués : Gaultier très maigre avec des jambes de sauterelle ; Gros-Guillaume plus que laid, d'une telle corpulence que, disent les plaisants de l'époque, « il marche longtemps après son ventre » et se cercle le corps, ce qui lui donne des allures d'énorme futaille ; Turlupin, l'adonis de la troupe, le roi de la parade, dont la cocasserie inénarrable est telle qu'il a l'honneur de donner son nom à un genre, se trémoussent si bien sur leur théâtre portatif que le public, lassé de bâiller à l'hôtel de Bourgogne aux tragédies de Hardy et de Montchrestien, ne tarde pas à accourir et ne s'en va plus. Le rire au temps de Richelieu est chose rare en France, les Parisiens n'ont garde d'en négliger les occasions, d'autant que pour s'égayer à la Porte-Saint-Jacques il n'en coûte que deux sols six deniers !

Certes, il ne faut point demander à ces bouffons les grâces décentes : ces ancêtres de la comédie française sont purement plébéiens ; mais ils servent de transition entre les jeux de la Basoche et ceux de l'hôtel de Bourgogne ; ils relient Pont Alais et Jean de Serres à Molière.

Sur leurs planches, ils font chaque jour et à leur manière le feuilleton du moment. L'antique esprit gaulois, rabelaisien, gausseur et satirique se réfugie sur ce théâtre portatif que n'atteignent point les arrêtés du Parlement. Leurs impromptus sont une sorte de satire aristophanesque au gros sel ; leurs bouffonneries trop souvent ordurières chatouillent rudement la fibre badine du bourgeois parisien ; avec pleine licence ils daubent sur les travers, les modes, les usages et quelquefois les personnes.

Ils font si bien que la troupe royale, lasse de jouer des tragédies dans le vide, se plaint à Richelieu qui mande les accusés au Palais Cardinal et les fait jouer devant lui dans une alcôve. Puis le tout-puissant ministre rend son arrêt : il condamne les trois compagnons à se joindre à leurs confrères les comédiens de l'hôtel de Bourgogne.

Nos bouffons ne changent pas pour cela de métier. Le théâtre a des parades à la porte avant chaque représentation ; ils en sont les principaux acteurs, et parfois s'essayent dans la tragédie.

Unis dans la vie, ils ne sont pas, selon la légende, séparés dans la mort : ils disparaissent de l'existence dans la même semaine. Gros-Guillaume meurt de saisissement-il vient d'être mis en prison pour avoir raillé un magistrat, — et ses deux compagnons apprenant sa fin ne peuvent lui survivre. Quantité de vers relatent ce fait presque incroyable. Les poètes de l'époque jettent des fleurs sur la tombe des trois amis. Une de leurs épitaphes, après avoir déploré la mort de ceux qui...

Ont tous trois rencontré leur fin
Avant d'avoir vu leur vieillesse

se termine par cette réflexion qui ne manque pas de profondeur et semble un trait de satire politique :

> ...La mort prend son temps
> De retirer les charlatans
> Quand personne ne peut plus rire !

Paris ne rit guère en effet, la main de fer de Richelieu arrête partout l'expansion de la gaieté.

Le cardinal, piqué de la tarentule littéraire, cherche à faire connaître son talent sur une scène digne de lui. Dans ce but, il fait construire au Palais-Cardinal deux salles de spectacle : l'une réservée aux intimes, l'autre plus vaste. Là, les productions de Rotrou, de l'Estoile, Boisrobert, Colletet, Desmarets sont représentées, après toutefois avoir été démarquées par le maître dont elles doivent subir l'empreinte. Un nom plus illustre s'ajoute aux précédents : celui de Pierre Corneille. Mais bientôt son génie se débarrasse de cette protection tyrannique : *le Cid* illumine de son fulgurant éclat la scène française, et en dépit des efforts du cardinal pour refroidir l'enthousiasme excité par son apparition, est regardé comme le modèle de nos tragédies à venir.

Un troisième théâtre, celui du Marais, brille encore dans la capitale. La troupe italienne qui l'occupe, dont le célèbre Mondori (1) est un certain temps le chef, joue les rôles du répertoire où figurent Arlequin, Mezzettin, Trivelin, le Docteur, Isabelle, Colombine, etc.

Le théâtre du Palais-Cardinal, protégé par Riche-

1. Né à Thiers en Auvergne.

lieu, illustré par les représentations du *Cid*, de *Cinna* et des *Horaces*, est le véritable berceau, bientôt glorieux, de la tragédie. Cette partie de l'art dramatique paraît atteindre sous Louis XIV les limites de la perfection ; mais tout d'abord, sortie récemment de la barbarie, elle conserve plusieurs taches : il appartient à Racine de l'épurer, de débarrasser la scène des imbroglios dans la manière espagnole.

La comédie, remontée sur la scène avec Rotrou, Mairet et *la Mélite* de Corneille, attend le grand règne pour produire ses chefs-d'œuvre.

Grâce à la protection du cardinal, elle est désormais en honneur. Des jeunes gens de talent entreprennent de former une troupe de comédiens ; ils se groupent, louent le jeu de paume de la Croix Blanche auquel ils donnent le titre de *Théâtre Illustre*. Ils y jouent quelque temps sans succès, parcourent ensuite les provinces, et reviennent se fixer à Paris.

Leur chef est un jeune homme né sous les piliers des Halles, qui, tourmenté par l'impatience du génie, s'est joint aux comédiens amateurs. Cette profession étant alors regardée comme infamante, il ne veut point déshonorer ses parents, et cache son nom de Poquelin sous celui de Molière, qu'il doit rendre immortel. Dès lors, comme Aristophane personnifie la comédie politique, Shakespeare celle de la fantaisie et de l'imagination pure, Molière personnifiera la comédie morale.

A cette époque il faut, selon l'expression de Nisard : « Plus observer qu'imaginer, plus trouver qu'inventer (1). » Il faut fixer la comédie comme Corneille et Racine fixent la tragédie. Cette œuvre,

1. *Histoire de la littérature française.*

Molière va l'accomplir : ce que nous trouvons avant lui, ce sont les éléments que son génie va transformer.

Comprenant à la suite de ses premiers succès (*l'Etourdi* et *le Dépit Amoureux*) toute la puissance de la comédie, il se propose de plaire à la bonne compagnie, non à l'aide d'incidents forcés et de bouffonneries, mais en peignant la société et en tirant le comique du fond des caractères. Le siècle lui offre un vaste champ à moissonner et il en use sans scrupule, soutenu par la faveur et la protection du souverain. Louis XIV lui accorde une des salles du Palais-Cardinal, devenu Palais-Royal, afin de remplacer pour lui et sa troupe l'hôtel du Petit Bourbon où ils jouaient auparavant et qui vient d'être démoli.

Le monarque, de plus, fait à la « Troupe Royale » (les acteurs ont pris ce titre) une pension annuelle ; son directeur est également honoré des libéralités du souverain.

Molière peut donc en toute sécurité accomplir son œuvre, œuvre immense, qui fait de son théâtre un vaste miroir reproduisant non seulement son temps, mais tous les temps ; une peinture fidèle autant que variée des caractères humains. Sans doute, on a pu avec une apparence de raison critiquer la langue de ses pièces ; on l'a appelé « un grand écrivain négligé » (1). Mais il faut songer qu'il accomplit cette tâche formidable en moins de vingt ans, dans le triple labeur d'une vie surchargée où le même homme devait suffire à ces fonctions accablantes : auteur, acteur et directeur de théâtre.

1. E. Faguet : *Études littéraires ; XVIIe siècle.*

VI

Il est temps de revenir au Toulousain laissé sur le chemin de Paris. Le voilà dans la capitale, avec ses vingt et un ans, son inexpérience, sa gaieté et son vif désir d'apprendre ce qu'il ignore. Il retrouve son ami Vario et continue avec lui les relations commencées à Toulouse; reçu en intime chez le peintre, il y soupe régulièrement « tous les samedis, tant que dure l'hyver de 1671 » (1).

Sa passion pour les choses du théâtre trouve amplement à se satisfaire dans ce milieu. Vario, très lié avec les acteurs de la troupe italienne, les reçoit à sa table en qualité de compatriotes. A ces soupers du samedi se trouvent toujours deux ou trois comédiens et « fort régulièrement plusieurs virtuosi... gens de Paris les plus initiés dans les anciens mystères de la comédie françoise, les plus sçavans dans ses annales » (2).

Ceux-là ont fouillé « les archives de l'hôtel de Bourgogne et du Marais ». Par eux, Palaprat connaît bientôt l'histoire des anciens comiques : Gaultier, Guillaume, Turlupin, et leurs successeurs, qui sans doute n'atteignent pas à l'éclat de cette glorieuse trinité de la farce, mais tentent de la faire oublier un moment : Jean Farine, Bruscambille, Guillot Gorju, Gringalet, Goguelu. Il apprend « dans ces soupers » une sorte de « suite chronologique des comiques jusqu'aux Sganarelles, personnages favoris de Molière ».

1. Préface de l'édition de 1712.
2. Préface de l'édition de 1712.

La troupe italienne compte parmi ses acteurs les plus célèbres l'Arlequin Dominique (*Domenico*) brillant sur les planches par son esprit, son originalité, son naturel et sa gaieté communicative. Doué d'une intelligence vive, d'un jugement sain, il est en dehors du théâtre pensif et presque mélancolique. Cette conformité d'humeur le rapproche du « contemplateur » Molière avec lequel il entretient des relations de cordiale amitié. Tous deux ont ensemble de longues conversations roulant le plus souvent sur le théâtre. C'est au cours d'un de ces entretiens familiers que Palaprat entend Molière exprimer à Domenico son opinion sur Raymond Poisson, le fameux Crispin de l'hôtel de Bourgogne, et dire en toute sincérité, « sans basse jalousie », qu'il donnerait « tout au monde pour avoir le naturel de ce grand comédien » (1).

A la table de Vario, Domenico voisine avec son camarade Tiberio Fiorelli, dit Scaramouche, l'acteur à la mode, dont le portrait gravé, le buste exécuté en marbre se voient dans tous les salons.

Domenico, Scaramouche et leurs compagnons sont traités en amis par Molière. Exempt de toute vanité, « ce grand comédien et mille fois encore plus grand auteur » vit « dans une étroite amitié avec les bons acteurs italiens de son temps » (2). Vario a l'honneur de le compter souvent au nombre de ses convives. Palaprat mentionne ce détail. Il dit des soupers hebdomadaires : « Molière en étoit souvent aussi, mais pas aussi souvent que nous le souhai-

1. Préface de l'édition de 1712.
2. Préface de l'édition de 1712.

tions et Mlle Molière encore moins souvent que lui (1) ».

Mlle Molière, c'est Armande Béjart, depuis neuf ans la femme de l'illustre auteur qu'elle désespère par ses coquetteries.

Quoi d'étonnant dès lors au goût croissant de Palaprat pour le théâtre ? En pareil milieu, ses aspirations d'auteur comique doivent nécessairement se développer ; sommeillant encore, elles n'attendent pour s'éveiller qu'un moment favorable. Dès à présent, le jeune homme ne néglige aucune occasion de s'instruire sur tout ce qui, de près ou de loin, touche à l'art dramatique ; il se montre curieusement épris des plus minutieux détails le concernant, et déplore l'insuffisance des renseignements recueillis : « On ignore plus ce qui se passoit à Paris, il n'y a pas encore cent cinquante ans, que ce qui se passoit à Rome du temps de Térence (2). »

Quelle est la durée de ce premier séjour à Paris ? Sans doute celle que l'auteur fixe lui-même aux soupers chez Vario : « L'hyver de 1671. » Le Toulousain regagne ensuite sa ville natale où l'attendent son épouse et le fils qu'elle vient de lui donner : Pierre.

VII

En novembre 1675, les compatriotes de Palaprat lui font l'honneur de l'appeler dans les rangs des capitouls. Faisant allusion à sa nomination, il se déclare modestement « la plus faible partie d'un

1. Préface de l'édition de 1712.
2. Préface de l'édition de 1712.

corps composé de huit membres » (1). Des autres capitouls, un est procureur au Parlement, deux appartiennent au barreau de Toulouse ; l'un de ces derniers, Pierre de Costa, est chef du consistoire (2).

Ces fonctions, nouvelles pour lui, sont, qui le croirait ? une source de divertissements dont profite amplement le jeune élu. Ses vingt-six ans s'accommodent mal du sérieux austère qui d'ailleurs lui fut toujours inconnu. Se ressouvenant des distractions de tous genres goûtées dans la capitale, il n'entend pas se condamner désormais à une existence de laborieuse monotonie. Il ne néglige aucune occasion de mettre en pratique la théorie de ces deux vers d'un vaudeville, qu'il appelle : *Ma légende, ma devise, le cri de mes armes !* »

La joie est bonne à toutes choses,
La tristesse n'est bonne à rien.

Visiblement, il admire l'auteur de cet aphorisme, et défie « les sçavans et tous autres se croyant tels... « de trouver dans leurs anciens et dans leurs mo- « dernes deux vers comparables à ceux-là » (3)

La joie ? Elle est le principe même de son existence. Il la définit avec enthousiasme : « Ce pantagruélion, cette plante divine, cette sauge mystérieuse qui a donné lieu au proverbe : Comment l'homme peut-il mourir s'il sçait faire usage d'un si grand trésor qui croît chez lui ? »

Et, regardant son entourage, il conclut avec une

1. Lettre à M. Boudin.
2. Voir aux pièces justificatives : liste des capitouls en 1675.
3. Lettre à M. Boudin.

pitié un peu dédaigneuse : « Mais voilà le mal : il ne sçait pas s'en servir ! » (1)

Le joyeux auteur s'en sert, aussi se propose-t-il comme modèle.

« Laissons là Rome et Lacédémone, l'Italie et la « Grèce, et faisons un saut jusqu'à Toulouse. Je vous « ai préparé que je vous donnerois mon gouvernement « pour exemple : commencez à me regarder (2). »

Le spectacle auquel il nous convie ne manque pas d'intérêt. Selon l'usage, chaque événement heureux du règne est célébré à Paris par des réjouissances publiques. Toulouse, imitant les autres grandes villes de province, n'entend pas rester étrangère à ces patriotiques manifestations.

Le Roi-Soleil est à l'apogée de sa puissance ; pendant la période décennale qui va suivre, son astre jette le plus vif éclat : ce ne sont que campagnes, combats, sièges et conquêtes, au cours desquels les armées françaises ne connaissent guère la douleur de la défaite. Que d'occasions de se réjouir !

Si d'aventure les habitants de Toulouse ne songent pas à leurs devoirs de fidèles sujets, leurs édiles sont là pour les leur rappeler. Palaprat est le plus désireux de prouver son dévouement au souverain de cette agréable manière ; le chef du consistoire, Pierre de Costa, « tout sérieux » qu'il paraisse, partage le faible de son jeune ami pour le plaisir, et se montre incapable de « résister aux parties de fêtes et de réjouissances publiques incessamment méditées » (3).

C'est donc entendu : puisque Sa Majesté donne

1. Lettre à M. Boudin.
2. Lettre à M. Boudin.
3. Lettre à M. Boudin.

« de fréquentes occasions de faire de ces fêtes publiques », on en fera bénéficier la population toulousaine. Palaprat est chargé d'organiser les réjouissances. Ces fonctions lui conviennent très bien, il s'en acquitte mieux encore ; il en fait l'aveu avec un aimable abandon : « C'étoit où je triomphois. Autant « de combats ou de sièges, autant de *Te Deum*, autant « de feux de joie, de repas et de réjouissances dans « l'hôtel de ville. Jamais le Roy n'a eu un sujet plus « zélé que moi pour se réjouir de ses conquêtes » (1).

L'amour du plaisir ne lui fait pas négliger le soin de ses propres affaires. Les travaux nécessités par le canal du Midi, et auxquels Riquet consacre sa fortune, se poursuivent malgré les réclamations des propriétaires de la région. Palaprat est au nombre des mécontents ; dans un dénombrement fait en 1675, il se plaint que le canal déborde dans les ruisseaux voisins, qui à leur tour envahissent les terres de Bigot (2).

L'Hers, petit cours d'eau sur les bords duquel s'élève le château de Bigot, est également lésé par le voisinage du canal. Palaprat possède sur cette rivière un moulin ; il se plaint de ne point trouver « de meusnier qui veuille le prendre en afferme... « depuis que le canal a pris l'eau de l'Hers » parce que ce moulin « ne mout que quand il plaît au dit canal de nous donner de l'eau ou qu'il nous en vient malgré lui, c'est-à-dire lorsqu'il en regorge ».

Ces plaintes sans doute sont motivées, mais l'auteur exagère un peu leur importance. Il agit en cela comme tous les seigneurs de cette époque, qui, sur-

1. Lettre à M. Boudin.
2. F. de Gélis, *Villenouvelle au bon vieux temps*.

chargés d'impôts, s'attachent, lorsqu'ils ont à faire le dénombrement de leurs domaines, à les déprécier autant que possible, afin de ne pas voir augmenter leurs charges. Sous ce rapport au moins les choses n'ont guère changé, et si l'écrivain revenait sur terre, il trouverait encore son avantage à employer ce moyen.

Les multiples occupations de Palaprat, à la fois avocat, magistrat, préposé aux divertissements publics et administrateur de ses propriétés, ne lui font pas négliger les lettres. En sa qualité de maître ès jeux, il s'intéresse aux destinées de la compagnie du Gay Sçavoir. Ces destinées, pour l'instant, ne sont pas brillantes.

L'antique compagnie perd son influence ; elle ne peut répondre aux aspirations récentes des esprits. Les poètes méridionaux, encore malhabiles à manier la langue du Nord, ne donnent que des compositions amphigouriques où la mythologie se marie aux mystères chrétiens.

Déviant de leur rôle primitif, les Jeux floraux deviennent de plus en plus un petit cercle d'admiration mutuelle, une société fermée dans laquelle le Parlement, qui envahit tout à Toulouse, s'arroge presque toutes les prérogatives et tous les droits. Une grande partie des mainteneurs en sont membres et se transmettent leurs titres comme un office, par vente, résignation ou héritage (1).

Témoin impuissant de ces abus, de cette décadence de l'antique institution, Palaprat déplore cet

1. J. de Lahondès, *Simon de Laloubère* (*Revue des Pyrénées*).

état de choses et cherche vainement les moyens d'y mettre un terme.

En 1684, il est nommé chef du consistoire (1). Il nous offre encore ici son témoignage : « En 1684, je « rentrai dans l'administration de la chose publique. « J'eus l'honneur à mon tour d'occuper cette charge « à Toulouse, que je ne puis mieux vous désigner « que par celle de prévôt des marchands (2). »

Le futur auteur comique est désormais « quelqu'un » dans sa ville natale. Usant de son influence, il tente alors de travailler au relèvement des Jeux floraux, et propose au Conseil des Seize de rajeunir et fortifier l'ancienne compagnie en la transformant en Académie. « Il ne seroit pas juste, dit-il, que « Toulouse demeurât seule oiseuse pendant que « partout ailleurs on s'occupe si dextrement de la « belle matière que donne cet heureux règne pour « exercer l'esprit ».

Cependant, les goûts de culture littéraire répandus dans la société toulousaine ont fait naître, vers 1640, l'association des « Lanternistes ». Cette société, ainsi nommée parce que ses membres, tenant leurs réunions à une heure avancée, ont coutume de s'y rendre avec une lanterne, est pour la vieille institution des sept troubadours une rivale redoutable. Les nouveaux associés rédigent des statuts et se proposent de faire ériger leur réunion en Académie de Belles-Lettres, à l'imitation de plusieurs villes de provinces.

1. Voir aux pièces justificatives ; Liste des capitouls en 1684.
2. Lettre à M. Boudin.

M. de Vétra, historiographe du roi, le président de Fieubet, chancelier des Jeux floraux, estiment que la compagnie nouvelle peut, sans difficulté, s'allier à l'ancienne. Les Lanternistes se sentant protégés tiennent bientôt des assemblées régulières, sous le nom de *Conférences académiques de Toulouse* (1).

Palaprat se décide alors, pour se délasser de ses travaux de magistrat et de jurisconsulte, à se faire recevoir membre du nouveau corps littéraire, auquel sont déjà affiliés les plus marquants de ses compatriotes : le physicien Dumas, le savant médecin François Bayle, les deux Campistron, Laloubère, le futur académicien, etc. Palaprat ne tarde pas à compter de nombreux amis parmi les lettrés composant cette société, à laquelle il semble bien qu'il ne s'affilie que par dépit de la décadence des Jeux floraux.

Le chef des édiles de Toulouse a désormais le prestige nécessaire pour imposer à ses collègues sa manière de voir. Il est « plus le maître » et les autres capitouls ont « la bonté et la confiance de ne s'opposer jamais » à ce qu'il désire entreprendre. Il est vrai que son administration n'est guère tyrannique; sous son gouvernement, ses concitoyens n'ont pas le temps de s'ennuyer. Il se charge de dissiper nos doutes, si nous en conservions à ce sujet : « Fiez-vous

1. J. de Lahondès, *Simon de Laloubère* (*Revue des Pyrénées*). Tous les détails concernant les Lanternistes sont sauf quelques modifications de texte, empruntés à cette étude.

« en à moi, comptez que les plaisirs durèrent toute l'année (1) ! »

Il n'est pas de bonheur sans nuage ! Palaprat termine sa confidence par un aveu qui, dans sa bouche, a une saveur piquante : « Le seul (plaisir) que je « donnai au peuple avec un peu de chagrin, je « l'avoue, parce qu'il m'ôtoit l'espérance certaine de « réjouissances nouvelles, ce fut la publication de la « fameuse trêve de vingt années ». On ne peut retenir un sourire en lisant ces lignes, où le caractère enjoué de l'auteur se révèle tout entier, et l'on s'égaie complètement lorsqu'il ajoute : « Mais aussi, pour m'en « dédommager... je fis en cette occasion tout ce que « j'aurois pu faire en sept ou huit autres (2). »

Ardent au plaisir, Palaprat ne s'occupe pas avec moins de zèle des intérêts qui lui sont confiés ; exempt de morgue et de sotte vanité, affable pour tous, il est guidé dans ses moindres actes par son amour pour le peuple. On le sent sincère, lorsqu'il écrit : « Le peuple, que j'ai toujours aimé tendrement, quand j'ai été son magistrat. »

De cet amour du peuple, il se glorifie hautement, disant que c'est là « un moyen sûr pour en être « aimé », et s'estimant heureux d'avoir eu « quelque part » au gouvernement de sa « chère patrie » (3).

Autres temps, autres caractères : il est plutôt restreint, le nombre de représentants du peuple qui, de nos jours, pourraient tenir sincèrement un semblable langage !

1. Lettre à M. Boudin.
2. Lettre à M. Boudin.
3. Lettre à M. Boudin.

DEUXIÈME PARTIE

I

Palaprat a trente-cinq ans. Malgré la place importante qu'il occupe dans sa ville natale, ses devoirs d'époux et de père, ses charges de jurisconsulte et de magistrat ne suffisent pas à le retenir à Toulouse; en 1686, il repart pour Paris.

Ce voyage que taisent ses biographes est mentionné incidemment par l'auteur; il fait à cette époque la connaissance de M. de Mareuil, secrétaire des commandements de Marie-Anne-Christine-Victoire de Bavière, dauphine de France, et de M. Boudin, premier médecin de cette princesse. Lui-même fixe la date : « Notre connaissance, et je « crois que je puis dire notre amitié, commença en « 1686 » (1).

Il est vrai qu'il ajoute : « Je passe les deux premières années, dont la plus grande partie fut employée à un voyage que je fis en Italie », mais cette seconde phrase prouve seulement que ce séjour dans la capitale fut de courte durée.

Il a le temps toutefois d'être présenté à Philippe de Vendôme, futur Grand Prieur de France. Il assiste à un souper que le prince honore de sa présence ; ce fait est attesté par la pièce de vers suivante, intitulée :

1. Lettre à M. Boudin.

Vers pour être chantés à un souper qu'on donna à Monseigneur le Grand Prieur en 1686 :

Rien n'est comparable au héros
Dont notre table est honorée :
Il surpasse en beauté le fils de Cythérée,
Il boit mieux que le Dieu des pots.

Il a le port, la noble audace,
La valeur du dieu de la Thrace,
Pareil mépris pour les hasards ;
Enfin telle est leur ressemblance
Que la seule Vénus entre ce prince et Mars
Pourroit faire la différence (1).

Nous ne nous aviserions guère aujourd'hui, heureusement pour nous, de rappeler à quelqu'un que nous souhaiterions honorer son goût pour la boisson, encore moins de lui en faire un mérite ! Il faut avouer que Palaprat manie ici la louange de façon singulière ; mais ce qui semble bizarre aujourd'hui était fort naturel à une époque où nombre de grands seigneurs, et non des moindres, se faisaient une gloire de donner l'exemple de l'intempérance et de la débauche sous toutes ses formes.

Parmi ces coutumiers d'excès de tous genres, les deux princes de Vendôme doivent figurer au premier rang. Fils de Louis de Vendôme et de Laure Mancini, l'une des nièces de Mazarin ; petits-fils de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, des amours desquels est né leur aïeul César de Vendôme, ils se montrent, en un temps où la bâtardise cesse d'être un déshonneur pour devenir une gloire et un profit, orgueilleux du sang royal qui coule dans leurs

1. Poésies diverses, édition de 1712.

veines, et dont ils combinent en eux « les qualités et « les vices au plus haut degré » (1).

L'aîné, Louis-Joseph, né en 1654, d'abord duc de Penthièvre, puis duc de Vendôme à la mort de son père, se distingue par son intrépidité en face de l'ennemi. Il en a déjà donné maintes preuves, tant dans la guerre de Hollande en 1672, que sous les ordres de Turenne et de Créqui, en Alsace et en Flandre. En 1678, il a reçu le brevet de maréchal de camp, et il est depuis cinq ans (1681) gouverneur général de la Provence. A ce titre, Mme de Sévigné y fait plus d'une fois allusion dans ses admirables lettres à sa fille.

Son frère Philippe, d'un an plus jeune (1655), appartient à l'Ordre de Malte. Il ne montre pas moins de valeur militaire que son aîné, qu'il suit dans toutes ses campagnes. Après avoir reçu le baptême du feu au siège de Candie (1668), il sert successivement en Allemagne, en Hollande et en Flandre. Pour le moment, le futur Grand Prieur (il n'est pas encore nommé à cette dignité) est à Paris avec son frère, car les deux princes vivent étroitement unis, en une sorte de communauté.

La vie de Palaprat devant se trouver, dans quelques années, intimement liée à celle de ces descendants de Henri IV, j'aurai à revenir sur leur portrait.

J'arrive au point obscur de la vie de l'écrivain. Tous ses biographes s'accordent à raconter que, de 1686 à 1688, il va à Rome où il fait assidûment sa cour à la reine Christine de Suède, laquelle, selon les uns, cherche vainement à l'attacher à sa personne.

1. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. I.

Si le fait est vrai, je trouve étrange que Palaprat n'y fasse jamais la moindre allusion, alors surtout qu'il s'étend avec complaisance sur d'autres détails de son existence bien moins importants. Il dit bien qu'il fait un voyage en Italie à cette époque; il précise même la date de son retour à Paris : « Le 31 juillet 1688 » ; mais quel est le but de ce voyage? Qui l'envoie à Rome? Est-il chargé d'une mission auprès de la souveraine vieillie, volontairement descendue de son trône?

Toutes les hypothèses sont permises, et aucune n'est admissible. Celle d'une mission politique, si l'on pouvait s'y arrêter sérieusement, expliquerait le silence prudent gardé par l'écrivain si loquace d'ordinaire; mais on a peine à se figurer ambassadeur et diplomate un Palaprat que tous ses biographes s'accordent à dépeindre comme un homme « d'une simplicité d'enfant », si grande que sa naïveté lui mérite le surnom de « la dupe de tout le monde » !

Il doit certainement, pendant ce séjour en Italie, approcher Christine de Suède. Le moyen, pour quelqu'un l'ayant intimement connue, de garder le silence sur cette fille de Gustave Adolphe qui, après avoir donné au monde l'étrange spectacle d'une reine de vingt-cinq ans, arrachant brusquement la cour de Suède à un état de demi-barbarie, la faisant apparaître comme une sorte d'Athènes du Nord infiniment bruyante, brillante et tumultueuse; après avoir fait l'étonnement de l'Europe par la diversité et l'étendue de ses connaissances, et le désespoir de ses sujets par les bizarreries de son caractère, abdique tout à coup la

couronne et consent à vivre loin du trône sur lequel elle est née? Il y a dans ce silence de Palaprat à l'égard de Christine quelque chose d'incompréhensible; ses biographes doivent cependant se baser sur des faits pour étayer leur assertion... Alors?... Glissons, n'appuyons pas, puisqu'il est impossible de projeter la moindre lumière au milieu de ces ténèbres.

II

De retour à Paris en 1688, Palaprat se fixe définitivement dans la capitale. Sa femme ? Son fils ? Il ne paraît guère s'en soucier et les laisse sans remords à Toulouse.

Ce n'est point qu'il prétende se condamner à une existence d'ermite. Il est ennemi de la solitude et de l'austérité. Mais son épouse lui est indifférente. Dans une de ses poésies, dix ans plus tard, il laissera échapper ce stupéfiant aveu :

...garçon à Paris, j'ai ma femme à Toulouse (1).

Cette sereine indifférence va si loin que, dans les différents discours et préfaces de ses ouvrages, alors qu'il s'étend sur une foule de sujets, souvent sans rapport entre eux, avec une abondance telle qu'un critique l'appelle plaisamment « le grand digressionnaire de France » (2), alors qu'il parle de son bisaïeul, de son grand-père, de son grand-oncle, de ses amis laissés à Toulouse, il ne dit pas un mot de

1. Poésies diverses, édition de 1712.
2. De Beauchamp, *Recherches sur le théâtre de France*.

sa femme dont la mort semble le laisser indifférent (1).

Cette conduite inexplicable de Palaprat ne provient cependant pas d'une sécheresse de cœur ; les amis dévoués qu'il a l'art de se faire et de conserver, la complaisance touchante avec laquelle il s'étend sur le compte de ces amis, son empressement à saisir les moindres occasions de les louer, de leur être agréable, prouvent qu'il est naturellement porté à s'attacher aux personnes de son entourage.

Je voudrais bien, tant est grand mon désir de trouver l'aimable écrivain sans défauts, pouvoir rejeter les torts sur son épouse ; mais comme aucun des deux intéressés n'a pris soin de donner le moindre éclaircissement à ce sujet, force m'est bien de laisser la question pendante, à moins de la trancher avec ces mots qui, de nos jours, sont si souvent invoqués comme raison majeure: incompatibilité d'humeur.

Depuis le premier séjour du Toulousain à Paris, de grands changements se sont produits. Disparus, Vario et les joyeux convives des samedis d'autrefois. Les acteurs italiens connus de Palaprat ne sont plus : depuis trois ans (1685) Paris regrette « la mort « de Scaramouche, le meilleur comédien qui ait

1. Mme de Palaprat (Gabrielle de Barravy) mourut entre 1705 et 1710. D'après des documents retrouvés depuis la date de cette étude, Palaprat aurait eu une seconde femme, une dame Lathé, avec laquelle il se serait marié aux environs de la soixantaine et qui, selon Titon du Tillet, sut adoucir ses derniers jours. On n'a d'autre document sur l'existence de cette seconde épouse que son testament conservé à Paris, au dépôt des archives (F. de Gélis, *Autour de Palaprat*, ouvrage publié depuis la composition de cette étude).

« jamais été » (1) ; Domenico vient également de disparaître (2 août 1688) « laissant 300.000 livres de « biens » (2) et d'unanimes regrets.

Le créateur de la comédie, Molière, n'est plus : voici quinze ans qu'après une carrière semée de traverses, remplie de déboires et illuminée de chefs-d'œuvre, il est mort presque sur la scène, entre un sourire et une contorsion, luttant jusqu'au bout pour son théâtre et ses artistes (17 février 1673). Cette existence de labeur et de déceptions aboutit à une mort peu entourée, à peine remarquée ; une représentation du *Malade imaginaire*, commencée triomphalement, se termine en catastrophe.

La gloire de l'écrivain est impuissante à réhabiliter sa profession. L'acteur Baron, abandonnant les restes à peine refroidis de son maître, doit courir à Versailles, implorer la protection royale pour la dépouille mortelle de celui qui usa ses forces à illustrer son siècle et à servir l'humanité !

On l'enterre pourtant, mais à petit bruit, presque à la dérobée, et son épouse, infidèle peut-être, mais fière de celui dont elle porte le nom, exprime son indignation en s'écriant : « Ils refusent des prières « à l'homme à qui la Grèce aurait élevé des au- « tels (3) ! »

Cette humiliation infligée à l'illustre défunt ne suffit pas à la haine de ses ennemis.

Après qu'un peu de terre, obtenue par prière a recouvert son cadavre, on imprime d'outrageantes

1. *Journal de Dangeau*, déc. 1685.
2. *Journal de Dangeau*, déc. 1688.
3. Anecdotes dramatiques.

épitaphes, basses œuvres de vengeance posthume, que l'épître de Boileau n'a point découragées. Les unes renferment d'infâmes allusions aux infortunes conjugales du grand disparu :

En lui seul à la comédie
Tout à la fois nous avons veu
L'original et la copie (1)

D'autres le qualifient de « singe de la vie humaine »

Qui n'aura jamais son égal,

et ce dernier vers, qui veut être une ironie, devient un involontaire hommage ; d'autres enfin équivoquent lourdement sur le titre de l'œuvre dont la représentation se termina de si triste manière :

... Cy gist Molière,
Comme il étoit comédien
Pour un malade imaginaire
S'il fait le mort, il le fait bien (2).

Quel que soit le dégoût éprouvé en parcourant ces vilenies anonymes, il faut avoir le courage de les lire. Après cette lecture, on comprend et l'on applaudit la réplique indignée du prince de Condé à l'un de ces faiseurs d'épitaphes, osant lui présenter celle qu'il avait composée : « Plût à Dieu, Monsieur, que « ce fût Molière qui me présentât la vôtre (3) ! »

Privée de ce chef faisant à la fois sa gloire et sa fortune, la troupe de Molière ne tarde pas à décliner. Louis XIV fait don de la salle du Palais-Royal à Lulli, et la veuve de l'auteur, ainsi que les comé-

1. *Recueil d'épigrammes.*
2. *Recueil d'épigrammes.*
3. Anecdotes dramatiques.

diens qui lui sont demeurés fidèles, cherchent ailleurs un local à leur convenance.

Etablis rue Guénégaud, dans l'hôtel de ce nom, ils doivent, sur l'ordre du roi, se réunir en 1680 aux comédiens de l'hôtel de Bourgogne. Puis l'ouverture du collège Mazarin les oblige à s'installer ailleurs. Abandonnant l'hôtel Guénégaud, ils se mettent en quête d'un nouveau théâtre.

Après de nombreux projets, qui tous avortent par suite de l'opposition que leur font les curés des paroisses, dont Louis XIV subit l'influence, ils sont enfin autorisés par le roi à faire l'acquisition du jeu de paume de l'Étoile, rue des Fossés-Saint-Germain.

A l'époque où Palaprat arrive à Paris, les comédiens jouent encore au théâtre Guénégaud, pendant que se poursuit sous la direction de Dorbay la construction du nouveau théâtre, sur la façade duquel s'étalera orgueilleusement cette inscription en lettres d'or :

HÔTEL DES COMÉDIENS DU ROY

ENTRETENUS PAR SA MAJESTÉ M. DC. LXXXVIII (1)

Dès 1688, en effet, le nouvel hôtel de la comédie est achevé, mais l'ouverture n'en sera faite que l'année suivante (18 avril 1689).

Comme la comédie, la tragédie a subi des changements. Corneille est mort (1684) et avec lui le dernier reflet de la littérature espagnole en France. Le sceptre de la tragédie est désormais à Racine, qui sait allier l'élégance moderne à l'imitation grecque.

1. Frères Parfaict, *Histoire du théâtre français*.

La mort a fait partout de grands vides : Colbert, Le Tellier, ne sont plus ; l'armée, non moins éprouvée, pleure Turenne et le Grand Condé. La cour également se transforme : depuis cinq ans, la mort de Marie-Thérèse a privé Louis XIV d'une épouse pour laquelle il n'eut jamais que de l'indifférence. Lassé de la tendresse persistante de La Vallière, qui pleure au Carmel les égarements de sa vie, le souverain s'est laissé prendre aux charmes de la belle marquise de Montespan ; mais l'astre de la favorite commence à pâlir devant l'étoile de Mme de Maintenon, celle qui sera un jour, de fait publiquement, et de nom en secret, la véritable reine de France.

L'activité prodigieuse de Louis XIV lui permet de s'occuper à la fois de sa politique extérieure et des choses intérieures de son royaume. Les villes conquises par lui : Bouchain, Condé, Valenciennes, Gand, Ypres (1675-1679), témoignent de sa valeur militaire ; c'est du moins l'opinion de ses sujets, opinion que la postérité ne ratifiera qu'en partie, attribuant ces conquêtes surtout au génie des généraux et à la bravoure des soldats.

Depuis le traité de Nimègue, qui a augmenté ses États de la Franche-Comté, de Dunkerque et de la moitié de la Flandre, le roi est au comble de la puissance ; l'Hôtel de Ville de Paris lui a décerné en 1680 le titre de « Grand », ordonnant que ce titre seul soit employé dorénavant sur les monuments publics.

« L'État, c'est moi ! » déclare le souverain. Et, par la crainte et l'admiration qu'il inspire, il réalise les prétentions exprimées par ce mot. Mieux que tout autre, il sait exercer ce qu'il appelle « le métier de roi ». Il s'approprie la gloire des grands hommes,

qu'il a le bonheur de trouver et l'art d'employer; il rattache tout à lui, devient le centre vers lequel convergent toutes les adulations, tous les hommages, et la France se voyant portée à une prodigieuse hauteur, admirée, enviée et imitée par les étrangers, ne trouvant dans sa splendide littérature que les éloges du présent et le mépris du passé, accepte comme une gloire ses chaînes dorées, et croit, elle aussi, que le roi, c'est l'État.

III

Sans avoir la prétention de faire ici un cours de littérature, je crois indispensables quelques considérations sur l'esprit littéraire de l'époque.

Comme le roi, l'esprit français revendique son droit de préséance sur l'esprit espagnol, si longtemps admiré et copié à Paris.

En détruisant les factions, Louis XIV a fait rentrer chacun dans ses limites : les troubles civils, faisant peser sur tout le monde la nécessité d'attaquer ou de se défendre, avaient rejeté la société française hors de sa mesure et de sa vérité; elle y rentre peu à peu, et l'on ne voit bientôt plus rien de forcé ni d'étranger en elle.

Mûrie sous la quadruple influence de l'antiquité, de l'imitation espagnole et italienne, de la religion et de la monarchie, la littérature du siècle acquiert une sûreté de langage énergique, un tour élégant et souple, un goût et une éloquence qui ne pourront être surpassés. La langue s'enrichit de toutes les qualités qui lui manquaient pour arriver à la perfection, et qui en assurent l'universalité au dehors.

L'abaissement progressif de la noblesse et l'élévation de la bourgeoisie, double but que poursuit le souverain, rapprochent ces deux classes en faisant disparaître les plus choquantes des distinctions qui les tenaient jusqu'alors isolées. En même temps que la fusion de ces deux parties de la nation facilite le développement de l'esprit de société — au détriment toutefois de l'esprit religieux — le commerce des femmes y apporte le charme qui lui est propre. La place de plus en plus grande qu'elles prennent, les bons effets qui en résultent, polissent les mœurs, rendent les esprits agréables et la langue civile et délicate. Subissant l'influence, les gens de lettres quittent les cabarets pour les bonnes compagnies. L'abus du bel esprit, seul inconvénient de ce changement, ne gâte que les intelligences médiocres : les esprits distingués en deviennent plus délicats.

Mais cette société exclusivement monarchique, dont toute la vie se concentre dans la capitale, a le tort grave de regarder la pompe de la Cour comme la condition de la prospérité du peuple. Aussi l'indépendance originelle ne tarde pas à s'altérer, et la poésie est amenée à cette régularité du siècle si bien représentée par Boileau et Racine. Les auteurs ne conservent plus le sentiment de leur individualité ; l'instinct dominant de l'adulation entraîne même les plus rebelles à payer de misérables tributs d'éloges au Jupiter, au Mars, à l'Auguste du temps ; la louange est poussée jusqu'à l'hyperbole.

Comme les autres hommes de l'époque, les écrivains se conforment au programme du maître.

Il serait injuste, cependant, de juger le grand siècle comme une période au cours de laquelle tous les

fronts sont courbés devant la majesté royale, et où il n'est d'autre loi que le bon plaisir du souverain. Sainte-Beuve l'a dit fort justement :

« Il y a deux siècles de Louis XIV : l'un noble, « majestueux, magnifique, sage et réglé jusqu'à la « rigueur, décent jusqu'à la solennité, représenté « par le roi en personne, par ses orateurs et par ses « poètes en titre, par Bossuet, Racine, Despréaux ; « il y a un autre siècle qui coule dessous pour ainsi « dire, comme un fleuve coule sous un large pont, « et qui va de l'une à l'autre régence, celle de la « reine-mère à celle de Philippe d'Orléans (1). »

Ce courant contraire, formé par les nièces de Mazarin, les spirituelles duchesses de Mazarin et de Bouillon, rassemble à la fois Saint-Evremond et Ninon de Lenclos. Les railleurs, les mécontents, les indépendants, à quelque opinion qu'ils appartiennent, en grossissent les flots.

C'est dans ce milieu, accueillant à toutes les libertés, partisan de toutes les licences, que va s'écouler cette seconde partie de l'existence de Palaprat.

Avec son caractère facile et enjoué, il a tôt fait de nouvelles connaissances ; il renoue avec M. Boudin et M. de Mareuil les relations interrompues par sa fugue en Italie. Le secrétaire des commandements de la Dauphine invite souvent Palaprat à « des soupers magnifiques », et entre eux, ce sont alors de longues et familières causeries.

Quinault vient de mourir (1688), la place de fournisseur des devises de la Dauphine se trouve de ce fait vacante. M. de Mareuil songe aussitôt à son

1. *Causeries du lundi*, t. I.

ami de Toulouse pour succéder à Quinault : il le présente à la princesse etle fait agréer.

Ses nouvelles fonctions laissent à Palaprat de nombreux loisirs ; il en use amplement pour se distraire, et rime quelques poésies légères adressées aux beautés qui ont le privilège de l'enflammer. Ces pièces à destination galante sont nombreuses dans son recueil de poésies diverses, il est regrettable que l'on ne puisse savoir les noms de celles qui en furent les inspiratrices.

L'une de ces inconnues est douée d'une grande beauté, mais on l'appelle « la belle Muette », parce que, fort sotte, elle n'ouvre jamais la bouche ; Palaprat s'efforce de la persuader que c'est chez elle un charme de plus :

Ne croyez pas, Iris, avoir moins de puissance ;
Les fleurs ne parlent pas, les astres, ni les cieux...
Rien ne nous parle tant comme votre présence,
On n'entend rien, Iris, comme on entend vos yeux !..

Et il présente en terminant sa requête, assez audacieuse :

On voit souvent muets les plaisirs les plus doux,
Et toutes les faveurs que vous voudrez me faire
Me rendront, je le jure, aussi muet que vous.

A la même sans doute, dans la pièce intitulée : *A Iris*, il dit en termes passionnés l'amour qu'il éprouve :

Tu connois à quel point je t'aime,
Je meurs quand je ne te vois pas.
De tes regards et de tes pas
Je me fais une loi suprême.

Je t'aimerai toujours de même
Jusques aux portes du trépas.
Tu peux voir changer tes appas,
Mais jamais mon amour extrême.

Possession, âge, laideur,
Rien ne peut éteindre l'ardeur
Que tu fis naître dans mon âme...

Et, voulant être plus persuasif, il laisse échapper cette exclamation comique qui, selon lui, doit avoir la valeur d'un argument irrésistible :

Ah ! belle Iris, je t'aimerois
Quand même tu serois ma femme ! (1)

Malgré cette peu édifiante déclaration, il se défend du reproche d'inconstance en amour, dans une épigramme adressée : « A la personne du monde que j'étois le plus éloigné d'aimer. » Voici ce qu'il a la franchise d'écrire :

D'où prenez-vous que je sois
Changeant, volage, infidèle ?
M'avez-vous vu quelquefois
Voltiger de belle en belle ?
Non, quand un objet vainqueur
Entre une fois dans mon cœur
Tant qu'il veut il y demeure.
J'en jure par les amours,
Si je vous aimois une heure
Je vous aimerois toujours (2).

Est-ce à son épouse que le poète adresse cette impertinence, si peu en rapport avec sa politesse habituelle ? Peut-être ! Il n'a pas jugé à propos d'en instruire ses lecteurs et ceux-ci sont réduits aux

1. Poésies diverses.
2. Poésies diverses.

hypothèses. Le fait est en lui-même peu important, mais il est amusant de constater que la Muse du poète, si elle encense le plus souvent, égratigne pourtant quelquefois.

IV

Aux réunions chez M. de Mareuil, comme autrefois chez Vario, les artistes et les comédiens célèbres se donnent rendez-vous. Là fréquente Raisin le cadet, l'acteur de talent que ses contemporains appellent « le petit Molière ». A ces repas, « dont la « compagnie assortie et enjouée auroit fait trouver « exquise une chère infiniment moins bonne » que celle offerte par l'amphytrion, Palaprat rencontre souvent « cet incomparable acteur, si applaudi du « public, si recherché des honnêtes gens, si désiré des « plus grands seigneurs ». Entre les deux hommes commence alors cette étroite amitié qui ne prendra fin qu'à la mort de Raisin. La fréquentation du célèbre acteur oriente définitivement la destinée de Palaprat vers le théâtre, et lui inspire le désir de travailler pour la scène.

Raisin le cadet, qu'on appelle ainsi pour le distinguer de son frère Jacques (Raisin l'aîné), a alors trente et un ans à peine (il est né en 1656), et est dans le plein épanouissement de son merveilleux talent. D'une physionomie expressive, aux traits remarquablement beaux, la taille médiocre, mais bien prise, il excelle dans tous les genres comiques. Son visage se transforme suivant les circonstances avec un art admirable : tour à tour galant et libertin, badin et malicieux, sévère et maussade, ce Coquelin

de l'époque incarne avec une égale aisance les valets brillants, les petits maîtres et les ivrognes. On lui reproche toutefois de jouer ces derniers rôles trop au naturel ; il donnerait sa femme, prétend-on, pour une bouteille de vin de Champagne.

A ses talents supérieurs, il joint tous les dons naturels qui peuvent rendre sa société agréable : il a de l'esprit, une gaieté communicative ; nul ne conte comme lui une histoire plaisante, il mime ses récits et en augmente les agréments par l'intérêt qu'il y sait répandre. Aussi est-il recherché dans les meilleures compagnies, tant à la Cour qu'à la ville. Un fragment de sa correspondance avec Boursault nous révèle ces relations avec les personnalités de son temps : « Je dois ce soir, moi indigne, écrit-il, « souper avec MM. de Vendôme, l'abbé de Chaulieu, « de la Fare, et quelques autres de ce mérite (1). »

Une autre amitié, née à la même époque, doit avoir sur la vie de Palaprat une grande influence ; M. de Mareuil lui fait connaître l'abbé de Brueys, et dès lors commencent, entre les deux écrivains, ces relations étroites que la mésintelligence ne traversera jamais.

David-Augustin de Brueys a son nom trop lié à celui de Palaprat pour que l'histoire de son associé ne renferme pas sa propre histoire.

Comme lui Méridional, mais de dix ans plus âgé (il est né à Aix en 1640), il a derrière lui un passé déjà remarquable.

D'abord protestant, puis converti par Bossuet et entré dans les ordres après la mort de sa femme, il

1. Lettre de Raisin à Boursault (1691), citée par les frères Parfaict.

s'est fait remarquer par le zèle avec lequel il défend les doctrines qu'il vient d'embrasser, au détriment de celles dont il se faisait naguère l'apologiste : en récompense tant de sa conversion que de ses travaux théologiques, le clergé et le roi l'ont comblé de pensions. Mais un voyage qu'il fait à Paris éveille en lui une vocation toute nouvelle, dont l'exercice doit lui assurer un nom dans les fastes de la scène.

Il se sent irrésistiblement attiré vers le théâtre, qu'il fréquente assidûment depuis son arrivée dans la capitale. Il hésite toutefois à suivre son penchant : étranger aux intrigues du monde, surtout à celles qui se pratiquent dans les coulisses, il n'ose d'autre part se livrer publiquement à un travail qui ne s'accorde guère avec sa qualité de nouveau converti et de ministre du culte.

C'est à cet homme que s'adresse Palaprat : la vocation d'auteur comique de l'écrivain toulousain, longtemps imprécise, vient enfin, au contact quotidien de Raisin et de ses camarades, de prendre corps ; il se détermine à écrire une petite comédie.

Une circonstance achève de le décider : il se trouve un jour « dans une compagnie fort enjouée » avec laquelle il va voir « le feu de la Saint-Jean devant l'Hôtel de Ville » (1).

A ce moment, les officiers absents de Paris sont occupés en deçà du Rhin, sous les ordres des maréchaux de Duras, Boufflers et d'Humières. Monseigneur est allé prendre le commandement en chef de l'armée ; une partie de la noblesse l'a suivi, laissant Paris morne et désert.

1. Palaprat, Discours sur *le Concert ridicule*.

L'absence des chapeaux à plumes des officiers sert de thème à la verve facile de Palaprat. Pour divertir ses amis, il compose une parodie d'un opéra de Rameau. Voici quelques-uns de ces vers, qu'il intitule : *La Disette des Chapeaux :*

La disette des chapeaux
Donne un teint pâle aux coquettes,
Officiers vieux et nouveaux
Négligeant leurs amourettes,
Se rangent à leurs drapeaux.

Prenez, Philis, vos cornettes,
Remettez vos vieux manteaux,
Vous n'aurez que les fleurettes
Des abbés et des courtauds...

Cette bluette est « si bien goûtée » par les amis de l'auteur, qu'elle achève de le faire « succomber à « la tentation de bâtir une petite comédie sur un aussi « léger fondement » (1). Il écrit alors *le Concert ridicule*.

L'œuvre achevée, presque d'un trait de plume, autre embarras : la pièce ainsi bâclée n'est vraisemblablement « qu'un petit monstre pour le théâtre ». Afin de marcher plus facilement au succès, Palaprat se détermine à recourir aux lumières de Brueys ; il lui porte la pièce, sans même se donner « la patience de la relire » : ils décident alors « de la faire ensemble » (2). C'est là l'origine de cette collaboration célèbre dont les productions sont, d'après Voltaire, « les seuls ouvrages de génie que deux auteurs aient « composé ensemble » (3).

1. Discours sur *le Concert ridicule.*
2. Discours sur *le Concert ridicule.*
3. Voltaire, *Siècle de Louis XIV.*

C'est Brueys qui tient la plume; Palaprat s'efface devant lui « par considération pour son mérite et son ancienneté d'écrivain » (1), et parce que, très modeste, il est persuadé de la supériorité de son ami.

Les ambitions des deux associés sont des plus modestes; à cet égard, Palaprat se laisse aller à une confidence charmante d'ingénuité : « Nous n'eû-« mes d'abord d'autre objet que l'entrée du théâtre, « chose très commode à des gens qui l'aiment et qui « y vont tous les jours, comme nous y allions en ce « temps-là. En effet, nous n'y étions guère moins assi-« dus que les acteurs même, et le spectacle fini, nous « passions une bonne partie de nos jours avec quel-« ques-uns de ces messieurs, qui étoient d'une très « bonne compagnie, et dont les maisons avoient des « agréments que je regrette encore tous les jours (2). »

La pièce achevée, portée aux comédiens, est reçue, et bientôt commencent les répétitions. Je vais, pendant qu'elles ont lieu, indiquer brièvement le sujet de cette première comédie.

Une veuve, Mme de Pontéran, chez qui se passe la scène, a résolu de marier sa fille Mariane à M. Courtinet, avocat, fils d'un procureur; la jeune fille qui a donné son cœur à un officier, Clitandre, est peu empressée à souscrire au désir de sa mère.

Mme de Pontéran connaît l'amour de sa fille pour Clitandre, mais elle a besoin d'un gendre fortuné pour rétablir l'état de ses affaires, et le jeune officier n'est riche qu'en espérances : un oncle qui doit lui

1. Discours sur *le Concert ridicule*.
2. Discours sur *le Concert ridicule*.

léguer ses biens peut, quoique vieux, vivre longtemps. Mme de Pontéran tient bon et décide que le contrat sera signé le soir même. Elle part pour avertir le notaire. Javote, servante de Mariane, cherche un moyen de rompre ce mariage.

Clitandre arrive avec son valet L'Epine; ce dernier, très débrouillard, promet d'arranger les choses : dans ce but, il s'associe un sergent recruteur de Clitandre, La Motte.

MM. Courtinet père et fils arrivent et sont reçus par Mme de Pontéran qui vient de rentrer; tous deux sont gens très orgueilleux et fort susceptibles. La maîtresse de la maison donne des ordres pour que commence le concert qui doit avoir lieu ; elle prévient le chef des musiciens engagés pour la circonstance. Or, ce chef, Martinet, n'est autre qu'un compère choisi par L'Epine, et les deux cantatrices qu'il va produire sont L'Epine et La Motte déguisés en chanteuses d'Opéra.

A la vue des pseudo-chanteuses, les invités ne peuvent s'empêcher de déclarer qu'ils les trouvent fort laides ; un dialogue amusant s'ensuit, et des répliques piquantes sont échangées. Enfin le concert commence ; les chanteuses font entendre la parodie déjà citée : *la Disette des chapeaux.*

Ici une remarque s'impose. Au moment où la pièce est composée, les Français se défendent en héros dans Mayence contre le duc de Lorraine, Charles V, venu les assiéger. Le rôle de L'Epine renferme plusieurs allusions à cette héroïque défense ; mais pendant la dernière répétition, Brueys et Palaprat apprennent la reddition de la place et doivent « prendre le parti de couper, changer,

« raturer, retrancher, adoucir et changer beaucoup « de traits (1).

Les prétendues chanteuses, dans les couplets de cette parodie, tournent en ridicule les gens qui n'ont pas l'honneur d'appartenir à l'armée et par contre exaltent les mérites des officiers. Les deux Courtinet commencent à se trouver offensés des allusions incessantes et leur colère est au comble lorsque L'Epine continue :

Certains avocats nigauts
Fatiguent par leurs sornettes.
Ils sont riches, mais si sots
Que les plus minces grisettes
Se moquent de ces badauds (2).

La rage des deux hommes va croissant et déborde lorsqu'ils entendent ce vers :

Procureurs, avocats, l'ennuyeux assemblage...

Outrés, ils s'en vont après un échange de répliques aigres-douces. Eux partis, Mme de Pontéran demande des explications ; elle veut envoyer chercher le commissaire. Les coupables prennent le parti d'avouer. Touchée de l'amour de Clitandre, la mère consent à l'unir à sa fille, d'autant plus facilement que le notaire lui apprend la mort du comte d'Arsan, dont l'amant de Mariane est seul héritier. L'Epine, l'avisé valet, épousera Javote.

Cet acte dépourvu de prétentions, que Palaprat appelle lui-même un rien, est un peu enfantin et n'a pas grande portée ; mais l'allure générale est vive, gaie ; les dialogues sont bien amenés, spirituels par-

1. Discours sur *le Concert ridicule.*
2. *Concert ridicule.*

fois, amusants presque toujours. Clitandre apprend la mort de son oncle ; il s'attriste, le notaire intervient :

« Ne vous affligez point, il vous laisse 10.000 livres « de rente pour vous consoler. »

Mme de Pontéran vient de pardonner à L'Epine, il sollicite encore :

« Ce n'est pas assez, il me faut une récompense. « Javote m'adore, je crois que je ne la hais point. « Donnez-la moi, s'il vous plaît. »

L'Epine est l'ancêtre de ce valet inventif que créera Beaumarchais dans *Figaro*. La Motte, lui, représente le soudard brutal et ivrogne, ne reculant pas plus devant un coup d'épée que devant une bouteille. Dans le dialogue, L'Epine et son amie Javote ne sont pas indignes de leurs devanciers, les laquais et les soubrettes de Molière. L'auteur du *Misanthrope*, toutefois, les montrait plus observateurs, plus profonds, plus philosophes ; leurs répliques plus piquantes encore amusaient et intéressaient davantage, et leur créateur, adroit artiste et subtil analyste, était plus soucieux de la vraisemblance.

Les Courtinet père et fils sont de plaisantes caricatures de gens arrogants pénétrés de l'importance de leurs fonctions, et il est assez piquant de se rappeler que l'un des auteurs de la pièce appartient lui-même à ce barreau qu'il raille en leur personne.

V

Représentée pour la première fois, après la tragédie de *Rodogune*, sur la scène du Théâtre-Français, le mercredi 12 septembre 1689, la comédie du *Concert ridicule* est reçue favorablement par les spec-

tateurs et ses représentations ont « toujours de plus en plus le bonheur de plaire » (1). Bientôt les comédiens obligés de se rendre à Fontainebleau « l'abandonnent ». Ils la reprennent à leur retour « pour profiter de l'engouement du public », et celui-ci y court « avec tant de fureur » qu'on la joue « bien au delà du temps marqué pour jouer des petites pièces nouvelles » (2).

Le Concert ridicule a une vingtaine de représentations, en y comprenant les sept de la reprise. Nous sommes loin des centièmes de nos succès actuels, mais ce chiffre en est un pour l'époque !

Encouragés par ce début, les deux auteurs rêvent à d'autres ouvrages. Pendant ce temps, les comédiens de la Troupe Royale sont définitivement installés dans leur hôtel des Fossés-Saint Germain. Pour s'acquitter des dépenses nécessitées par la construction nouvelle, ils retiennent chaque jour 1/22 de la recette, et abandonnent en entier jusqu'à paiement complet la pension de 1.200 livres qu'ils doivent à la munificence royale. Chaque mois, à la sollicitation de plusieurs couvents, ils prélèvent également une certaine somme qu'ils distribuent aux communautés religieuses les plus pauvres ; c'est là l'origine du prélèvement fiscal appelé « la recette des hôpitaux. (3).

Le temps n'est plus où les femmes étaient figurées sur les planches par des hommes déguisés ; cet usage, conservé à l'Opéra jusqu'en 1681, n'est déjà qu'un souvenir.

1. Discours sur *le Concert ridicule.*
2. Discours sur *le Concert ridicule.*
3. Gabourd, *Histoire de Paris.*

De célèbres actrices font à cette époque partie de la troupe de la comédie Française : l'illustre Champmeslé vient de prendre sa retraite ; elle a été longtemps l'amante de Racine, mais un jour, disent les plaisants d'alors, par une allusion malicieuse au comte de Clermont-Tonnerre, rival heureux du célèbre écrivain :

Le Tonnerre est venu qui l'a déracinée (1).

Sa nièce, Mlle Desmares, la remplace et ne lui est pas trop inférieure. Desmares est la rivale de Mlle Beauval, l'étoile de la troupe, qui incarne reines et soubrettes avec une égale perfection et quittera quelques années plus tard la scène, à la suite d'une légère blessure d'amour-propre, parce que son ennemie Desmares recevra l'ordre de la doubler. Les autres actrices, ce sont Mlles Journet, Prévost, Thévenard ; Deshosses, qui joue parfaitement les mères ridicules et les vieilles coquettes ; Fanchon Lonchamp, la femme de Raisin le cadet, belle, aimable, remplie de talents et d'esprit ; Armande Béjart, la veuve de Molière, devenue en secondes noces l'épouse de Guérin Destriché.

Les grâces et les ris brillent sur son visage
Elle a l'air tout charmant et l'esprit tout de feu,

disent d'elle ses admirateurs, et ils ajoutent, non sans une certaine ironie :

Elle avoit un mari d'esprit, qu'elle aimoit peu,
Elle en a un de chair, qu'elle aime davantage.

Les acteurs du sexe masculin ne sont pas moins

1. Recueil d'épigrammes.

remarquables. La Thuilerie, La Grange, Poisson sont morts (1687-1690) ; Baron, l'élève et l'ami de Molière, va prendre sa retraite (1691). Ils sont remplacés par les deux Raisin, La Thorillière, qui déjà s'est fait une grande réputation, comme l'atteste ce quatrain louangeux :

> Faut-il d'un financier ou d'un père comique
> Rendre un rôle parfaitement ?
> Prenez La Thorillière, il joue éminemment
> Dit aussitôt la voix publique (1).

Il faut citer encore De Villiers, à la fois auteur et comédien, qui joue au naturel les petits maîtres ; Jean Pitel Beauval, l'ancien gagiste et moucheur de chandelles de la troupe de Molière, devenu l'époux de la célèbre actrice, et lui-même acteur excellent dans les rôles de niais et de valets ; Roselis, l'hercule de la scène, le plus gros des comédiens, qui joue à merveille les paysans et prête aux rois la majesté de son extraordinaire corpulence ; Champmeslé, l'époux de Mlle Desmares ; Le Grand, acteur talentueux, mais si laid que le public refuse longtemps de l'applaudir, ce dont il se plaint spirituellement, disant un jour de particulier mauvais accueil : « Messieurs, il vous est plus aisé de vous accoutu- « tumer à ma figure qu'à moi d'en changer » ; c'est enfin Guérin, le remplaçant de Molière comme mari d'Armande Béjart.

Pour applaudir ces talents de tous genres, il n'en coûte au parterre que treize sols, et trente-six sols aux loges. Les femmes de la Cour font porter des fauteuils dans la salle disposée en gradins. Quant

1. Anecdotes dramatiques.

aux hommes de qualité, moyennant six livres, ils se placent ordinairement sur le théâtre même ; des bancs sont disposés aux deux côtés et au fond de la scène. Outre que cet usage gêne fort les acteurs, il enlève aux spectateurs toute illusion.

Les comédiens figurent sur la scène avec l'habit français, la tête embarrassée dans la volumineuse perruque du temps et une écharpe à la ceinture ; ils ne changent point de costume pour la tragédie, et les héros de la Grèce et de Rome figurent sur les planches vêtus en gentilshommes de la Cour de Louis XIV. Dans les farces italiennes, les acteurs portent constamment l'habit de leur caractère, et ne le changent point. A l'Opéra, les costumes sont de pure imagination : héros, rois, dieux, se parent de guirlandes de fleurs.

Les représentations ont lieu ordinairement les mardis, vendredis et dimanches de chaque semaine ; on en donne parfois de supplémentaires les jeudis, lorsqu'il s'agit de pieces à succès.

Défense est faite aux comédiens de jouer la nuit. On dîne alors à midi : ils doivent, selon les prescriptions de l'ordonnance de 1666, ouvrir leurs portes à une heure et commencer à deux heures précises, de la Saint-Martin au 15 février, afin d'avoir fini à quatre heures et demie, avant la nuit ; mais ils restent peu fidèles à cette injonction. Les rues de Paris, le soir, ne sont pas sûres, et si l'on y rencontre peu de lanternes et de carrosses, en revanche on y trouve beaucoup de boue et de voleurs, d'où le règlement.

Le dimanche, les comédiens peuvent ouvrir leurs portes pendant les vêpres, à condition de ne com-

mencer que lorsqu'elles sont terminées, vers trois heures. Les représentations sont annoncées par des affiches de couleur différente pour chaque théâtre.

Tenus à l'écart par le clergé, les comédiens ne se soucient guère de cet ostracisme; le roi les protège et ils se savent, grâce au monarque, à l'abri de bien des colères. Leur situation matérielle s'est améliorée: en 1681, par acte notarié autorisé par Sa Majesté, une pension de 1.000 livres a été assurée aux acteurs et actrices obligés de quitter le théâtre pour cause d'infirmité ou d'âge avancé, le roi accorde en outre à la troupe une pension annuelle.

VI

C'est dans ce milieu que nos auteurs évoluent. Brueys toutefois, vu son caractère sacerdotal, ne s'y risque que rarement ; son ami se charge de la mise en scène, des répétitions, tâche ardue, et sans doute aussi fastidieuse que de nos jours.

La situation de Palaprat a subi un important changement : Philippe de Vendôme, qui vient d'être nommé Grand Prieur de France, l'attache à sa personne, en qualité de secrétaire de ses commandements (1688). Il va donc habiter au palais du Temple, résidence de son nouveau maître, où celui-ci lui a réservé un logement. Il invite son associé à le partager avec lui. Brueys accepte, et voilà nos deux amis installés « dans mon hôtel du Temple » écrit plaisamment Palaprat, qui ne veut pas dire « dans mes appartements », jugeant « plus séant de laisser aux races futures l'idée d'une habitation magni-

fique... pour faire honneur à M. le Grand Prieur » (1).

Là, Palaprat a fréquemment l'occasion de voir son compatriote et ami Campistron, secrétaire des commandements du duc de Vendôme, frère de son maître.

« On a peine à se figurer, écrit Sainte-Beuve, ce « qu'étaient alors ces existences prodigieuses de « princes bâtards tels que les Vendôme : c'étaient « de véritables monstruosités sociales, au sein des- « quelles se logeaient toutes les formes de licence « et d'abus (2). »

Les deux Vendôme sont, en effet, « des débauchés « plus que voluptueux » : l'aîné, Louis-Joseph, « d'une « taille ordinaire pour la hauteur, un peu gros, « mais vigoureux, fort et alerte ; un visage fort « noble et l'air haut, de la grâce naturelle dans le « maintien et dans la parole, beaucoup d'esprit « naturel », (3) est, sous une apparente insouciance, un admirable courtisan. Doux, bienfaisant, il ignore la haine, l'envie et la vengeance. « Poli par art », il sait « tirer avantage jusque de ses plus grands « vices, à l'abri du faible du roi pour sa nais- « sance » (4).

Orgueilleux, il l'est à l'excès, mais seulement avec les grands et les princes, et se rend « l'égal de tout « le reste » (5). Aussi est-il adoré de ses soldats : il est le seul général qui peut se dire obéi, non par devoir de service, mais pour lui-même.

1. Discours sur *l'Important*.
2. *Causeries du lundi*, t. I.
3. Saint-Simon, *Mémoires*.
4. Saint-Simon, *Mémoires*.
5. Voltaire, *Siècle de Louis XIV*.

Son frère Philippe est doué « d'une figure par-« faite .. avec un visage singulièrement beau » (1). Il a « beaucoup d'esprit » ; il se montre en toutes occasions « plus glorieux encore que son frère » sur lequel il a l'avantage de ne se coucher jamais « que « porté dans son lit ivre-mort ». C'est, « avec cela, le « plus désordonné et le plus grand dissipateur du « monde » (2).

Les deux frères se ressemblent surtout par leurs défauts : ils ont un égal amour pour la débauche, le vice honteux que Saint-Simon s'étonne que Louis XIV leur ait pardonné, la paresse et la bonne chère. Ils peuvent d'ailleurs mener l'existence fastueuse qui leur convient ; ils vivent ensemble si étroitement que Saint-Simon appelle cette union « identité ». Le duc est « extrêmement riche » et le Grand Prieur « fait siens les revenus de son frère » (3).

Le maître absolu des affaires des deux princes, l'intendant et l'arbitre de leurs plaisirs est l'abbé de Chaulieu, « homme de fort peu, mais de beaucoup « d'esprit, de quelques lettres et de forte audace » selon Saint-Simon, et qui, écrit Sainte-Beuve, représente à la Cour des Vendôme « cette dernière mons-« truosité entre toutes : l'abbé courtisan et parasite » (4).

L'esprit ? certes, il n'en manque pas, ce poète normand, l'une des figures les plus caractéristiques de cette période de décadence, et il lui serait aisé

1. Saint-Simon, *Mémoires*.
2. Saint-Simon, *Mémoires*.
3. Saint-Simon, *Mémoires*.
4. *Causeries du lundi*, t. I.

avec de l'étude et de l'application de percer en plein siècle de Louis XIV ; mais avant tout et surtout épicurien raffiné, se définissant lui-même dans cette phrase : « Je suis fait de sentiments et de volupté », il attend la maturité pour produire, et laisser s'épanouir son génie fait de heurts et de rencontres. « On ne se le figure guère se couronnant de fleurs « qu'en cheveux blancs, et à l'âge de près de quatre-« vingts ans (1). »

Ami et confident des princes de Vendôme dont il est l'aîné de quinze ans, il tente quelquefois de les conseiller ; mais voyant ses essais de morale inutiles, il se laisse aller à suivre le courant avec eux tout en affectant parfois de les désavouer.

Le Grand Prieur et son frère aiment et encouragent les lettres. Le duc possède le château d'Anet, véritable merveille de la Renaissance où Philibert Delorme, Jean Goujon et Cousin se sont surpassés afin de faire un monument digne d'abriter les royales amours d'Henri II et de Diane de Poitiers, et où la belle Favorite est morte (1566).

Là, afin de se reposer des fatigues de ses campagnes, le petit-fils de Henri IV réunit autour de lui une société brillante et corrompue de raffinés et de gens de lettres : le marquis de La Fare, génie tardif comme celui de Chaulieu, son ami ; La Fontaine, qui vieillit à l'écart de la Cour, sachant que le souverain ne l'aime guère, et qui déclare :

Je dois tout respect aux Vendômes...

pour le divertissement desquels il a composé les plus licencieux de ses « Contes » ; le comédien Rai-

1. *Causeries du lundi*, t. I.

sin; le marquis de Dangeau, type accompli de l'homme de Cour, dont Saint-Simon a tracé un inimitable portrait; d'autres encore, fréquentent assidûment les deux frères de Vendôme et s'asseoient à leur table toujours somptueusement et abondamment servie, soit à Anet, soit au Temple, résidence habituelle du Grand Prieur.

Dans ces réunions joyeuses, d'où toute retenue est bannie, on mange bien, on boit mieux encore; les conversations animées sont de véritables assauts d'esprit; il jaillit à flots, s'épanche en phrases élégantes, en saillies malicieuses, justifiant la critique de Sainte-Beuve:

« On peut dire de ces orgies d'Anet et du Temple « chez les Vendôme et de l'esprit qui s'y dépense ce « que La Bruyère dit de Rabelais: C'est un monstrueux assemblage d'une morale fine et ingénieuse et d'une sale corruption (1). »

De pareils modèles ne sont point faits pour inspirer à Palaprat des goûts d'austérité et de sagesse; cependant, et pour ce mérite on ne saurait trop le louer, quoique en plein courant vicieux, il ne se laisse pas entraîner, et ne prostitue point son talent en le faisant servir à la glorification du vice; sa plume ne s'écarte jamais des bornes les plus sévères de la pudeur, et ses œuvres peuvent sans danger être lues par tout le monde.

La Dauphine vient de mourir (20 avril 1690) « bien tristement, bien salement » (2) écrit Mme de Sévigné, faisant allusion au cancer, cause de la fin prématurée de cette princesse. Palaprat se trouve

1. *Causeries du lundi*, t. I.
2. Lettres inédites.

de ce fait privé de son emploi de fournisseur de devises, mais il retrouve bientôt une situation équivalante à celle qu'il a perdue; M. de Mareuil, qui vient d'acquérir cette même année la charge de maître de la chambre aux deniers, charge son ami des devises des jetons que cette compagnie fait frapper tous les ans.

Secrétaire d'un prince aimant les lettres et encourageant les écrivains, Palaprat a tout le loisir de satisfaire son penchant pour le théâtre.

Son grand-oncle, à Toulouse, lui a conté jadis une anecdote amusante : il s'agit de quatre nouveaux mariés qui, avec leurs épouses, décident de danser un ballet et prennent pour sujet l'enlèvement des Sabines. L'un d'eux, amoureux d'une Sabine autre que sa femme, tente de déclarer son amour à la faveur du déguisement; mais il se trompe et s'adresse à sa femme qui, de son côté, cherche sans doute aventure pareille. Les masques tombés, tous deux s'aperçoivent de leur erreur et la femme s'écrie: « Quoi, monsieur! c'est vous? Vraiment, si « je l'avois cru, vous auriez attendu à me parler de « votre flamme que nous eussions été au logis (1)! »

C'est la réminiscence de cette histoire de jeunesse qui inspire à Palaprat *le Ballet extravagant*, comédie qu'il déclare être toute de lui et avoir « expédiée en deux ou trois jours » (2).

Cette pièce, que l'auteur estime « au-dessous d'un rien » est en effet construite sur un très léger fondement.

1. Discours sur *le Ballet extravagant*.
2. Discours sur *le Ballet extravagant*.

Une femme de qualité, Julie, croit son mari mort depuis deux ans. Pour se distraire, elle s'est éprise d'une véritable passion pour les spectacles, passion qui tourne à la folie. Elle a deux filles, Angélique et Mariane ; celles-ci sont aimées de deux jeunes gens : Clitandre et Dorante.

Or, le mari de Julie, Oronte, n'est pas mort. A la faveur d'un déguisement, il loge dans le même hôtel que sa femme depuis quelques jours, et est instruit de sa conduite. Il craint que, par ses folles dépenses, elle ne ruine ses filles et n'empêche leur union avec les deux jeunes gens, union qu'il approuve. Il raconte ces détails à son ami Chrisalte, qui vient d'acquérir une charge de commissaire. Sa femme, dit-il, se laisse exploiter par deux filous se prétendant : l'un musicien et poète, l'autre maître à danser, et qui profitent du faible de Julie pour les spectacles. Il sait qu'on projette un enlèvement de ses filles, auquel La Rivière et des Rondeaux (c'est le nom des deux compères), doivent prêter la main. Il demande à Chrisalte de lui aider à déjouer le complot ; celui-ci lui promet son appui.

Or, La Rivière et des Rondeaux ne sont autres que les valets des deux amants ; d'accord avec Toinette, la servante des jeunes filles, ils ont décidé de les enlever pour contraindre Julie au double mariage.

Usant de l'influence que leur donne leur profession supposée, ils ont su persuader à Julie d'entreprendre une tournée de représentations en province ; elle s'est chargée des frais et doit se rendre chez son procureur chercher les fonds nécessaires. A son retour, pour lui donner une idée des représenta-

tions futures, on répétera devant elle un ballet dont le sujet est l'enlèvement des Sabines.

Elle partie, les deux compères introduisent dans l'hôtel deux trompettes de cavalerie, véritables hercules ; pour la réussite du plan arrêté ils figureront les Sabines, tandis que Clitandre et Dorante joueront les Romains. Les jeunes filles hésitent, craignent de se compromettre : Toinette les encourage à user de l'expédient proposé.

Julie revient sans argent, n'ayant pas trouvé son procureur. Elle demande à voir le ballet promis. Après quelques préliminaires comiques, le spectacle commence. Mais lorsque arrive le moment de l'enlèvement, les Romains ne peuvent venir à bout d'emporter les Sabines. Après avoir feint de grands efforts, ils reconnaissent leur impuissance. La Rivière déclare alors :

« Madame, Monsieur Des Rondeaux, voilà une « chose que nous n'avions pas prévue ; jamais nos « Romains ne pourront enlever ces Sabines ! »

Tous discutent sur ce contre-temps ; chacun émet son idée piquante ou saugrenue : Toinette veut faire enlever les Romains par les Sabines. Enfin La Rivière propose de remplacer les Sabines par Mlles Angélique et Mariane. Pour la forme, les jeunes filles font quelques difficultés, mais Toinette a réplique à tout. L'enlèvement projeté va s'accomplir, lorsque Oronte arrive avec son ami le commissaire.

Les deux amants se font connaître et s'excusent, disant : « Nous ne faisons que suivre la volonté de « leur père, et si Oronte était en vie... » Oronte alors se démasque. Les jeunes filles se jettent à ses genoux

et le prient de leur pardonner ; Julie, effrayée à la vue de son mari, s'enfuit... Oronte se montre indulgent : il consent au mariage de ses filles, et permet à Toinette d'épouser l'ingénieux La Rivière.

Quoiqu'il y ait dans cette farce beaucoup d'invraisemblance, et que la trame de l'intrigue soit parfois plus que négligée, elle n'en est pas moins bien dans la tradition du comique de l'époque. Il y a dans le dialogue un entrain endiablé ; La Rivière et des Rondeaux, deux silhouettes de valets fripons dessinées de main de maître, échangent pour convaincre Julie des explications amusantes. Il faut lire ce passage où chacun enchérit sur les éloges donnés à l'autre :

« — Ah ! Madame, s'écrie La Rivière, lyrique, « montrant Des Rondeaux, c'est le premier homme « du monde pour la composition aussi bien que « pour les paroles... »

Et Des Rondeaux d'interrompre modestement :

« Parlons de vous, Monsieur de La Rivière, parlons « de vous. Oui, Madame, voilà le premier des génies « pour donner une cadence, des attitudes et des « mouvements sur toute chose... »

Des Rondeaux explique à Julie qu'il a composé un Opéra :

« J'ai raffiné sur tout ce qui a été fait jusqu'à « présent dans ce genre et pour l'intérêt et pour la « gloire. Dans cette double vue je n'ai point fait « d'Opéra qui dure moins de six jours. J'ai remar- « qué qu'il y a plusieurs personnes assez ménagères « pour se contenter de voir chaque Opéra une seule « fois.

LA RIVIÈRE

« On sera obligé de venir aux nôtres six fois pour « le moins, si on les veut voir tout entiers. »

Julie s'étonne de voir les Sabines représentées par des hommes ; La Rivière, jamais embarrassé, explique : « Pour exprimer la grossièreté des Sabi- « nes, il fallait pour le moins des personnes de cette « corpulence. »

Lorsque l'enlèvement est sur le point de s'accomplir, il pousse l'ironie jusqu'à prévenir Julie par une phrase à double entente :

« Vous allez voir une fin de ballet à laquelle vous « ne vous attendiez pas, et qui vous surprendra, « sûrement. »

Et quand Toinette, voyant les affaires de ses jeunes maîtresses arrangées, songe aux siennes et demande à Oronte :

« Monsieur, pour votre bienvenue, ordonnez s'il « vous plaît à quelqu'un qu'il m'enlève. »

Il s'écrie avec un empressement comique : « Viens, « je suis ton homme ! »

Dans cet esprit primesautier, léger, humoristique, on retrouve Palaprat tout entier. On sent qu'en écrivant cette jolie et spirituelle bluette il n'a subi aucune influence étrangère, et que n'ayant pas à craindre le contrôle de son collaborateur, il s'est plu à donner libre cours à son caractère enjoué. Cette petite pièce dont l'idée lui était venue « tout à « coup, comme un éternuement (1) », est représentée à la Comédie-Française comme la précédente, et

1. Discours sur *le Ballet extravagant*.

reçoit également un accueil favorable (21 juin 1690).

L'interprétation est excellente : les Sabines, ce sont Champmeslé et Roselis, qui ont consenti à s'habiller en femmes, et rien n'est plus plaisant que « l'opposition des bedaines de ces deux rois de « théâtre entripaillés, à la maigreur de MM. Raisin « l'aîné et de Villiers, les deux squelettes de la « scène » (1) qui représentent les Romains.

Le public rit, applaudit, et les comédiens, en témoignage de leur estime pour l'auteur, font apporter chez lui « dans le temps des étrennes... un dia- « mant de 40 pistoles, avec un billet très galant et « très honnête ». Palaprat d'ailleurs ne connaît que quelques mois plus tard la provenance de ce présent.

Un tel procédé doit être d'autant plus agréable à l'auteur qu'il est loin de nager au sein de l'opulence. Ses pièces font plus pour sa réputation que pour sa fortune, et il avoue n'avoir « jamais eu du côté de l'intérêt un entier bonheur » (2), non plus que son associé. *Le Ballet extravagant* est donné « dans les grandes chaleurs de l'été et pendant le temps des bains », époque où « les spectacles sont désertés », et où le nombre de ceux qui viennent y rire « aux larmes » n'est malheureusement « pas grand ». Les droits que touche Palaprat sont donc des plus minimes (3). D'un autre côté, il n'occupe pas une place fort lucrative auprès du Grand Prieur. Celui-ci « prêt à tout faire et à tout souffrir pour un écu » (4), paie très peu son secrétaire. Une épigramme adres-

1. Discours sur *le Ballet extravagant*.
2. Discours sur *le Ballet extravagant*.
3. Discours sur *le Ballet extravagant*.
4. Saint-Simon, *Mémoires*.

sée par Palaprat à M. Rochon, trésorier de Philippe de Vendôme, témoigne de cette insuffisance des gages reçus :

Le cuisinier d'Oronte avoit douze cent livres
Payé comme il vouloit, en or, en écus blancs ;
Moi, je passe ma vie à pâlir sur mes livres,
Secrétaire d'un prince, et n'en ai que six cens !
Payé ! Parlez, Rochon, sans peur de vous commettre ;
Dites, à ma fortune Apollon a-t-il nui ?
Il vaut mieux sçavoir aujourd'hui
Faire une sauce qu'une lettre (1).

VII

Le joyeux auteur, en dépit de ses dires, ne passe pas tout son temps à « pâlir sur les livres » ; ses importantes fonctions ne l'empêchent nullement de voir souvent Raisin le cadet, en compagnie de Brueys.

Un jour qu'ils soupent ensemble, car leurs réunions ont lieu le plus souvent autour d'une table et le verre en main, le célèbre acteur conte une histoire fort plaisante.

C'est l'aventure arrivée à un charretier conduisant « une voiture de vin de grand prix » (2). L'un de ces tonneaux vient à se fendre et laisse échapper le précieux liquide. Désespoir du charretier qui s'efforce de réparer le mal, mais vainement. Voyant ses efforts inutiles, il envoie chercher du secours. En attendant, il meurt de soif, à cause de l'agitation qu'il vient de se donner ; il s'avise « de profiter au

1. Poésies diverses.
2. Discours sur *le Secret révélé*.

« moins de son malheur pour se désaltérer » et fait si bien qu'il se grise.

Raisin conte cette anecdote de façon si réjouissante que Brueys, enthousiasmé, s'écrie : « Voilà « une scène qui seroit bonne à mettre sur le théâ- « tre ! » (1) Palaprat, moins téméraire que son associé, et à qui « les choses fort aisées pour d'autres pa- « roissent très difficiles », refuse d'entreprendre une comédie sur un pareil sujet. Brueys s'obstine et se raille de son associé :

« Je l'entreprendrai, moi... vous êtes un poltron ; « tout peut se mettre sur le théâtre, pourvu qu'on « n'y veuille pas travailler comme la plupart des « gens, avec précipitation, et pour ainsi dire en « courant. A force de rêver, et de méditer à donner « un tour naturel aux choses qui paroissent les « moins susceptibles des agréments de la scène, la « méditation jointe à l'art nous y fait réussir, et, si « je l'entreprenois, je mettrois les tours Notre-Dame « sur le théâtre (2). »

Palaprat et Raisin rient de cette gasconnade ; Brueys, piqué, se met à l'œuvre et écrit le plan du *Secret révélé*, qu'il montre à Palaprat. Celui-ci le trouve « fort à son gré », et accepte d'écrire la pièce avec son ami, dont la collaboration lui semble « un « point essentiel pour la réussite de ce troisième « rien » (3). Voilà l'origine du *Secret révélé*, et c'est pourquoi Palaprat écrit qu' « une dispute donna « naissance à cette pièce ».

Orphise a une nièce, Angélique, et veut la marier

1. Discours sur *le Secret révélé*.
2. Discours sur *le Secret révélé*.
3. Discours sur *le Secret révélé*

à Oronte, un vieillard. Angélique, qui aime et est aimée de Léandre, refuse ; Orphise et Oronte décident alors de l'enlever.

Oronte fait atteler ses chevaux pour une promenade ; Orphise, sous prétexte de prendre l'air, l'accompagnera avec sa nièce. A quelques lieues de la ville, on tournera bride et on reviendra dans un des faubourgs où Oronte possède une villa. Il veut y enfermer Angélique, qu'il espère ainsi rendre plus docile à ses désirs. Il fait venir son jardinier Thibaut et le met dans la confidence, lui ordonnant de transporter un tonnelet de vin d'Espagne au lieu du rendez-vous.

Le plan s'exécute sans encombre, malgré les soupçons de la servante Toinon qui se doute de quelque chose et tente de persuader sa maîtresse de renoncer à cette promenade. Angélique enlevée, Léandre et son valet La Rose sont instruits par Toinon de l'événement ; ils se montrent furieux, et Léandre se propose de retrouver celle qu'il aime.

Il tente de faire parler le jardinier, mais Thibaut ne veut rien dire ; sa femme Margot, d'une grande intempérance de langue, ne demanderait pas mieux que de bavarder un peu, mais son mari la force à se taire ; des promesses Léandre passe aux menaces, et les deux époux effrayés s'enfuient.

Thibaut revient à la nuit avec son aide Colin chercher le précieux tonneau ; il s'est muni d'une lanterne et d'une épée. Les deux hommes, très poltrons l'un et l'autre, se prennent d'abord mutuellement pour des voleurs ; enfin rassurés, ils exécutent leur mission. Colin charge le tonnelet et tous deux se disposent à partir lorsque Colin se

blesse avec l'épée de Thibaut. Dans le soubresaut qui en résulte, le tonnelet roule à terre et se fend. La scène qui suit est une adaptation de l'histoire du charretier contée aux auteurs par Raisin. Quand les deux hommes sont ivres, Léandre et La Roze surviennent et n'ont pas de peine à leur arracher le secret de la retraite d'Angélique qu'ils parviennent à délivrer.

Palaprat n'avait pas tort de craindre le résultat de l'entreprise littéraire de son associé : cette œuvrette sans grande portée morale, à moins qu'elle ne serve à montrer les dangers de l'ivrognerie, est sans aucune valeur littéraire; l'intrigue n'offre aucune vraisemblance, et les auteurs semblent avoir oublié de se servir de leur esprit habituel. Les caractères sont mal dessinés ; on ne comprend guère le brusque revirement d'Orphise disant à Léandre :

« Ne m'en sçachez pas mauvais gré ; je croyois ma-
« rier ma nièce plus avantageusement avec Oronte,
« mais enfin elle s'est décidée pour vous... je vous ai
« toujours estimé : allons chez moi terminer cette
« affaire ».

Vraiment, la tante d'Angélique aurait pu s'aviser plus tôt d'avoir de l'estime pour Léandre, et celui-ci est accommodant de se contenter de cette explication !

La scène du tonneau en vue de laquelle la pièce fut écrite est la meilleure et la plus comique de l'ouvrage : la progression de l'ivresse est bien observée dans les discours des deux hommes, et leur dialogue ne manque pas de piquant ; mais une scène ne suffit pas à répandre de l'intérêt sur une œuvre.

Le Secret révélé est cependant un nouveau succès pour les auteurs. On a peine à le croire à la lec-

ture, et l'on comprend que Palaprat est non seulement modeste, mais juste, en reportant tout le mérite de cette réussite aux acteurs excellents qui interprètent les deux principaux rôles. Raisin le cadet joue Thibaut ; De Villiers, Colin, et sans doute les talents de ces deux grands comiques empêchent la chute de la comédie, jouée pour la première fois le 13 septembre 1690.

Les deux associés continuent à vivre au Temple, dans une étroite amitié. Tout contribue à les rapprocher ; leurs goûts, leurs caractères, leurs ambitions communes. Ils semblent vraiment créés l'un pour l'autre, également gais, enjoués, spirituels, amoureux de l'indépendance ; Brueys, toutefois, semble plus vif, moins patient et surtout moins modeste que Palaprat. Ce dernier est plus sympathique parce que plus confiant, plus simple dans son langage et dans ses allures.

Une commune infirmité les rapproche encore davantage : Palaprat est malheureusement affligé d'une fort mauvaise vue, à tel point que ses amis l'appellent « l'Aveugle » (1) ; Brueys n'est pas plus favorisé sous ce rapport : sa vue très basse l'oblige à porter presque constamment des lunettes. Ce même défaut physique ne laisse pas que d'être fort gênant pour les deux auteurs. Ils ont coutume de prendre du thé les matins ; cela les oblige à attendre sur l'escalier le passage de quelqu'un, afin de le prier de voir si l'eau placée devant le feu est assez chaude pour y mettre le thé ! (2).

Brueys, prenant son parti de ce désagrément,

1. Discours sur *l'Important*.
2. Biographie toulousaine.

plaisante le premier à ce sujet. Un jour qu'il se trouve en présence de Louis XIV, le roi, qui s'intéresse à lui, lui demande des nouvelles de ses yeux. « Sire, répond ironiquement l'ami de Pala-« prat, Sidobre mon neveu dit que je vais un peu « mieux (1). »

Sidobre est un célèbre médecin de Montpellier ; mais Brueys ne semble pas avoir grand respect pour la médecine, et la réputation du neveu n'empêchera pas l'oncle de railler la faculté en la personne de M. Grichard dans *le Grondeur*, et plus tard dans *les Empiriques*.

VIII

Les deux collaborateurs travaillent à une nouvelle pièce : il ne s'agit plus cette fois d'un seul acte comme les précédents, mais d'une œuvre de longue haleine.

Imitant l'exemple de leur illustre devancier, Molière, ils vont s'essayer dans la comédie de caractère, délaissant les imbroglios plus ou moins vraisemblables de la comédie d'intrigue. Ils s'y prennent malheureusement un peu tard, et ce n'est que justice de reconnaître la situation très désavantageuse où sont placés ces héritiers du grand homme ; ils ne peuvent recommencer ce qui a été fait et très bien fait.

« Il est en toutes choses une première fleur, une « première et large moisson. Ces heureux mortels

1. Anecdotes dramatiques.

« (Molière et ses pareils) y portent la main et « couchent à terre en une fois des milliers de « gerbes ; après eux, autour d'eux, les autres s'éver- « tuent, épient et glanent (1). »

Mais parmi la foule des glaneurs dont parle le critique, il en est qui font quelques trouvailles fort estimables, et dont le nom éveille plus qu'un souvenir intéressant. Brueys et Palaprat sont de ce nombre. Il manque à leur comédie *le Grondeur* peu de chose pour être un chef-d'œuvre, et elle serait sans doute considérée comme telle si elle avait été écrite quelques années auparavant.

A Brueys revient l'invention du caractère du héros ridicule de cette comédie. Sa première idée est d'abord de l'intituler *le Chagrin*. Palaprat s'y oppose, démontrant l'équivoque de ce titre « alors « qu'en français chagrin est le plus souvent adjec- « tif » (2).

Être chagriné, « fâché et affligé par quelque acci- « dent » peut, remarque judicieusement l'associé de Brueys, arriver « aux plus honnêtes gens du monde, « aux plus enjoués », sans les rendre nullement ridicules. La comédie que les deux amis viennent d'écrire représente « un homme qui n'a aucun sujet de « se fâcher, et qui est chagrin hargneux, bourru et « querelleur par tempérament » (3). Ce travers ne peut être expliqué que par « le titre général de *Grondeur* », et les auteurs se déterminent à donner leur pièce sous ce titre.

Une œuvre de valeur a, en général, plus de mal

1. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*.
2. Discours sur *le Grondeur*.
3. Discours sur *le Grondeur*.

à s'imposer au public qu'une honnête médiocrité : *le Grondeur* ne fait pas exception à la règle.

Les associés travaillent « de leur mieux pendant près d'un an » à cette comédie, puis la présentent aux acteurs. Elle est en cinq actes. Mais le titre seul effarouche « les docteurs dramatiques de ce temps » ; un des plus influents, Champmeslé, est « effrayé de ce caractère » et dit aux auteurs : « Quel plaisir « espérez-vous que fasse un homme qui grondera toujours (1) ? »

Désolés de cette hostilité, les écrivains s'efforcent de le persuader de l'excellence de la pièce. Il n'est pas convaincu, mais leur accorde « par un excès de complaisance... le temps d'en entendre la lecture ». Palaprat reconnaît que, pour écrire cette pièce, lui et son associé se sont inspirés de Molière. C'est pourquoi le Grondeur « inspiré et préparé sur le grand modèle de Tartufe qui ne vient qu'au troisième acte », ne paraît dans leur pièce qu'à la fin du second. Le spectateur, de la sorte, l'attendra « avec impatience et avec plaisir à la fois » (2). Malgré les qualités que révèle la lecture de la pièce, les auteurs ne parviennent pas à décider les comédiens à l'acceptation. Champmeslé déclare « souverainement et presque avec la même hauteur qu'une femme d'agioteur enrichi », qu'un tel sujet ne peut « tout au plus « fournir qu'une petite pièce d'un acte comme les « trois précédentes ».

On s'imagine aisément le désappointement des auteurs entendant cet arrêt ; ils essaient de fléchir Champmeslé, ils « ont recours à des médiateurs, et

1. Discours sur *le Grondeur*.
2. Discours sur *le Grondeur*.

à force de négociations » obtiennent un compromis : on leur promet de voir l'effet que fera la pièce lorsqu'ils l'auront réduite à trois actes. Avec persévérance, ils s'attellent de nouveau à leur ouvrage. « Mon associé, écrit Palaprat, y travailla avec mes « petits secours, et en vint à bout (1). »

Mais lorsque l'œuvre est terminée, voilà Brueys « obligé de faire un voyage dans sa province ». Il va séjourner quelque temps à Montpellier, et laisse à son associé le soin de faire recevoir la comédie. On est alors en carnaval, c'est-à-dire « en langage de spectacle, dans le meilleur temps de l'année » ; le théâtre se trouve « vuide et sans aucune nouveauté, au moins comique ». Palaprat en profite pour lire aux comédiens *le Grondeur* en trois actes, et la troupe enfin l'accepte « plus par besoin que par choix » (2). Comme ces trois actes ne peuvent pas faire « un divertissement entier », Palaprat compose un prologue en vers libres : *les Sifflets*.

Entre la réception et la représentation d'une comédie, il y a place pour bien des mécomptes ; Palaprat raconte d'amusante façon les difficultés qu'il eut à surmonter pour arriver à son but. Le morceau est à citer, il montre la grande part qu'eut le collaborateur de Brueys à la composition de l'ouvrage, et le révèle en même temps tel qu'on se l'imagine : bon enfant, sans la moindre vanité, toujours prêt à reconnaître le bien fondé des critiques à son adresse et ne cherchant jamais à s'en défendre.

« Me voilà seul maître de la pièce et par consé-« quent les comédiens tout à fait maîtres de moi, parce

1. Discours sur *le Grondeur*.
2. Discours sur *le Grondeur*.

« que je suis incomparablement plus facile, pour ne « pas dire plus mol que mon camarade, à qui sa fer- « meté à défendre ses opinions par raison a fait quel- « quefois donner injustement le nom d'opiniâtre. Pour « moi je suis un homme dont on a toujours bon mar- « ché, et il y a un secret sûr de me faire rendre, c'est « celui de ne se pas rendre d'abord...

« Comme je suis facile, j'écoutois tous les avis « qu'on me donnoit et je me rendis si fort à toutes ces « chicanes qu'on me fit dans les répétitions, qu'à force « de supprimer et de retrancher mon troisième acte « s'évanouit entre mes mains, et je me trouvai réduit « d'aller aux expédiens pour avoir des matériaux et « de quoi en construire un, que je fis presque entier « dans la loge de cette actrice charmante qui jouoit le « rôle de Clarice (1) ». L'auteur veut ici parler de Mlle Raisin.

Après toutes ces vissicitudes, la pièce est enfin jouée, avec le prologue des *Sifflets* le 3 février 1691. En voici le résumé :

M. Grichard, médecin (le Grondeur) a deux fils : l'aîné, Térignan, aime Clarice, fille du major de Saint-Alvar ; le plus jeune, Brillon, continue ses études sous la direction de son précepteur, M. Mamurra. Le Grondeur a aussi une fille, Hortense, fiancée à Mondor.

Au moment où les deux mariages vont se conclure, le bourru personnage change d'avis : il veut que sa fille épouse Fadel, beau-frère de M. de Saint-Alvar ; quant à la fiancée de son fils, Clarice, il entend l'épouser lui-même.

Catau, servante du Grondeur, et l'Olive, son valet,

1. Discours sur *le Grondeur*.

se demandent ce qui va arriver ; Ariste, frère de M. Grichard, aussi pondéré que l'autre est emporté, promet de parler au médecin lorsqu'il viendra.

L'entrée en scène du Grondeur est un chef-d'œuvre. Il arrive en tempêtant, selon son habitude, se plaignant de tout et de tous, cherchant à prendre les gens en défaut, et finit par chasser l'Olive parce que le valet le sert trop bien et ne lui donne pas assez souvent l'occasion de se fâcher. Ce passage célèbre est devenu classique.

Ariste reproche à son frère son humeur insupportable et lui demande ce qu'il y a de vrai dans les bruits qui courent au sujet du double mariage ; Grichard déclare que tout se fera ainsi qu'il en a décidé. Ariste tente de le sermonner :

« ...En conscience, mon frère, croyez-vous que « dans le monde on approuve votre conduite ? »

GRICHARD

« Ma conduite... Et croyez-vous, en conscience, « monsieur mon frère, que je m'en mette fort en « peine ? »

ARISTE

« Cependant... »

GRICHARD

« Oh ! cependant... chacun fait chez lui comme il « lui plaît, et je suis le maître de moi et de mes « enfants. »

Tout le caractère du Grondeur se trouve exprimé dans cette réplique. Il suffit qu'Ariste lui conseille d'être raisonnable pour que l'original n'en veuille faire qu'à sa guise.

Au deuxième acte, Catau, la servante, imagine une

ruse : elle dit à Hortense de feindre d'accepter l époux choisi par son père... Ce prétendant, Fadel, arrive ensuite et se conduit comme un niais ; à toutes les phrases qu'on lui dit il ne répond que des monosyllables ; cela exaspère Grichard qui donne libre cours à sa colère.

Clarice arrive. Elle feint d'être toute joyeuse de l'union projetée entre elle et le Grondeur ; elle lui dit les préparatifs auxquels elle se livre, parle toilettes de bal, mascarades, laquais, etc..., Grichard s'imagine que c'est sérieux, et la croit devenue folle.

C'est bien pis lorsque l'Olive déguisé en maître à danser se présente à lui et se dit envoyé par Clarice afin de lui apprendre la bourrée. Grichard se fâche, l'Olive le menace de son épée s'il ne s'exécute sur l'heure ; il ne faut rien moins que l'arrivée d'Ariste pour délivrer son frère qui meurt de peur et se croit aux prises avec un fou furieux.

Au troisième acte, Mondor vient voir Hortense, il n'est pas encore parti lorsque Grichard survient. Frayeur de Catau. Mondor la rassure et se fait passer pour un client venant consulter le docteur ; il se plaît à l'exaspérer en lui donnant par monosyllabes les explications demandées et finit par se faire mettre à la porte, ainsi qu'il le désire.

Le Grondeur signifie ensuite à son frère qu'il ne veut plus se marier, mais qu'il n'entend pas davantage marier ses enfants. A partir de ce moment la pièce tourne à l'invraisemblance et en plusieurs endroits côtoie la farce.

Brillon s'est enfui de la maison paternelle après avoir reçu un soufflet de son père, parce qu'il lui montre un de ses devoirs où le Grondeur se trouve

visé. Catau vient annoncer que le jeune garçon s'est enrôlé. Grichard tempête, crie, mais n'y peut rien. Catau refuse de retourner vers le capitaine qui, prétend-elle, l'enrôlerait aussi; elle avertit son maître que le recruteur cherche partout des médecins. Effrayé, Grichard prie Ariste d'intervenir.

Au même moment l'Olive revient en sergent recruteur, il ordonne à M. Grichard de se préparer à partir pour Madagascar avec son capitaine afin de tenir la promesse qu'il en a faite. Grichard se défend ; il a seulement promis d'aller voir un malade à la campagne. L'Olive explique : « Cette campagne où vous devez aller, c'est Mada-« gascar, bon pays ; et ce seigneur malade, c'est le « vice-roi de l'Isle, brave homme. »

Grichard se désole, Ariste le moralise, lui démontre que tout ce qui lui arrive est la faute de son humeur. Tout finit par s'arranger à la grande joie des quatre amoureux, et au profond déplaisir du bourru personnage.

Le commencement de la pièce est sur le ton de l'ancienne et bonne comédie, le caractère de Grichard est parfaitement annoncé et se soutient. Il se répand en plaintes amusantes :

« C'est une chose étrange ! je ne trouve personne « avec qui je puisse m'entretenir un seul moment « sans être obligé de me mettre en colère... » Il va jusqu'à accuser ses malades de mourir exprès pour le faire rager.

Toute la famille de M. Grichard s'est entendue pour ne pas le contrarier, les jeunes gens espèrent par ce moyen obtenir son consentement à leur mariage ;

« Quoi qu'il fasse aujourd'hui, dit sa fille Hortense, « nous avons résolu de le contenter... »

Le Grondeur ne déploiera que mieux toute l'âpreté de son caractère.

A l'exemple de Molière, les auteurs ne forcent pas l'antithèse : le frère du Grondeur, Ariste, est un homme doux et raisonnable qui ne tranche pas trop fort avec lui. Tel quel, ce premier acte du *Grondeur* est admirable. Le second lui est un peu inférieur. La ruse dont se sert Clarice pour dégoûter d'elle le Grondeur est ingénieuse et comique, bien dans la note du caractère féminin. Elle feint des défauts qu'elle n'a pas et met à rude épreuve la patience de Grichard. Le dialogue est plein d'esprit et de verve :

« Vous voyez cet habit, c'est le moindre de douze « que je me suis fait faire, j'en ai commandé autant « pour vous.

« — Pour moi !

« — Oui, mais il n'y en a encore que deux de faits, « qu'on vous apportera ce soir.

« — A moi !

« — Oui, monsieur, croyez-vous que je puisse « vous souffrir comme vous êtes? Il semble que « vous portiez le deuil des malades qui meurent « entre vos mains... »

C'est le moyen employé par Destouches dans *la Fausse Agnès*, mais avec beaucoup moins de goût et de naturel qu'ici. Une scène gâte un peu cet acte : celle du maître de danse ; on a peine à se figurer que Grichard ne reconnaisse pas un valet qu'il vient de renvoyer. Mais le dialogue a tant de verve d'une part, d'effarement comique de l'autre, qu'on oublie cette légère faute pour ne se souvenir que de la

gaieté qui s'en dégage. « Je vous envoye, écrit « Clarice, le premier homme du monde... et si vous « m'aimez vous apprendrez de lui la bourrée. »

Grichard s'épouvante, puis se fâche :

« — Monsieur le premier homme du monde, « savez-vous bien que vous risquez beaucoup ici ?

« — Allons, monsieur, dans un quart d'heure « vous la danserez à miracle.

« — Monsieur Rigaudon, je vous ferai jeter par la « fenêtre si j'appelle mes domestiques.

« — Allons gai, ce petit prélude vous mettra en « humeur. Faut-il vous tenir par la main, ou si vous « avez quelques principes ?

« — Si vous ne faites enfermer ce maudit violon, « je vous arracherai les yeux, etc... »

Le troisième acte est le plus défectueux de la pièce, il est facile de s'apercevoir qu'il a été fait morceau à morceau. Une scène, toutefois, vaut d'être citée ; celle où Mondor parvient par ses monosyllabes à lasser la patience de Grichard :

« — De quoi vous plaignez-vous ? Vous avez un visage de santé.

« — Aussi ne suis-je point malade.

« — Que voulez-vous donc ? Le devenir ?

« — Non, monsieur.

« — Dites-moi donc au plus tôt ce que vous voulez.

« — Je sais, monsieur, que vous êtes un très habile homme...

« — Point de panégyrique.

« — Je crois que vous n'ignorez aucun des secrets...

« — J'ignore celui de me délivrer des importuns.

« — Vous n'avez pas de temps à perdre...

« — En voilà beaucoup de perdu.

« — Je n'ai à vous dire qu'un mot...

« — En voilà plus de cent... »

Et lorsque Mondor est enfin venu à bout d'expliquer qu'aimé de plusieurs femmes à la folie, il désirerait une recette pour se rendre indifférent, Grichard rend son ordonnance :

« — Prenez... aussi mal votre temps avec elles « que vous le prenez avec moi ; elles vous haïront « plus que tous les diables. »

Cette scène est peut-être une des meilleures. Mais à partir de ce moment l'intérêt languit. La scène du recruteur, où le comique dégénère en farce, passe toutes les bornes de la vraisemblance dramatique ; même avec une grande bonne volonté l'on ne peut se prêter à l'espèce d'embarras dans lequel se trouve Grichard. Le dénouement enfin est visiblement tiré par les cheveux, comme si l'auteur avait eu hâte d'en finir avec son œuvre.

Malgré ces défauts, les beautés sont nombreuses dans *le Grondeur*. Les grandes qualités de la pièce l'ont sauvée de l'oubli, et ont fait passer à la postérité les noms de ses auteurs. Sans exagération, on peut dire qu'après les pièces de Molière, *le Joueur* et *le Légataire* de Regnard, cette comédie est une des meilleures de la fin du XVIIe siècle.

Le prologue qui la précède : *les Sifflets*, est tout entier de Palaprat. Écrit en vers libres, il offre une satire ingénieuse et point trop méchante des cabaleurs, se liguant pour faire échouer au port les pauvres auteurs comiques et dramatiques. Le vers coule aisément, on y reconnaît la facilité et l'enjouement de l'écrivain, qui n'a pas l'air de se douter

qu'en s'attaquant ainsi au public il risque de s'attirer des représailles. Le geste est d'une certaine crâneric, et plus d'un auteur eût hésité sans doute à l'imiter.

Plusieurs personnes de condition différente : un homme du monde, un jeune étourdi, un auteur causent ensemble de la pièce nouvelle, *le Grondeur*. L'un prétend que la comédie est assez bonne ; un autre affirme que ceux qui applaudissent sont des...

partisans de l'auteur, qu'il venoit d'engager
Par un repas...

DAMON

Rayez cela de vos tablettes
Monsieur l'auteur, vous-même. Est-ce que les poètes
Donnèrent jamais à manger?
Sur cet article seul on les voit toujours sages!

La boutade semble indiquer que l'auteur ignore l'opulence. L'un des personnages décrit ensuite ce qui se passe dans la salle de spectacle :

...on n'y va plus pour écouter,
Les jeunes gens y vont traiter de leurs affaires...
...Ce sont partout assauts qui jamais ne finissent...

Et le tableau pittoresque se termine par une malice à l'adresse du beau sexe :

Jugez si c'est partout un tumulte achevé :
Les lieux que les femmes remplissent
Sont ceux où le silence est le mieux observé...

LICIDAS

...de tout temps les femmes ont parlé,
C'est un point sur lequel on doit leur faire grâce.
Il est vrai, quelquefois l'auteur en est troublé
Mais on les voit au moins qui demeurent en place.

DAMON

Grâces à La Crosnier (1) qui les enferme à clé.

On le voit, Boileau a mis à-la mode la satire contre les femmes.

Il est question ensuite des siffleurs. Mlle Beauval, prise pour arbitre, déclare que les auteurs sont souvent des fats que le parterre seul peut mettre à la raison. On devrait, dit un des causeurs, mettre à l'amende ceux qui sifflent.

Survient un Gascon armé d'un monstrueux sifflet avec lequel il se propose d'accueillir les nouveautés de l'année.

ERASTE

Mais si ces nouveautés étoient bonnes?

LE GASCON

N'importe!

C'est là une verte leçon donnée à ceux qui, sans connaître la valeur littéraire d'une pièce, se permettent de la critiquer afin de se faire valoir. Le Gascon reçoit une semonce de l'un des personnages qui termine en lui disant :

Vous sifflez d'une manière
A désespérer les gens :
Ou ressuscitez Molière
Ou soyez plus indulgens.

Le Gascon prié de se tenir tranquille, refuse en disant :

Cette pièce d'abord sur son nom m'a déplu.

Ce vers est une raillerie à l'adresse de Champmeslé qui ne voulait, pas à cause du titre, entendre la lecture de l'œuvre.

1. Ouvreuse de loges.

Sur les instances générales, le Gascon promet cependant de se taire et dit majestueusement :

Je prends *le Grondeur* sous ma protection.

A quoi Damon réplique avec ironie :

Crains que le protecteur ne soit sifflé lui-même.

IX

Après la lecture de ce prologue, où l'esprit ne fait pas défaut, et où la satire maniée d'une main légère égratigne à peine, on ne peut admettre, comme le prétendent certains critiques, qu'il faille imputer à Palaprat seul les invraisemblances et les fautes de goût qui déparent la pièce.

Brueys, en cette circonstance, a tenté de se justifier et de rejeter les torts sur son associé ; le procédé manque de noblesse et ne ressemble guère à la délicate louange que fait Palaprat de son ami chaque fois qu'il en trouve l'occasion.

On rapporte que, se trouvant un jour dans une compagnie avec son associé, Brueys entendit parler du *Grondeur* avec éloge.

« *Le Grondeur*, reprit-il vivement, avec son « accent gascon, c'est uné bonne piécé. Lé prémier « ate est écélent ; il est tout dé moi. Lé sécond, couci- « couci, Palaprat y a travaillé. Pour lé troisième, il « né vaut pas lé diablé. Je l'avois abandonné à cé « barbouillûr.

« — Cé couquis ! dit alors Palaprat, il mé pouillé « tout lé jour dé cette façon, et mon chien dé tendré « pour lui m'empêché dé mé fâcher (1) ! »

1. Frères Parfaict. *Histoire du théâtre français.*

Si l'anecdote est authentique, et je la crois telle puisque tous les biographes des écrivains s'accordent à la citer, elle n'est pas à l'avantage de l'abbé, et fait au contraire ressortir la modération de Palaprat qui, au moment où son ami le tourne ainsi publiquement en ridicule, allègue son amitié pour lui afin de garder le silence.

Le changement du *Grondeur* n'est pas du goût de Brueys ; ainsi que Palaprat du reste, il préfère la pièce primitive, en cinq actes. De retour de Montpellier, témoin des remaniements faits à l'œuvre, il exprime son mécontentement d'une façon un peu vive et fort originale, disant aux comédiens :

« Messieurs, vous avez mutilé, défiguré ma comé-
« die en voulant la rendre meilleure ; j'en avois
« fait une pendule, vous en avez fait un tourne-
« broche » (1) !

Le manuscrit primitif du *Grondeur* ayant été détruit, on ne peut juger de la réalité de cette déclaration ; mais à ce changement, les auteurs perdent au point de vue de la recette. Pour les pièces en un ou trois actes, en effet, les auteurs ne touchent qu'un treizième au lieu de un neuvième sur les pièces en cinq actes.

Le Grondeur, ce chef-d'œuvre des deux associés, a une fortune singulière, à la première représentation « la pièce est sifflée par le théâtre et protégée par le parterre » (2).

Quelques jeunes gens, ayant sans doute trop bien dîné, se trouvent au spectacle et s'y livrent à toutes sortes de singeries, si bien que le public

1. Anecdotes dramatiques.
2. Discours sur *le Grondeur*.

détourne son attention de la scène, et la reporte sur ces écervelés qui le divertissent. Nul ne prend garde aux acteurs et la représentation est presque un désastre, à la suite duquel la pièce est « décriée à tel « point dans l'esprit des gens du monde, qu'à « quelques jours de là, Monseigneur voulant aller à « la comédie »,demande qu'on ne lui donne pas *le Grondeur*, dont il a « ouï-dire » trop de mal (1).

On lui représente le tort que sa décision fera à la pièce, et il consent « à courir le risque de s'y ennuyer », à condition toutefois qu'on y ajoute *les Sabines*. Les gens de la Cour appellent ainsi *le Ballet extravagant*

Le prince assiste donc à la représentation et *le Grondeur* le satisfait complètement. Il en dit « tant de bien à la Cour » que les comédiens reçoivent « l'ordre de l'y aller jouer ». Cette fois la revanche est complète : la pièce « réussit complètement, et ce même théâtre qui l'avoit vilipendée » la proclame chef-d'œuvre (2).

Nous n'avons pas changé depuis deux siècles ; cet esprit versatile, prompt à l'enthousiasme comme au dédain, a toujours été la caractéristique de la nation française.

Une pièce admirée, applaudie, jouée à la Cour, c'est pour les deux auteurs la gloire et la fortune ; ils l'espèrent du moins, et cette espérance ne semble pas téméraire : mais dame Fortune est capricieuse, et ne favorise pas souvent les associés. Par suite

1. Discours sur *le Grondeur*.
2. Discours sur *le Grondeur*.

d'une fantaisie de Monseigneur, la pièce reçoit « du côté de l'intérêt un coup mortel » (1).

A cette époque, le Roi-Soleil, subissant l'influence de Mme de Maintenon, commence à devenir le vieillard austère et chagrin des dernières années du règne. Les splendeurs de Versailles et de Marly jettent déjà des feux moins brillants ; la Cour, si animée sous le sceptre des La Vallière, des Montespan, des Fontange, revêt peu à peu un caractère de morose grandeur. Plus de reine ; plus de Dauphine. Les ducs de Bourgogne et de Berry sont des enfants encore. On n'ose bâiller, mais on s'ennuie ferme autour du souverain. De nombreuses petites cours se forment alors, où l'on se dédommage de la contrainte imposée par l'étiquette.

Les princes illégitimes, duc du Maine et comte de Toulouse ; leurs sœurs, princesse de Conti, duchesses de Chartres et de Bourbon, rassemblent autour d'eux leurs partisans et leurs familiers. De leur côté, les princes du sang, les ducs et pairs, humiliés de l'abaissement calculé de la noblesse, outrés de la préférence qu'affiche hautement le roi pour ses bâtards, forment un noyau de mécontents dont le duc d'Orléans, le futur régent, est l'âme et le chef.

Au sein de toutes ces intrigues, l'héritier du trône, Monseigneur, se tient à l'écart, taciturne et grave, sentant que son auguste père ne désire rien moins que sa présence. Ce prince est intimement lié avec les frères de Vendôme ; il les appelle souvent auprès de lui, à sa résidence favorite de Meudon. Là, dans l'intimité d'un groupe de familiers, il s'efforce d'ou-

1. Discours sur *le Grondeur*.

blier que l'attend un jour le poids lourd d'une couronne.

Les joyeuses réunions d'Anet le tentent quelquefois; il accepte d'en faire partie, et le château, théâtre des excès de tous genres des joyeux débauchés formant l'entourage habituel des Vendôme, semble alors, pour quelques jours, en l'honneur de l'hôte illustre daignant lui faire visite, revêtir ses orgies coutumières d'une enveloppe plus décente.

Cette année-là (1691) le Dauphin accepte l'invitation du duc de Vendôme et va passer « les jours gras à Anet » (1).

Il y a déjà fait, cinq ans auparavant, un séjour de quelque durée, et le duc s'est ingénié à le distraire, ne reculant devant aucune dépense. Cette fois encore, le maître d'Anet a l'intention de faire des folies. Mais Louis XIV, qui n'entend pas que ses sujets se ruinent pour amuser son fils, intervient.

Le monarque se souvient que l'Opéra d'*Acis et Galatée* (de Campistron), représenté jadis à Anet devant Monseigneur, a coûté au duc la bagatelle de cent mille écus; il craint le retour de semblables prodigalités de la part du frère du Grand Prieur, et « a la bonté de mettre des bornes à sa passion ». Il ne permet à Vendôme d'employer « que trois comé-« diens au plus, pour les divertissements » qu'il désire donner à Monseigneur (2).

Les trois acteurs choisis sont naturellement les meilleurs de la troupe: les deux Raisin et De Villiers. Or, tous trois « jouent les principaux rôles « dans la comédie du *Grondeur* », et, « par leur

1. Discours sur *le Grondeur*.
2. Discours sur *le Grondeur*.

« absence... cette pièce perd les trois meilleures « représentations de toute l'année ».

Afin d'aider son frère à faire les honneurs du château, le Grand Prieur l'a accompagné, et Palaprat suit naturellement son maître.

On a d'ailleurs besoin de lui ; il est chargé de composer « les divertissements, chose très difficile à « faire avec trois acteurs » (1).

L'écrivain, pour remplir sa tâche, n'a porté « que « deux divertissements préparés et concertés de « Paris ». Il espère que, les trois derniers jours, on distraira Monseigneur « avec de la musique, et des « scènes détachées des meilleures pièces ». Mais le Dauphin, charmé des spectacles représentés devant lui, en demande de « pareils », pour le reste de son séjour à Anet ; Palaprat doit s'exécuter, malgré la « difficulté de cette entreprise ».

Parmi la brillante société assemblée au château, il trouve heureusement des collaborateurs. De quoi s'agit-il, en effet ? De « fournir des traits et des carac- « tères pour égayer ces scènes croquées, ces manières « d'impromptu tirés des objets présents » (2).

Aussi, « pour obéir à Monseigneur » en un lieu où tout concourt à « lui plaire », MM. de Vendôme donnent l'exemple et se livrent « les premiers « aux plus vives railleries. » Tous les courtisans, alors, consentent « à être joués en leur propre pré- « sence », et se laissent railler par les acteurs pour divertir le fils du souverain. Les comédiens et Palaprat sont alors « véritablement astreints à la règle

1. Discours sur *le Grondeur*.
2. Discours sur *le Grondeur*.

« de vingt-trois heures, pour composer, apprendre « et représenter » leurs pièces.

C'est pourquoi, tandis que, l'après-dînée, le duc de Vendôme accompagne Monseigneur qui, « court « le loup avec les chiens de M. le Grand Prieur », les membres de la société restant au château se rassemblent « chez M. de La Fare (1). »

Là se trouvent Monseigneur le duc, fils du prince de Condé, époux de l'une des filles naturelles de Louis XIV ; le prince de Conti ; le marquis de Dangeau, le courtisan fait homme ; Campistron, le zélé secrétaire du maître du logis, dont l'écriture est indéchiffrable, et qui brûle souvent les lettres adressées à son maître pour se dispenser d'écrire les réponses ; les trois acteurs et Palaprat complètent « la fondation du conseil des plaisirs. » Le Grand Prieur et l'abbé de Chaulieu font les honneurs.

Les séances sont bien employées : Palaprat lit ce qu'il a composé ; là-dessus chacun donne son avis, et fournit « des pensées et des traits. »

« Le sage M. de La Fare » a la charge d'émousser les pointes lorsqu'elles sont trop aiguisées. On laisse à Palaprat « l'honneur de tenir la plume, en faveur « du mérite d'avoir été le premier inventeur » ; il a la charge « de donner à cet assemblage d'idées « de plusieurs personnes une forme de petite comé- « die (2). »

L'œuvre achevée, il est parfois « quatre ou cinq « heures après midi », et la représentation a lieu « une heure après » la composition ! Il faut reconnaître qu'auteurs et acteurs de ce temps-là font

1. Discours sur *Le Grondeur*.
2. Discours sur *Le Grondeur*.

preuve d'un beau zèle en consentant à s'imposer pareil surmenage !

« Pour soulager la mémoire des acteurs » Palaprat fait entrer dans leurs rôles « tout ce qui peut être lu avec grâce et action... lettres, titres de livres, « enseignes de boutique..., etc. C'est là l'origine de « ce qu'on appelle depuis, dans le monde, logements « et bibliothèques (1). »

C'est au cours de ces fêtes d'Anet que Palaprat compose une églogue dont Lulli, fils du célèbre Jean-Baptiste mort quatre ans auparavant (1687), compose la musique. C'est une allégorie mythologique dans le goût du temps, où le poète balance l'encensoir en l'honneur des divinités du moment. En voici quelques vers :

Le fils du grand Sylvandre (2) honore ces hameaux
De son auguste présence
Bergers, par mille chants nouveaux
Signalons aujourd'hui notre reconnaissance.

MÉNALQUE

Que pouvons-nous entreprendre
Qui la fasse éclater mieux
Que de remplir ces lieux
D'autels, d'encens, de vers en l'honneur de Sylvandre?
Commençons par chanter ses vertus, ses exploits.

PALÉMON

Les Muses manqueroient de voix
Pour un destin si téméraire.
Soyons zélés, sans être trop hardis,
Au fils de ce héros efforçons-nous de plaire :
L'encens qu'on brûle pour le fils
Est toujours agréable au père (3).

1. Discours sur *Le Grondeur*.
2. Louis XIV.
3. Poésies diverses.

La flatterie est sans doute exagérée, mais le poète n'ignore pas le goût du roi pour la louange, même outrancière, et il fait ici métier de courtisan.

Grâce à son concours, et aux talents des acteurs, les fêtes sont splendides ; Raisin le cadet surtout fait merveille dans les multiples personnages qu'il incarne tour à tour avec une égale aisance et une inimitable perfection. Le dernier soir du séjour de Monseigneur, le célèbre acteur imagine une scène de sa façon pour divertir le prince. Au moment où la représentation va commencer, il se plaint de la soif et disparaît pour aller se désaltérer, dit-il. En réalité, il se cache sous une table.

Monseigneur arrive, se place, et étonné du retard que mettent les acteurs à commencer en demande la raison. On lui répond qu'on cherche partout Raisin et qu'on ne peut le trouver ; les témoins sont de bonne foi, sauf Palaprat et le Grand Prieur, qui sont dans la confidence. Connaissant le faible de Raisin pour la boisson, tous les assistants l'accusent de s'être enivré dans quelque coin. Au moment où Jacques Raisin, « en désordre et à demi habillé », demande au prince « pardon de la prétendue sottise de son frère », un ronflement sonore se fait entendre et de dessous la table on tire l'acteur qui feint d'être ivre, et profite de son état supposé « pour hardiment « faire le moulinet sur toute l'assemblée ». Usant de la liberté que lui donne sa soi-disant ivresse, il n'épargne personne, et loin de se fâcher, chacun des assistants, lorsque arrive son tour, « fait le plongeon « en étouffant son rire » (1).

1. Discours sur *le Grondeur*.

On voit par le récit de ces fêtes d'Anet comment s'amusaient alors ces grands seigneurs ennuyés et oisifs. Il est, à ce propos, assez piquant de constater que Monseigneur, ce prince que tous les historiens nous représentent froid, silencieux, de goûts austères et s'effarouchant presque d'un sourire, s'intéresse à Anet aux choses du théâtre, et prend au jeu des acteurs un tel plaisir qu'il déclare ne s'être jamais tant amusé de sa vie.

Le roi, à qui les courtisans rendent « un compte exact » de ce qui s'est passé chez le duc de Vendôme, témoigne à son tour sa satisfaction, disant que lui-même n'a jamais été mieux diverti « dans les fêtes « les plus magnifiques, que Monseigneur à Anet par « ces petits jeux ».

« Il est vrai, ajoute Palaprat, qui connaît la pré« dilection du souverain pour ses alliés... du côté « gauche, que des paroles si obligeantes de Sa « Majesté partoient du penchant qu'elle a toujours « eu à recevoir avec plaisir en toutes sortes d'oc« casions les marques de zèle de M. de Ven« dôme (1). »

Les fêtes des jours gras passées, Palaprat rentre à Paris en compagnie de son maître, ainsi que les trois comédiens enlevés une semaine à la capitale. *Le Grondeur*, interrompu ces quelques jours, reprend le cours de sa brillante carrière. Malheureusement le jour de la reprise, jour des Cendres, « le spectacle est peu fréquenté, parce que les « femmes sont fatiguées des jours précédents ».

Les auteurs espèrent se rattraper par la suite;

1. Discours sur *le Grondeur*.

mais la déveine les poursuit : on joue précisément sur la scène italienne de l'hôtel de Bourgogne une comédie en vers libres : *Arlequin Esope*.

La pièce, en elle-même, n'a pas grande valeur, mais c'est une nouveauté, et Paris y court, délaissant la comédie admirable, déjà vue. Ce dernier contre-temps achève de « couler à fond » l'œuvre des deux associés, et les prive des bénéfices qu'ils se croyaient en droit d'en attendre.

Palaprat accepte assez philosophiquement cette déconvenue, et se console en songeant que le public est parvenu à le « dédommager de l'intérêt... à force « de gloire (1) ».

Le Grondeur fournit en effet une glorieuse carrière. A Paris, lors de la chute « d'une pièce nouvelle » (et cela arrive souvent) le public demande « à grands cris » l'œuvre des deux amis, et sa représentation calme les tempêtes du parterre.

J'ai donné beaucoup de temps à l'examen du *Grondeur*. Si je m'étends ainsi sur cette pièce, c'est que la date de sa représentation marque une époque décisive dans la vie de l'écrivain ; elle est le point culminant de sa carrière d'auteur comique, l'apogée de sa gloire littéraire ; c'est grâce à la part indéniable qu'il a à sa composition que son nom passe à la postérité avec celui de Brueys.

Une vie nouvelle, d'ailleurs, va bientôt commencer pour Palaprat : son existence, transformée une première fois, lorsqu'il abandonne pour Paris sa ville natale, va se modifier à nouveau et sera pendant quelques années fertile en péripéties.

1. Discours sur *le Grondeur*.

Universitas BIBLIOTHECA

C'est aux camps qu'il faut désormais le retrouver ; obligé par ses fonctions de secrétaire de suivre le Grand Prieur, dans ses campagnes contre les ennemis du royaume, il doit s'arracher à sa vie paisible.

Les milieux où il va se trouver sont peu faits pour animer la verve enjouée de l'auteur comique : on ne place pas aisément des coups de mousquet dans une comédie ! Aussi, dès ce moment, la production de l'ami de Brueys se ralentit sensiblement et finit, après une dernière tentative qui est un échec, par cesser tout à fait.

TROISIÈME PARTIE

1691 est pour les deux amis une année fertile en succès; les derniers échos des applaudissements du *Grondeur* retentissent encore lorsque, le 22 juin, a lieu sur la même scène la représentation d'une nouvelle œuvre en cinq actes, *Le Muet*, fruit de leur collaboration.

La date rapprochée à laquelle se suivent deux ouvrages de cette importance étonne un peu, surtout lorsqu'on connaît la nonchalance de Palaprat. L'aimable auteur semble avoir prévu cet étonnement; pour le faire cesser, il explique : « Pendant que *le Grondeur* avoit postulé pour être reçu, nous avions eu tout le temps de travailler au *Muet*. Voilà pourquoi il suivit *le Grondeur* de si près » (1).

Le plan de la pièce achevé, Brueys est obligé de faire un nouveau voyage dans sa province; l'absence de son associé rend Palaprat « maître de cette comédie ».

Son intention est d'abord « de la mettre en vers » ; une circonstance imprévue le détourne de ce projet.

1. Discours sur *le Muet*.

Le duc de Vendôme et son frère, qui vient d'être nommé maréchal de camp, doivent aller rejoindre l'armée de Flandre qui, sous les ordres du maréchal de Luxembourg, lutte contre Guillaume d'Orange auquel Louis XIV refuse de reconnaître le titre de roi d'Angleterre. En sa qualité de secrétaire, Palaprat doit suivre le prince auquel il a « l'honneur d'être attaché » (1).

Grand embarras pour le pauvre auteur ! Il possède alors « fort peu en argent comptant », la littérature ne l'ayant pas conduit à la fortune; d'un autre côté, « trop glorieux pour le lui laisser connaître » il ne veut pas avouer au prince son dénuement. Il se détermine à achever au plus vite sa comédie du *Muet*, et à la lire « à l'aréopage du Théâtre » (2).

Brueys, en partant, a laissé pleins pouvoirs à son associé ; ce dernier en use et présente la pièce qui est reçue sans difficulté. Le succès inespéré du *Grondeur* a rendu les comédiens plus traitables, et ils ont « assez bonne opinion » de l'œuvre pour avancer de l'argent à l'auteur « sur l'espérance de son succès » (3).

La pièce, inspirée de *l'Eunuque* de Térence, ce qui fait dire à Palaprat : « Nous avons été trois à la composer », a eu d'autres imitateurs. La Fontaine s'est efforcé de l'adapter à la scène française ; mais la tentative du célèbre fabuliste aboutit à un échec.

Les deux associés, comprenant que le titre même de l'ouvrage en empêche le succès, désirent suivre

1. Discours sur *le Muet*.
2. Discours sur *le Muet*.
3. Discours sur *le Muet*.

leur modèle, tout en mettant sur la scène autre chose qu'un eunuque. Palaprat s'avise le premier de remplacer ce rôle par celui d'un muet ; Brueys accepte l'idée de son ami, et c'est dans ce sens qu'est écrite la pièce.

Le baron d'Otigny a deux fils : l'un, Timante, est amoureux d'une comtesse qu'il se propose d'épouser ; son frère, le chevalier, rêve aux moyens de se rapprocher d'une jeune fille, Zaïde, qu'il n'a pu entrevoir sans en être épris.

Zaïde est une enfant abandonnée qu'un capitaine de vaisseau ramène en France et confie précisément à la comtesse ; le chevalier aussitôt décide de se faire engager comme serviteur par celle-ci afin de vivre sous le même toit que Zaïde.

La comtesse, justement, vient d'avoir un singulier caprice ; elle a prié Timante de lui procurer un serviteur muet ; le jeune homme, désireux d'obéir à sa belle, charge son valet Frontin de trouver le Muet demandé.

Frontin engage un certain Simon, personnage peu recommandable, à passer pour muet, et lui promet une gratification sur celle qu'il ne manquera pas de recevoir pour exécuter les ordres de son maître.

Tout est convenu lorsque le chevalier, qui a eu connaissance de l'envie de la belle comtesse, gagne Frontin et se substitue à Simon pour jouer le rôle du valet muet. La comtesse, croyant que le prétendu muet lui est envoyé par Timante, l'accepte sans difficulté ; il a donc l'occasion de voir Zaïde. On devine la situation des deux amoureux obligés de contenir leurs sentiments, celle surtout du chevalier qui doit à tout prix garder le silence.

Il est plusieurs fois sur le point de se trahir, mais Frontin veille et le tire toujours d'embarras ; l'ingénieux valet parvient même à donner le change à Marine, servante de la comtesse, qui se doute de quelque chose.

Simon cependant se présente chez la comtesse ; celle-ci, qui n'a demandé qu'un muet et se trouve en présence de deux, se demande quel est l'imposteur, et, comme Simon un instant oublie son rôle, elle le fait chasser. Le chevalier, délivré de ce compétiteur, se croit tranquille ; mais autre ennui : il est reconnu par son père. Le baron s'étonne que son fils ne lui réponde pas ; Frontin explique que le jeune homme est devenu muet et propose de faire venir un savant médecin qui le guérira.

Le baron accepte. A l'heure indiquée, comme il attend le docteur en compagnie de son ami le marquis de Sardan, le prétendu médecin, qui n'est autre que Frontin déguisé, arrive. Il rend en latin de cuisine son ordonnance, affirmant que le chevalier, devenu muet par amour, ne peut guérir que s'il épouse Zaïde. Conseillé par son ami, le baron accepte ce mariage ; mais le capitaine de vaisseau, tuteur de Zaïde, refuse de donner sa pupille à un muet. Le chevalier se trouve alors placé dans une situation embarrassante et vraiment comique : s'il parle, il détrompe son père ; s'il se tait, il provoque le refus du capitaine.

Il finit par se décider à l'aveu, et l'amonr de Zaïde triomphe des derniers obstacles, surtout lorsque le marquis reconnaît en elle sa fille jadis enlevée par des corsaires. Cela se dénoue par deux promesses de mariage : Timante épousera la comtesse et Zaïde

le chevalier, en même temps que Frontin recevra l'absolution de tous ses méfaits.

Ce dénouement, préparé dès le commencement de la pièce et calqué sur celui de Térence, conserve le degré de vraisemblance nécessaire au théâtre. Les auteurs, tout en suivant d'aussi près que possible leur modèle, savent respecter les mœurs outragées par le comique latin, et ce n'est pas dans cette adaptation le moindre de leurs mérites. Le rôle de la comtesse a une décence qui ne ressemble guère au caractère de la maîtresse de Phédria ; et celui-ci, Timante, dans sa passion pour la comtesse, fait preuve d'une délicatesse ignorée du Phédria de Térence.

Le côté défectueux du *Muet* consiste dans les multiples incidents dont cette comédie est surchargée, et d'où il résulte à certains passages quelque confusion. Sans doute, l'effet à la scène devait être tout autre qu'à la lecture. A ce sujet, Palaprat remarque judicieusement :

« Les pièces ne sont faites que pour être jouées, « et ceux qui ne se sentent pas l'imagination assez « légère pour se représenter toute la vivacité de « l'action devroient avoir la justice de s'abstenir « d'en juger sur le papier. »

Il semble toutefois que *Le Muet* gagnerait à n'être qu'en trois actes. Les deux derniers sont un peu délayés, et les quelques scènes d'un comique outré qu'y ont introduites les auteurs sont visiblement destinées à l'allonger et nuisent à l'intérêt général.

Le rôle du capitaine de vaisseau, marin un peu impoli, qui fait une opposition heureuse avec celui

de la comtesse, gagnerait à être un peu plus développé. Palaprat reconnaît lui-même que cette figure n'est qu'une esquisse, disant : « ce rôle plut beaucoup, quoiqu'il ne soit qu'ébauché » (1). Zaïde est une intéressante silhouette de jeune fille, et plaît par sa candeur et sa simplicité. Le chevalier a toute l'ardeur et l'étourderie de la jeunesse ; les extrémités où l'entraîne l'amour ne sortent pas trop du domaine de la vraisemblance.

Le rôle du baron est assez bien tracé : il offre l'aveugle faiblesse d'un père pour ses enfants ; toutefois on doit regretter que dans certaines scènes, notamment celle où Frontin déguisé en médecin se joue de sa crédulité, il fasse rire à ses dépens et se rende ainsi ridicule. Marine, la soubrette spirituelle, bavarde et curieuse, est un portrait pris sur le vif ; mais le chef-d'œuvre de cette pièce, c'est le rôle de Frontin, un des plus admirables types de valets qui aient paru au théâtre depuis Molière.

Il a tous les défauts reprochés à ses pareils, il les montre avec une quasi ostentation, et sait les racheter par une présence d'esprit admirable. Fécond en ressources, les plus grands obstacles ne sont pas pour le déconcerter, et il ne paraît jamais embarrassé, même au milieu des situations, plus épineuses les unes que les autres, où le placent son génie d'intrigues et son insigne mauvaise foi.

Seule avec le chevalier, Marine s'est mise en tête de lui arracher son secret ; le prétendu muet va se trahir : Frontin arrive à son secours.

Il est épris de la servante et feint de prendre le

1. Discours sur *Le Muet*.

chevalier pour un rival ; il fait à la soubrette la scène de jalousie la plus violente : « O ciel ! O terre ! O « mœurs ! s'écrie-t-il, tout est perdu, tout est cor- « rompu ! A qui se fier désormais ? »

Là-dessus il l'accable de reproches. Aussi fine que lui, Marine n'est pas dupe, mais cela donne au chevalier le loisir de se tirer de ce mauvais pas.

Les ruses de Frontin sont découvertes : Timante apprend qu'au lieu du muet qui lui a été présenté, le valet a introduit un jeune homme chez la comtesse. Frontin, cette fois, semble perdu ; point, il va se tirer encore d'affaire. Il retarde d'abord la reconnaissance des deux frères, puis cherche à éloigner Simon qui se présente pour réclamer la place promise.

La comtesse à demi convaincue congédie Simon, et charge Frontin de lui remettre 10 pistoles pour le dédommager de son dérangement ; elle énonce tout haut le chiffre de la somme. S'il se conduisait loyalement, Frontin serait hors d'affaire, mais il donne seulement 5 pistoles à son complice, et le prétendu muet à qui l'amour de l'or fait recouvrer la parole s'écrie : « Il m'en revient la moitié ! »

Voilà notre maître fripon convaincu de ruse et de mensonge. Comment parer ce nouveau coup ? Il n'est pas longtemps embarrassé. L'érudition lui sert de refuge ; il se lance dans des dissertations sans fin pour prouver qu'il n'y a dans cette guérison subite rien que de très naturel, il va jusqu'à citer le fils de Crésus !... Rien ne peut arrêter le flot de paroles inutiles qu'il débite, et ses interlocuteurs, ahuris, sont obligés, au lieu de l'accuser, d'aider sa mémoire. C'est là une des scènes les plus comiques de la pièce,

La comédie du *Muet*, après *le Grondeur*, est la meilleure des deux associés ; elle peut être mise au rang des bonnes pièces de cette époque, l'une des rares œuvres en cinq actes où l'absence d'un caractère soit rachetée par une intrigue qui n'a rien de romanesque ni de trop bouffon.

II

Pour *le Muet*, Palaprat avoue avoir « toujours eu un véritable faible d'auteur ». Pendant que la pièce se joue à Paris, et malgré ses brillantes qualités, n'a qu'un nombre restreint de représentations, « l'absence des officiers » nuisant fort « aux spectacles », les opérations de la campagne de Flandre se continuent.

Lorsque les princes de Vendôme rejoignent l'armée, Louis XIV, qui a tenu à venir en personne commander ses troupes, vient d'entrer dans Mons après neuf jours de tranchée ouverte (avril 1691). Le marquis de Boufflers bombarde Liège, mais l'arrivée de Guillaume d'Orange, qui prend sa revanche de l'échec éprouvé à Mons, l'oblige à se retirer.

Après ces exploits réciproques, les deux souverains abandonnent leur armée; celle de Hollande est sous les ordres du prince de Valdeck, celle de France reste sous le commandement du maréchal de Luxembourg.

Cette campagne où les deux adversaires se disputent le terrain pied à pied se termine par le combat de Leuze (19 septembre 1691) où vingt et un escadrons de la maison du roi et de la gendarmerie

défont soixante-quinze escadrons de l'armée ennemie. Plus glorieuse qu'utile, elle achève d'épuiser les finances du royaume déjà en fort mauvais état. On doit songer, avant de continuer la guerre, aux expédients propres à remplir les coffres de la monarchie.

Le Pelletier, successeur de Colbert dans les fonctions délicates d'intendant, vient de démissionner, accablé du fardeau de la place ; son successeur, Louis Phélypeaux de Pontchartrain, cherche à combler les vides du trésor public par des impôts indirects, afin de pourvoir aux dépenses de cette guerre employant quatre ou cinq armées.

Les villes de province font des présents considérables : Toulouse, Rouen, Paris, se montrent généreuses en proportion de leurs ressources. Le roi envoie à la Monnaie tous les précieux meubles d'argent massif ornant la galerie et les appartements de Versailles ; l'art fait là une perte inestimable que ne compense point la somme ainsi obtenue. Les ennemis, par cette mesure maladroite, sont informés des besoins de la puissance qui les tient en échec, et cette connaissance les encourage à continuer les hostilités.

Pendant que les deux armées prennent leurs quartiers d'hiver, Palaprat fait recevoir et représenter par la troupe italienne de l'hôtel de Bourgogne trois actes mêlés de vers et de prose. Cette comédie, *Arlequin Phaéton*, jouée pour la première fois le 4 février 1692, est naturellement dans le goût du répertoire italien avec les classiques personnages : Arlequin, Pierrot, etc...

Dans ses écrits et préfaces, Palaprat ne fait aucune

allusion à cet ouvrage, si ce n'est pour le nommer sans commentaires, et affirmer que le manuscrit en fut détruit. Cependant cette pièce figure dans le recueil du théâtre italien de Gherardi. En voici le sujet :

Phaéton, fils d'Apollon, et Epaphus, fils d'Iris, aiment tous deux la nymphe Galatée ; ils vont trouver l'Égyptienne Doris pour savoir quel sera le sort de leur amour. Afin de n'être pas reconnus, ils se déguisent : Phaéton en Arlequin, Epaphus en Pierrot.

Se rencontrant tous deux chez l'Égyptienne ils se prennent de querelle et se défient au combat. Momus, dieu de la raillerie, tente de les apaiser, mais vainement. Phaéton, pour prouver à son adversaire qu'il n'est pas de moins bonne naissance que lui, demande à être conduit devant son père Apollon. Momus, allié d'Epaphus, consent à satisfaire le désir de Phaéton, prévoyant qu'il en résultera la perte de l'imprudent et le triomphe de son rival.

Au second acte, Phaéton et Momus, sur des nuées, se dirigent vers la demeure du Soleil ; des hauteurs où ils se trouvent ils aperçoivent Paris au lever du jour : joueurs, débauchés, aigrefins, coquettes, petits maîtres, grands seigneurs, courtauds de boutique, menteurs, vaniteux... tous les types défilent sous leurs yeux, d'où malicieuse satire de chacun d'eux.

Arrivés devant Apollon, Phaéton présente sa requête : il demande au Soleil, comme preuve des liens qui les unissent, de lui laisser pendant une journée diriger son char. Après bien des difficultés, Apollon consent. Phaéton monte sur le char, il se propose d'aller en cet équipage rendre visite à Gala-

tée ; mais les chevaux s'emballent, et il ne peut les maîtriser malgré ses efforts et ses supplications comiques.

La terre, les dieux des eaux et des bois, les satyres, etc... viennent tour à tour sur la scène se plaindre des ravages causés par le char du Soleil et dansent un ballet. Enfin Jupiter irrité foudroie Phaéton qui est précipité avec son char.

Au troisième acte, nous redescendons sur la terre. Grâce à son art, Esculape vient de ressusciter Phaéton qu'il avait trouvé mort sur un mausolée. Le « rescapé » cherche une position sociale. Momus lui propose plusieurs métiers qu'il repousse tour à tour, en faisant ressortir les vices et les inconvénients. Doris est présente ainsi que Galatée ; Apollon survient à son tour.

Phaéton songe à entrer au théâtre, Momus le dissuade de ce projet : la scène a ses côtés scabreux et Galatée surtout, si elle le suit sur les planches, courra de grands risques. Esculape à son tour désillusionne Phaéton de la médecine à laquelle, dit-il, personne ne croit plus.

Il songe à écouter les conseils de Doris et à se faire poète ; mais un poète qui survient lui dit tant de mal de cette profession qu'il y renonce et se décide, sur l'avis d'Apollon, à embrasser la vie champêtre, puisque l'oracle promet Galatée à celui de ses amants qui saura lui faire la destinée la plus heureuse, et que Phaéton est assuré, en prenant cette détermination, de trouver le véritable bonheur.

L'idée de la pièce est bonne, mais gagnerait à être moins longuement exprimée ; il y a trop de super-

fluités, trop de scènes visant uniquement au burlesque. Il est ingénieux sans doute de se servir de la mythologie pour redresser les vices et les travers de l'humanité, mais ces perpétuelles allégories deviennent fatigantes. De plus, la musique de scène que l'on ajoute alors aux dialogues n'est pas, tant s'en faut, un chef-d'œuvre d'harmonie.

On retrouve cependant, en nombre, les spirituelles saillies dont l'auteur est coutumier, et certains traits de satire sont d'une application fort juste. Lorsque Epaphus et Phaéton se prennent de querelle au premier acte, Momus, après leur avoir reproché de démentir par leurs manières le sang dont ils se prétendent issus, ajoute :

« Il est vrai qu'aujourd'hui les enfants des meil-
« leures maisons sont quelquefois les plus mal élevés. »

Doris s'étonne que les deux rivaux ne se soient pas mis en pièces : « Si des femmes en étoient venues
« jusque-là, elles se seroient par ma foi décoiffées... »

MOMUS

« C'est que les femmes sont folles et que les
« hommes de ce siècle ont meilleur sens... je vois
« bien qu'Epaphus et Phaéton connoissent le bel
« usage du monde ; il est établi de se mépriser, de
« se haïr, de se tromper, de se déchirer, de se
« détruire et de s'enivrer tous les soirs ensemble... »

Au troisième acte, Cigne se plaint d'avoir été changé en l'oiseau de ce nom, en punition de sa fidélité à son ami Phaéton. Momus le console en disant :

« Je connois bien des gens dont la plume et le

« ramage sont des présens de leurs meilleurs amis.
« Adieu, pauvre diable, avertis-moi de ta pre-
« mière couvée ; je voudrois bien engraîner le grand
« canal de la Cour de ta race. Un vray ami en ce
« pays-là est un oiseau bien rare. »

La raillerie est ici profonde et tristement méritée.

Pour dégoûter Phaéton de la poésie, le poète fait la satire de sa profession. Le morceau n'est pas flatté ; on devine que l'auteur a eu souvent à se plaindre de la Muse. Le poète explique le désir qu'il avait de monter sur Pégase, qui toujours l'accueillait par des ruades :

«... J'employai pour le réduire les plus beaux
« endroits de nos auteurs modernes... Pégase, à
« quelques-uns des traits dont je m'étois servi, de-
« vint plus doux qu'un mouton. Me voilà donc enfin
« sur lui à califourchon, mais d'abord, m'ayant re-
« connu, il ne fit que sauter, ruer, peter, se cabrer,
« tant que du plus haut du Parnasse il me précipita
« dans le bourbier le plus bas de la grenouillère
« d'Hélicon ; encore fus-je trop heureux de tomber
« dans la fange... »

Après cet ironique avertissement aux plagiaires du sort qui les attend le jour où leurs fraudes littéraires se découvrent, Phaéton dit à Apollon :

« Quoy, mon père, vous avez un cinquième cheval ?... de la manière dont ce grand homme en a parlé, ce doit être le plus méchant de tous. Et pour être poète, il me faudroit avoir affaire à luy ? La peste ! je me suis trop mal trouvé de ses camarades ! »

Elle est vraiment piquante, cette appréciation de la poésie, par un poète. En somme, la pièce, malgré ses nombreux défauts, a de l'à-propos dans les

répliques, de la justesse dans les idées, et beaucoup d'esprit malicieux dans le dialogue.

Palaprat n'a pas et du reste ne prétend pas avoir le monopole du genre : vers la même époque, les comédiens italiens de l'hôtel de Bourgogne jouent *Arlequin misanthrope*, *Arlequin protée ;* quelques années plus tôt on a donné sur la scène de l'Opéra (17 avril 1683) *le Phaéton* de Lulli, que Palaprat s'attache à parodier en plusieurs endroits.

Palaprat est de retour en Flandre à l'ouverture de la campagne de 1692. Louvois vient de mourir, sa charge revient à son fils Barbezieux ; le nouveau ministre de la Guerre signale son entrée en fonctions par d'immenses préparatifs pour la campagne des Pays-Bas.

Le roi, de nouveau, va se mettre à la tête de ses armées ; elles comptent 80.000 hommes. Ayant sous ses ordres le marquis de Boufflers, Louis investit Namur, prend la ville en huit jours et les châteaux en vingt-deux (juin 1692). Luxembourg, qui couvre le siège, prend pendant ce temps position sur la Mehaigue et empêche Guillaume d'Orange de secourir la ville. Après ce triomphe, le roi retourne à Versailles, laissant à Luxembourg le commandement général de l'armée.

C'est alors qu'a lieu la brillante affaire de Steinkerque. Sur un faux avis donné au maréchal de Luxembourg, celui-ci, malade d'ailleurs, prend des mesures qui doivent amener la défaite. Déjà les troupes françaises surprises par une attaque imprévue sont en déroute, lorsque le duc de Vendôme, lieutenant général de l'armée, forme sur le champ la brigade des gardes, et accompagné de son frère le Grand

Prieur, des ducs de Chartres et de Bourbon, du prince de Conti, du duc de Choiseul et de quelques autres officiers généraux, se jette par un mouvement rapide sur le flanc du corps de troupes anglaises avantageusement posté. Il le rompt, lui fait céder le terrain, éprouver une perte considérable, et donne au marquis de Boufflers, accouru avec quelques régiments de dragons, la facilité d'achever la défaite de l'armée alliée (3 août 1692).

C'est au cours de cette bataille de Steinkerque que Campistron, le collègue et l'ami de Palaprat, se distingue par son intrépidité en face de la mitraille. Il se tient impassible auprès du duc de Vendôme qui, l'apercevant, lui dit : — Restez-vous, monsieur ? — Oui, Monseigneur, répond-il, à moins que vous ne vous en alliez. Et ils restent l'un et l'autre sans s'émouvoir.

Palaprat n'a pas à son actif une conduite aussi courageuse que celle de son compatriote ; le poète n'aime guère le tumulte des champs de bataille, et ne fait nulle difficulté de l'avouer avec sa franchise habituelle : « De toutes les haines de poète, la seule « que je possède souverainement et je ne m'en défends « point, c'est une mortelle aversion pour les coups « de carabine (1). »

Il est donc probable qu'il se tient à l'écart, tandis que Français et Hollandais escarmouchent ; c'est sans doute à ce moment qu'il compose sa nouvelle pièce : *la Fille de bon sens* ou *l'Amant parfait*, comédie en trois actes mêlée de prose et de vers comme la précédente, et également dans la manière italienne.

1. Discours sur *l'Important*.

A peine, en effet, est-il revenu de Flandre à la suite des princes de Vendôme, qu'il présente cette nouvelle œuvre aux comédiens italiens de l'hôtel de Bourgogne. Elle est reçue et jouée sur ce théâtre le 2 novembre 1692.

La pièce est assez difficile à résumer en raison du nombre des personnages ; je vais tenter cependant d'en donner une idée aussi claire que possible.

Angélique (la fille de bon sens) vient demeurer avec sa tante à son retour de Rome, dans la maison du Dr Balouard ; celui-ci s'est mis en tête d'épouser la jeune fille. Deux autres rivaux émettent à l'endroit d'Angélique les mêmes prétentions ; Octave, un fat qui s'imagine que toutes les femmes sont amoureuses de lui, et Cinthio, « rodomont » qui se donne des airs d'importance. Tous deux sont officiers. Angélique ne prête nulle attention à ses trois soupirants ; elle s'est fiancée secrètement à un financier nommé Géronte.

C'est là toute l'intrigue, et naturellement, selon les règles de la farce italienne, valets et soubrettes vont mener l'affaire. La soubrette, c'est celle d'Angélique, Colombine ; quant aux valets il y en a quatre, ceux des quatre prétendants : Arlequin sert Géronte, Pierrot le docteur, Mezzetin Octave, et Pasquariel Cinthio.

Ce nombre de personnages est un peu embarrassant, mais la confusion qui en résulte au début ne tarde pas à se dissiper à mesure que se déroulent les péripéties de l'action.

Le docteur est sorti, laissant à Pierrot la surveillance d'Angélique. Mais celui-ci déclare à la soubrette qu'il n'a nullement l'intention d'accom-

plir sa mission, certain d'avance qu'elle serait inutile.

Angélique avoue à Colombine son amour pour Géronte ; la soubrette lui conseille de n'y plus penser, attendu que depuis six mois elles n'en ont point de nouvelles. Sur ces entrefaites, Arlequin, que Géronte a envoyé s'assurer de la présence d'Angélique dans la maison du docteur, arrive et se fait connaître comme envoyé par l'amant d'Angélique. Le valet et la suivante se concertent alors pour faire triompher les amours d'Angélique et de Géronte, et échouer ceux des autres prétendants.

Octave et son valet Mezzetin surviennent : Octave a toutes les allures du petit maître, et son valet se moque de lui sans en avoir l'air. Ils complotent de séduire Colombine afin d'arriver jusqu'à sa maîtresse.

Mezzetin laissé en faction par Octave et ne sachant comment s'y prendre pour aborder la soubrette, prend le parti d'aller réfléchir au cabaret.

Cinthio arrive à son tour avec Pasquariel : le valet est un filou qui cependant ne parvient pas à se faire payer ses gages. Même scène que précédemment ; même mission donnée à Pasquariel de corrompre Colombine.

Le valet laissé seul se demande ce qu'il va faire, lorsqu'il se trouve nez à nez avec Mezzetin sortant du cabaret ; tous deux font alliance et décident d'assiéger la maison. Voyant Arlequin qui en sort, ils le poursuivent et se battent. Arlequin appelle à l'aide, Pierrot et d'autres valets accourent, et une volée de coups de bâton reçue par Mezzetin et Pasquariel termine comiquement le premier acte.

Au second, après les stratagèmes imaginés par Mezzetin et Pasquariel pour voir Colombine (l'un se déguise en marchand ambulant, l'autre en chantre du Pont-Neuf), Arlequin, qui les a chassés tous les deux, demande à Colombine s'il est bien vrai que sa maîtresse aime Géronte. Pour le convaincre, la soubrette le fait cacher sous une robe du docteur qu'elle suspend à un porte-manteau. Pendant qu'il est aux écoutes, le fond du théâtre s'ouvre, montrant Angélique à son clavecin; Colombine la confesse et n'a pas de peine à lui faire avouer ses véritables sentiments.

Angélique sortie, Mezzetin et Pasquariel arrivent pour parler à Colombine; mais pris de peur à la vue de la robe du docteur, ils s'imaginent que celui-ci est de retour et s'enfuient, d'autant plus vite qu'Arlequin, toujours caché sous ce vêtement, menace en baragouin baroque d'assommer et de bâtonner tous ceux qui viendront voir Angélique.

Les valets partis, les maîtres surviennent : Arlequin et Colombine se cachent et cela leur permet de surprendre une édifiante conversation entre Octave et Cinthio. Ceux-ci s'avouent réciproquement qu'ils n'aiment pas Angélique, mais convoitent sa dot pour payer leurs dettes. Comme ils ne peuvent l'épouser tous deux, ils conviennent que celui qui réussira payera à l'autre deux mille pistoles. Le futur époux sera celui qui obtiendra le premier son consentement ; défense au rival, s'il surprend le colloque, de l'empêcher sous peine de perdre la somme promise. Colombine, lorsqu'ils sont partis, s'indigne et jure de déjouer cet imprudent complot.

Le docteur revient, son valet Pierrot entre avec

lui. Ils renvoient Colombine, Arlequin demeure caché sous la robe.

Pierrot porte un arbuste qu'il se dispose à planter; Arlequin qui entend parler d'un trou à faire et de quelque chose à mettre dedans se persuade qu'il s'agit de lui, et qu'on a dessein de le tuer et de l'enterrer; il est pris d'une frayeur épouvantable. Les autres ne tardent pas à la partager. Dans l'obscurité (le soir est venu), ils s'effraient mutuellement; la scène, d'un comique irrésistible, se termine par une fuite générale.

Au troisième acte, Colombine exécute le plan qu'elle a conçu. Elle promet à Octave qu'Angélique le verra dans un quart d'heure; elle le fait cacher en attendant l'instant du rendez-vous. Stylé par la soubrette, Arlequin fait la même promesse à Cinthio, après toutefois lui avoir extorqué de l'argent pour prix des renseignements qu'il lui donne... Cinthio attendant Angélique se cache dans le cabinet indiqué par Arlequin, du côté opposé à la cachette de son rival.

Quant aux deux valets, ils font la cour à Angélique qui leur promet d'aller les retrouver. Elle envoie le galant Mezzetin près du cabinet du docteur et le fait cacher dans une grande manne vide.

Pasquariel a moins de chance: le lieu où Colombine lui ordonne de s'enfermer pour l'attendre est un réduit étroit et malodorant près de sa chambre. A tous deux, elle a remis une clef pour ouvrir la porte de leur prison provisoire.

Quand tout est ainsi arrangé, Colombine se travestit en officier, fait cacher Géronte qui survient, afin qu'il soit témoin de la confusion de ses

rivaux, puis se montre sur la scène avec Angélique.

L'heure du rendez-vous est arrivée : Octave et Cinthio, chacun de leur côté, sortent de leur cachette, mais trompés par le costume de Colombine, chacun d'eux se figure avoir été prévenu par l'autre. Ils n'osent troubler le tête-à-tête, craignant de perdre l'argent qui, aux termes de leur contrat, doit revenir au dédaigné comme consolation.

Angélique et Colombine disparaissent dans un cabinet de verdure, après s'être embrassées. Cinthio et Octave s'avancent et dans la nuit se reconnaissent. Ils se complimentent d'abord mutuellement du succès l'un de l'autre, puis, devant leurs communes dénégations, reconnaissent qu'ils ont été joués. Pour se venger ils veulent alors enlever Angélique. Une bataille s'engage ; l'arrivée du commissaire y met fin. Ce commissaire, c'est Colombine déguisée.

Octave et Cinthio s'enfuient. Eux partis, un laquais vient annoncer qu'on a trouvé deux voleurs dans la maison : l'un dans une manne, l'autre dans un petit réduit d'usage très intime... Le soi-disant commissaire fait avertir le guet. Arlequin arrive costumé en lieutenant du guet, suivi de laquais déguisés en soldats.

Pasquariel et Mezzetin, convaincus d'avoir voulu s'introduire dans la maison pour voler, sont fouillés, puis, après un inventaire plaisant des objets trouvés en leur possession, Colombine les condamne à être pendus.

Tous deux épouvantés implorent leur grâce. Elle feint de se laisser toucher et déclare qu'un seul mourra. Lequel ? On tire au sort qui désigne Pas-

quariel. Il se lamente et Colombine, après avoir joui de ses terreurs, se fait connaître et les rend à la liberté, pour qu'ils aillent porter à leurs maîtres la nouvelle des noces d'Angélique et de Géronte.

Ce n'est là, sans doute, qu'une farce qui ne peut s'élever très haut, mais elle est bonne, bien conduite, et dans la tradition du comique de ce temps. Les caractères sont soutenus; l'intrigue, quoique faible, intéresse constamment en dépit des multiples incidents qui en ralentissent la marche. Les phrases sont d'un tour aisé non dépourvu d'élégance et parfois les répliques ne manquent pas de profondeur. Colombine dit à Angélique :

« Le docteur Balouard ne vous plaît pas,.. Est-ce « que vous seriez assez simple pour croire qu'un « homme qui n'est pas bon pour amant ne soit pas « bon pour mari ? »

ANGÉLIQUE

« Je ne connois pas ta politique : je veux que mon « mari soit mon amant, et que mon amant soit mon « mari. »

Il est regrettable que Palaprat n'ait pas poussé plus loin la démonstration de la thèse ébauchée dans cette phrase. Ce personnage d'Angélique est très sympathique,

Ce qui donne de la valeur à la pièce, ce sont les dialogues d'Arlequin et de ses confrères en friponnerie. Lorsque le valet de Géronte se présente pour la première fois à Angélique, elle le presse de questions et il finit par répondre :

« Géronte m'a dit de me déguiser et m'a défendu « de vous dire qui je suis, et, avec tout le respect que

« je vous dois, vous ne saurez pas que je suis Arle-
« quin. »

Le passage est amusant ; tout le caractère d'Arlequin, à la fois naïf et rusé, s'y révèle.

Cette pièce renferme quelques scènes d'une réelle valeur comique : celle où Arlequin, pour extorquer de l'argent à Cinthio, feint d'être muet et ne retrouve la parole qu'après avoir dépouillé son interlocuteur de tout ce qu'il possède, et celle où les deux prétendants bernés s'accusent mutuellement et finissent par se reconnaître. Cette dernière est à citer en partie :

CINTHIO

Hé, Octave, vous voilà, rentrez dans ce cabinet.

OCTAVE

Hé, rentrez-y vous-même, puisque vous y étiez.

CINTHIO

Moi ? Hé ! c'est vous qu'on y attend. Je ne vous ai pas interrompu, au moins ?

OCTAVE

Ne me raillez pas là-dessus, je ne viens pas icy pour vous faire obstacle...

Le quiproquo mutuel est des plus drôles. Enfin la scène finale, celle du jugement, est bien trouvée.

Le genre bouffon de cette comédie ne peut naturellement atteindre à la hauteur de la comédie de caractère, mais il n'est pas à mépriser complètement. « La fille de bon Sens » est une des plus jolies farces à l'italienne de cette époque ; elle nous fait voir un nouveau côté du talent de l'auteur, qui

toujours respecte la morale, et chez lequel l'humour et la fantaisie ne perdent jamais leurs droits.

III

Palaprat, peu à peu, en l'absence de Brueys, s'accoutume à travailler seul. Il revient, cette fois, à sa première manière, et délaissant les farces italiennes, se met en devoir d'écrire *la Prude du Temps* ou *les Saturnales*, comédie en vers, qui n'a pas moins de cinq actes.

Éliane, la prude, femme d'un caractère insupportable, a deux frères, Damis et Argan, ainsi qu'une fille, Henriette. Henriette aime et est aimée de Cléonte ; malheureusement sa mère s'est mis en tête d'épouser le jeune homme. Celui-ci a un frère, Clitandre, qui est amoureux de Marianne, fille d'Argan et nièce de la prude Éliane. Argan projette de marier sa fille à un certain Damon.

Et c'est la répétition de ce qui se passe dans toutes les pièces de ce genre : Javote et Suzon, servantes de Marianne et d'Éliane, décident de favoriser leurs amours. Pour mener le complot à bonne fin on profite de ce qu'Argan, qui cherche à instruire Charlot, son niais de fils, veut faire représenter devant lui la scène des *Saturnales* telle qu'elle se passait dans l'ancienne Rome.

On se figure aisément ce qu'une intrigue aussi mince peut offrir d'intéressant, surtout quand l'auteur emploie cinq actes à l'expliquer !

Les trois premiers ne font faire aucun pas à la marche de l'histoire : tout le premier est pris par une réconciliation entre les deux soubrettes, toutes

deux amoureuses de Babille, valet de Clitandre, et qui font taire leurs griefs pour travailler ensemble à la réussite de leur plan.

Le deuxième se passe en projets. Argan attend son neveu Damon qu'il destine pour époux à sa fille ; les meneurs du complot conviennent que le valet de Babille se fera passer pour Damon, tandis que son maître Clitandre passera pour le valet. On doit également corrompre le notaire.

Le troisième acte est aussi inutile et ennuyeux que ses devanciers. La pièce devient tellement compliquée qu'on a peine à l'analyser : Argan consulte Clitandre qu'il prend pour un valet véritable sur la valeur du soi-disant Damon. Clitandre, stylé, lui en dit du bien. Ensuite Argan, qui s'est aperçu que son imbécile de fils, Charlot, a du goût pour Henriette, se plaît à caresser le projet d'une union entre les deux cousins.

La société réunie se met à jouer aux devises. Au cours du jeu, Charlot tire de la poche de Cléonte un billet où le jeune homme exprime ses vœux « à celle qu'il aime ». La prude indignée fait cesser le jeu et ordonne à sa fille de se retirer dans sa chambre.

Au quatrième acte, Javote persuade à Éliane que Cléonte est amoureux d'elle, et que c'est à son intention et non à celle de sa fille qu'il a écrit ce billet. Éliane croit d'autant plus facilement cette fable que Cléonte lui-même vient lui faire l'aveu de son amour.

Enfin Babille fait, on ne sait pourquoi, intervenir l'oncle Damis qui jusqu'alors avait eu l'esprit de se tenir tranquille, et le notaire Gilet qui se donne pour le secrétaire de Damis.

Au cinquième acte, Cléonte achève de persuader

Éliane de son amour, et lui dit qu'on fait venir le notaire pour conclure le triple mariage : Charlot-Henriette ; Damon-Marianne ; Cléonte-Éliane. En réalité, il se propose, sous prétexte de promenade, d'enlever les jeunes filles, mais l'arrivée de Damis empêche ce dénouement. Dans Gilet, il ne reconnaît pas son secrétaire ; Clitandre doit tout lui avouer, et tout s'arrange au gré des désirs des amants.

Dans cette pièce, franchement ennuyeuse et invraisemblable, il y a beaucoup de choses qu'on ne s'explique pas, entre autres l'intervention des *Saturnales* pour amener un dénouement où elles ne sont d'aucun secours et qui est guindé, forcé, comme si l'auteur, à bout de souffle poétique, se raccrochait, pour terminer son œuvre, à la première idée venue.

Les vers toutefois sont assez bien construits, et certains passages mériteraient d'être placés « dans une pièce qui auroit réussi », écrit Palaprat, faisant allusion à la chute de son ouvrage. Il dit encore de ces tirades heureuses :

« Il faut les plaindre du malheur qui arrive quelquefois à de très honnêtes gens, qui est de s'être trouvés en mauvaise compagnie ». (1) Il y a par ci par là quelques répliques amusantes, par exemple, cette réponse de Babille à Charlot le niais, qui demande :

Je n'épouse donc plus ma cousine Henriette ?

BABILLE

Vous me pardonnerez, mais votre hymen se traite
Comme celui des rois : on l'épouse pour vous.

Mais quelques traits heureux ne peuvent sauver

1. Discours sur *La Prude du Temps*.

une pièce dans laquelle l'action fait complètement défaut.

On se demande également quel but l'auteur s'est proposé en choisissant ce sujet; le titre semble promettre une comédie de caractère, mais la lecture ne justifie pas cette espérance.

Jouée par la troupe de la Comédie-Française, le 7 janvier 1693, *la Prude* n'a pas le sort heureux de ses devancières, et sa représentation est pour l'auteur un complet échec, ce qu'aujourd'hui nous appellerions un « four ». La pièce est submergée par les sifflets qui partent de toutes parts.

Le premier acte toutefois est assez favorablement accueilli, malgré sa faiblesse : Mlle Beauval joue Javote, et son talent empêche sans doute le public de s'apercevoir des défauts de l'ouvrage; aussi ce début est-il reçu « avec applaudissements »; mais blentôt les siffleurs raillés dans le prologue du *Grondeur* prennent leur revanche. Le second acte est proscrit « dès le troisième vers », que l'actrice a le malheur d'estropier « un peu », faute de savoir suffisamment le rôle qu'on lui a donné « très peu de temps avant la représentation ». (1).

A partir de ce moment, l'attention du public est « à vau l'eau »; il ne s'occupe plus « que de huer chaque mot » : la défaveur est si grande que La Thorillière, qui, d'ordinaire, « n'a qu'à paroître pour mettre le spectateur de bonne humeur », est « mal reçu » à son arrivée sur la scène où il joue le rôle de Charlot.

Raisin le cadet, en Babille, n'est « pas plus

1. Discours sur *la Prude du Temps*.

heureux »; on ne l'écoute « qu'à bâtons rompus ». Bref, c'est un désastre. Palaprat l'avoue sans amertume :

« Il ne me souvient pas si la tempête cessa pendant « l'entr'acte, et si les airs que les violons jouèrent ne « furent pas aussi sifflés. En un mot, tout n'alla « plus qu'en dégringolant, s'il m'est permis d'em- « ployer cette expression, et la pièce ne fut pas « achevée » (1).

Palaprat, il est vrai, écrit ces lignes vingt ans après l'événement, à une époque où il a eu le temps de prendre son parti de la chute de son ouvrage. Ce qui surprend davantage que l'ironique philosophie avec laquelle il raconte cet échec, c'est sa conduite le soir même de la représentation de *la Prude*.

Ses amis l'emmènent souper après la chute de sa comédie. On le croit très affecté de l'aventure; aussi, « par politesse », a-t-on soin « de ne parler de rien », de ne faire aucune allusion qui puisse avoir « le moindre rapport au théâtre ». On craint, en prononçant « le mot de comédie », de donner à l'auteur « un coup de poignard. »

Palaprat est, en effet, « assez silencieux dans le commencement du souper » mais ce silence vient de son appétit, non de sa mauvaise humeur; les convives s'en aperçoivent lorsque, « dès ce que ce premier appétit est... un peu satisfait », il se met à dire : « Je gagerois bien, à coup sûr, la part d'auteur (2) « qu'a produit aujourd'hui ma comédie, que plus de

1. Discours sur *la Prude du Temps*.
2. Cette part fut de 136 livres 8 sols.

« cinquante étourdis qui l'ont sifflée ne soupent pas si bien que moi ! (1). »

Les convives, un instant interdits par cette exclamation inattendue, ne se contraignent plus et disent chacun son mot sur la mésaventure arrivée à l'auteur comique.

Cette absence d'aigreur, après une pareille déconvenue, n'est pas pour étonner lorsqu'on connaît le caractère insouciant de Palaprat. Brueys, sans doute, accepterait moins aisément une défaite, parce que plus vaniteux et moins bon enfant que son associé.

La gaîté est tellement inséparable de l'auteur, qu'il ne peut parvenir à être triste lorsqu'il en a le plus sujet. Il lui répugne également de dissimuler quoi que ce soit, c'est pourquoi il instruit ses lecteurs de ses déboires comme de ses triomphes, et il écrit crânement, en tête de *la Prude:*

« Cette comédie eut un sort si malheureux, qu'il y « a une espèce de courage à avouer qu'elle est toute « de moi. »

Du courage ? Certes, et non le plus facile ! Brueys a plus peur du ridicule, il n'hésite pas à désavouer les parties défectueuses du *Grondeur*, dont il laisse la propriété à son associé. Cette franchise que montre Palaprat, cette modestie dont il fait preuve en expliquant lui-même les défauts de sa pièce, sont pour lui plus honorables et plus à sa louange que les orgueilleuses prétentions de son ami. On est d'avance disposé à user d'indulgence à l'égard de celui qui, simplement et sans se douter qu'il accomplit là quelque chose d'héroïque, nous révèle, en les

1. Discours sur *la Prude du Temps*.

amplifiant même, ses défauts, oubliant de parler aussi de ses réelles et nombreuses qualités.

Sans rancune de son échec, Palaprat décide de recommencer un nouveau travail. Brueys est de retour à Paris, aussi les deux amis se déterminent à reprendre leur collaboration quelque temps interrompue.

Leurs fréquentations avec Raisin le cadet n'ont pas cessé : de même que pour *le Secret révélé*, c'est le célèbre acteur qui leur fournit le sujet de la comédie projetée. Raisin est « un homme d'une profonde réflexion sur son métier », et rêve « avec application » aux caractères qu'il doit représenter. Il suggère à ses amis de mettre en scène le personnage d'un fat affectant « une sotte gravité,... une manière de grandeur affectée », et il leur en fait un tableau « à mourir de rire » (1). Les deux auteurs saisissent l'idée avec empressement et se proposent d'écrire *l'Important*. Mais, comme ils se mettent à l'œuvre, le duc de Vendôme et son frère sont nommés pour aller à l'armée d'Italie, que commande « M. le maréchal de Catinat, près de « Pignerol » (2).

Palaprat, qui ne peut fréquenter son ami comme lors de la campagne de Flandre, lui abandonne « toutes ses flatteuses espérances sur cette pièce », et se dispose à suivre le Grand Prieur en Italie.

Avant de partir, il fait encore quelques repas avec Brueys et Raisin, et, au cours de ces réunions, donne « quelques idées » à son associé sur la pièce à faire.

1. *Discours sur l'Important.*
2. *Discours sur l'Important.*

Une table bien servie est, en effet, « presque toujours, le bureau » où se tiennent « les conférences » de Palaprat et du célèbre acteur. Celles-ci, hélas ! sont les dernières. A son retour, l'auteur ne retrouvera plus l'illustre comique, auquel une imprudence va, quelques mois plus tard, coûter la vie.

IV

Voilà donc Palaprat « étiqueté et emballé... en « compagnie de Campistron, de M. Cottron, capi- « taine des gardes de M. de Vendôme, de MM. Skel- « ton frères, anglois, gens de condition, aydes de « camp de ces princes... entre deux énormes ma- « gazins, dans ce char à rouliers qui mène à Lyon « et qu'on appelle fort improprement la dili- « gence » (1).

Ce mode de locomotion n'a nullement les sympathies de l'auteur ; selon lui, ses inventeurs ont trouvé « le secret du mouvement perpétuel », et ni le poète, ni ses compagnons, condamnés à la « roue » que renferme « ce corbillard terrible, n'ont pas un « moment de repos durant tout le voyage ». Quoique condamné à être, de ce fait « un voyageur très vigi- « lant », et à arriver à Lyon « sans avoir fermé « l'œil », Palaprat ne regrette pas « le temps de ce « voyage ; » c'est celui de sa vie, prétend-il, « qu'il « passe le plus joyeusement ». Lui et ses compagnons se trouvent « si bien assortis » que le trajet jusqu'à Lyon n'est « qu'une comédie » (2).

Ils arrivent « à Lyon en Bellecour ». Là, autre

1. Discours sur *l'Important*.
2. Discours sur *l'Important*.

désagrément : ils ne peuvent pas davantage se reposer, empêchés « par les plaisirs », de tous genres qu'ils goûtent dans cette ville, et qui ne discontinuent « pas un instant ». Palaprat consacre un souvenir ému « au traiteur exquis, l'immortel Fénerot... « dont le nom durera aussi longtemps que celui de « Bacchus et de la bonne chère », chez lequel M. d'Albigny leur offre l'hospitalité. L'auteur semble avoir un faible pour les bons repas : ce sont là détails qu'il ne néglige guère de mentionner lorsqu'il en trouve l'occasion !

Après les fins soupers, les charmants spectacles : il lui est donné d'applaudir Mlle Journet, la charmante actrice, dans l'opéra de *Zéphyre et de Flore* de Du Boulay, où elle chante le rôle de Flore.

MM. de Vendôme, le jour suivant, arrivent à Lyon à leur tour. En leur honneur, on redouble « la magni- « ficence... les jeux et les spectacles » ; puis les princes et leur suite reprennent la route de l'Italie. Après Lyon, Grenoble enthousiasme Palaprat, qui ne s'attendait pas à « trouver des agrémens » dans cette ville. On leur y donne « des fêtes splendides... « telles qu'on auroit cru être au milieu de Paris, le « jour d'une réjouissance publique pour la naissance « d'un héritier de la couronne, ou pour une paix « ardemment désirée » (1).

Ces divertissements rappellent sans doute à Palaprat les beaux jours de son gouvernement de Toulouse.

Il faut cependant reprendre la route de l'Italie. Cette fois c'est moins réjouissant, et le poète est fortement désappointé.

1. Discours sur *l'Important*.

« Quel changement de décoration à deux ou trois lieues de Grenoble » ! s'écrie-t-il. En même temps, il craint de se « casser le nez au pied de l'affreux mont de Lan », et, ne pouvant croire à une telle modification, suppose que quelque mauvais génie a ordonné, « à seule fin de lui faire pièce...

Que ce jardin se change en un désert affreux...

Il gravit cependant, quoique en tremblant, « cette montagne épouvantable » et frissonne du danger qu'il court « à cet endroit effrayant qu'on appelle « le pas de la Cavale. »

Il a d'ailleurs double raison pour s'effrayer : il monte « pour comble de disgrâce, un méchant cheval borgne », et, suprême malheur, « le mauvais œil » de l'animal se trouve « toujours fatalement du côté du précipice ! »

L'équipage est peu digne du serviteur d'un prince, et le Grand Prieur, « si curieux en beaux chevaux anglois pour les courses » ne s'est guère montré magnifique « pour la monture de son secrétaire » !

Avec sa belle humeur habituelle, Palaprat explique le motif probable de ce peu d'attention dans le choix de son coursier :

« ...Peut-être avoit-il si mauvaise opinion du Pégase sur lequel il m'avoit vu souvent affourché, qu'il croyoit que tout autre cheval me serviroit mieux que lui (1) ! ».

L'aventure ne laisse pas que d'être dangereuse à cause de la mauvaise vue du cavalier, et il y a vraiment « un peu trop d'indifférence de donner un cheval borgne à un pauvre aveugle ! »

1. Discours sur l'*Important*.

Toujours philosophe, le poète se console, le danger passé, en songeant qu'avant lui « plusieurs grands hommes » ont également « monté des chevaux borgnes ». Ces souvenirs, notamment celui de Charles VIII, faisant en semblable équipage « la conquête de l'Italie », lui font accepter patiemment ce qu'il ne peut empêcher.

La frayeur du poète en cette circonstance est bien excusable ; il n'a connu jusqu'alors « que le danger de grimper sur le Parnasse », et les deux périls, selon lui, ne peuvent se comparer. Avec beaucoup d'humour il exprime son opinion à ce sujet :

« On a beau dire, pour faire peur à ceux qui s'y « hasardent sans génie (sur le Parnasse) que les « Muses attendent à mi-côte, armées de fourches « pour les précipiter rudement : belle comparaison ! « Ce ne sont que des chutes légères et l'on en est « quitte pour quelques contusions tout au plus à sa « réputation de poète. Or, j'aimerois mieux avoir « reçu trente pareilles contusions que de m'être cassé « la tête une seule fois (1) » !

Cette profession de foi définit entièrement Palaprat ; elle indique clairement le peu de cas qu'il fait de la gloire littéraire, et le prix qu'il attache à la vie.

Après ces rudes épreuves, il a du moins une compensation : arrivé « au haut du mont de Lan, chez la « célèbre Mlle Vinatié, hôtesse banale de tous les « paladins des armées de Dauphiné », il retrouve les princes de Vendôme et, en leur compagnie, ne se souvient plus de ce qu'il a souffert. Il se ressouvient

1. Discours sur *l'Important*.

de son origine méridionale lorsqu'il déclare à ce propos, avec emphase :

« Tout fut adouci quand j'eus l'honneur d'être à la « table de mes dieux ».

Qui daignaient avec moi partager l'ambroisie (1).

Les réunions autour d'une table ont décidément le privilège d'enflammer la verve lyrique de l'auteur ! Sous ce rapport, au moins, il s'efforce d'imiter l'exemple illustre de son maître. Le moyen, d'ailleurs, de rester sobre en pareille compagnie ?

Le lendemain, sans doute, Palaprat devra continuer le chemin périlleux de la veille, mais il va auparavant se reposer des fatigues endurées ; il use pour cela d'une recette excellente, qu'il ne fait nulle difficulté de communiquer au public ;

« Que l'ambroisie, jointe à une trentaine de coups « de nectar, fait bien dormir après avoir beaucoup « fatigué » !

J'en crois l'auteur sur parole, mais les trente coups de nectar me font rêver ; le surprenant après cela n'est pas de s'endormir, mais de se réveiller à temps pour repartir le lendemain ! Je ne sais si beaucoup d'écrivains modernes seraient capables de ce tour de force : il est vrai que tout dégénère !

Cette « énormité de beuverie » n'empêche pas Palaprat de reprendre « le collier de misère », et de « traverser les neiges du Lotharet beaucoup plus « dangereuses dans le mois de may... que dans le « fort de l'hyver ».

Le surlendemain, il affronte « le mont Genèvre et ses cols », mais comme, à Briançon et à Fénestrelles,

1. Discours sur *l'Important*.

il a également le bonheur de souper à la table des princes de Vendôme, il se trouve amplement dédommagé de ses peines et ne les compte « pas pour grand'chose » (1).

De Fénestrelles, il s'agit maintenant d'arriver au Vilar, où est « campé M. le maréchal de Catinat ». Dans cette partie de la route, le poète côtoie moins de précipices ; mais il tombe de Charybde en Scylla : pendant un trajet « d'environ cinq ou six lieues » qu'il doit faire, les Barbets qui couvrent les bords de la Clusone (2), l'accueillent, lui et ses compagnons, « à grands coups de carabine », et cette désagréable musique ne cesse « pas un instant » (3).

D'humeur peu belliqueuse, Palaprat n'est rien moins que rassuré par cet inopportun voisinage. Il en prend son parti, cependant, et s'applaudit même d'avoir couru ce péril, à cause du plaisir qu'il goûte ensuite. La compensation qu'il reçoit vaut, en effet, la peine d'être mentionnée ; il est présenté par MM. de Vendôme au commandant en chef de l'armée, Catinat ; entre l'illustre maréchal et l'écrivain va se nouer une amitié qui ne se démentira jamais.

Les princes, le jour de leur arrivée, soupent avec Catinat, ainsi que « tous les plus considérables officiers de l'armée » ; Palaprat et son compatriote Campistron ne sont pas privés « de ce plaisir » ; le maréchal leur fait l'honneur « de les envoyer prier par M. Hébrail, son secrétaire ».

Au cours des relations qu'ils ont par la suite, la gaîté permanente de Palaprat, son esprit, ses sail-

1. Discours sur *l'Important*.
2. Petit affluent du Pô qui passe à Fénestrelles.
3. Discours sur *l'Important*.

lies, et par dessus tout la noble franchise de son caractère, ne tardent pas à le faire aimer de Catinat. Aussi, un jour qu'il vient de se permettre à l'égard du Grand Prieur quelques répliques plutôt vives, le maréchal, qui n'a pu s'empêcher d'en rire, lui dit en l'embrassant : « Les vérités qui vous échappent avec le Grand Prieur me font trembler pour vous ! »

Sans s'émouvoir, le poète réplique plaisamment :

— Rassurez-vous, Monseigneur, ce sont mes gages (1).

Cette ironique allusion à la médiocrité de son traitement prouve combien est grande l'indépendance d'esprit de l'auteur, qui dit tout haut sa façon de penser, quels que puissent être les inconvénients de ce système.

V

Peu habitué au rôle d'historien, Palaprat se borne à écrire, au sujet de la campagne de 1693 : « Les opérations de notre campagne de 1693 furent vives en Piémont ».

Les hostilités, interrompues l'année précédente par la maladie du duc de Savoie Victor Amédée, atteint de la petite vérole à Embrun et obligé de rentrer en Piémont pour y prendre ses quartiers d'hiver, viennent de recommencer avec une nouvelle vigueur.

Le commandant en chef des troupes françaises, Catinat, a reçu le bâton de maréchal de France et la croix de Saint-Louis, ordre institué par le roi pour la récompense des services militaires ; mais

1. Biographie toulousaine.

ces honneurs ne parviennent pas à altérer la modestie de celui dont le plus bel éloge sera fait par un de ses ennemis, le prince Eugène, disant de lui, alors que les alliés se demandent lequel de ses généraux choisira Louis XIV pour commander l'armée d'Italie : « Si c'est Villeroy qui commande, je le battrai ; si c'est Vendôme, nous nous battrons ; si c'est Catinat, je serai battu » !

L'armée de Catinat, qui jusqu'alors a peu attiré l'attention, malgré les prodiges de valeur accomplis pendant les précédentes campagnes, devient l'armée à la mode lorsqu'on apprend que le duc de Vendôme et le Grand Prieur sont désignés pour en faire partie. A l'arrivée de ces princes, les opérations reprennent activement.

Comme précédemment, Victor Amédée prend l'offensive ; Catinat, afin d'empêcher un nouvel envahissement du Dauphiné, charge les princes de Vendôme de s'emparer de la vallée de Barcelonnette, et de fermer toutes les portes par lesquelles le duc de Savoie est déjà une première fois entré en France. Reconnaissant l'impossibilité de forcer ces passages, le duc se porte sur Pignerol et en fait effectuer le bombardement ; la garnison se défend avec courage. Deux mois se passent, Pignerol tient toujours.

Pendant ce temps, Catinat retranché dans son camp de Fénestrelles s'y renforce peu à peu, reçoit chaque jour des détachements de l'armée d'Allemagne, et prépare secrètement une attaque contre le Piémont.

Quand il se juge suffisamment prêt, il change sa défensive en offensive, et entre en Piémont. Là, pour venger la dévastation du Dauphiné effectuée l'année

précédente, les troupes françaises saccagent la vallée de Turin.

Informé enfin de l'arrivée des Français en Piémont, le duc s'empresse de lever le siège de Pignerol ; mais il est trop tard, il ne peut regagner Turin sans se heurter à l'armée française postée à La Marsaille près du village de ce nom (Marsaglia) qui donne son nom à la bataille.

L'action s'engage ; le maréchal commande la droite de l'armée ; le duc, comme plus ancien général, a le commandement de l'aile gauche ; son frère le Grand Prieur combat sous ses ordres, à la tête de la deuxième ligne. A cette bataille, de même qu'à Steinkerque, l'infanterie française culbute les ennemis à la baïonnette et sans tirer.

Ce combat de La Marsaille (4 octobre 1693) est une nouvelle victoire pour les armes françaises. Louis XIV, en apprenant le triomphe, écrit ses félicitations aux princes de Vendôme. Tous deux, en effet, ont contribué puissamment au gain de la bataille, au cours de laquelle le Grand Prieur a eu la cuisse percée.

Après cette affaire importante, qui force les ennemis à lever le blocus de Casal, les deux frères reviennent à Paris. Palaprat les accompagne et n'est pas fâché de se retrouver dans la capitale.

Ses relations avec Brueys, malgré l'éloignement, ne se sont pas interrompues. Brueys, en l'absence de son ami, a travaillé à sa comédie de *l'Important :* L'œuvre achevée, il la fait recevoir à la Comédie française. Un détail l'embarrasse toutefois : l'acteur Raisin, à qui devait être confié le rôle dont il avait donné la première idée, est mort (1693), pour

avoir commis l'imprudence d'aller se baigner après souper. A qui confier le soin de remplacer le célèbre comique?

Dans sa perplexité, Brueys songe à son ami, et lui écrit pour lui demander conseil. Palaprat, se souvenant des talents de la Thorillière dans les rôles de Gascons ridicules et de petits maîtres, engage son ami à lui donner la succession de Raisin. Brueys se conforme à l'avis et, en agissant de la sorte, se fait deux ennemis: l'acteur Beaubourg, le remplaçant de Baron, qui comptait sur le rôle de l'Important, et sa belle-mère, Mlle Beauval, qui ne pardonne pas à Brueys d'avoir préféré La Thorillière à son gendre.

La pièce à laquelle Palaprat, sans doute par amitié pour l'auteur, donne de grands éloges, ne réussit qu'à demi, Brueys ayant eu le tort d'y travailler trop hâtivement, et de transformer son Important en une sorte de fripon et d'escroc, tandis qu'il ne devrait être qu'un impertinent ridicule.

L'arrivée de Palaprat semblerait devoir renouer la collaboration des deux amis, mais ils ne peuvent reprendre cette habitude : Brueys doit encore repartir dans sa province où l'appellent ses intérêts. Palaprat, demeuré seul, compose une nouvelle pièce, *Hercule et Omphale*, et la fait représenter, le 16 mai 1694, à la Comédie Française. Le manuscrit ayant été détruit avec plusieurs autres, par suite d'un contretemps que j'expliquerai tout à l'heure, elle ne figure pas dans les œuvres de Palaprat et n'est connue que par ce qu'il en dit lui-même.

Les représentations de cette comédie sont troublées « par toutes sortes de contretemps » ; l'actrice

principale tombe malade ainsi que son père, acteur lui-même. La maladie des comédiens est « la mort « de la comédie, qui, après avoir agonisé quelques « jours, expira d'abattement et de langueur, lais- « sant pour toute succession quelque estime et peu « de profits. »

Privé de la société de Brueys, et, par la mort de Raisin, de ces fréquentations assidues auxquelles il devait une partie de son talent comique, Palaprat renonce définitivement au théâtre. Une circonstance imprévue l'affermit dans sa résolution : cette circonstance, il nous en instruit lui-même de façon amusante, mais il tait le nom de la personne à laquelle il est redevable de la déconvenue qu'il éprouve.

« Pendant que j'étois en Italie, une personne qui « m'est chère, craignant sans doute que la passion « de corriger les mœurs me menât aussi loin que « celle de réparer les torts avoit mené Don Qui- « chotte, imita le bon office que la nièce de celui-ci « lui avoit rendu, en jetant au feu tous les livres de « chevalerie. Elle fit en mon absence un abatis « entier, une déconfiture générale de tous les « papiers où elle trouvoit les mots d'acte et de « scène » (1).

L'auteur, on le voit, parle sans amertume de cette désagréable aventure. Un détail serait curieux à connaître : le nom de la « personne chère » se rendant coupable d'un tel acte de vandalisme ? Ce ne peut être Mme de Palaprat, puisque c'est à Paris que l'histoire advient, tandis que l'épouse négligée

1. Discours sur *le Grondeur*.

reste paisiblement à Toulouse. Palaprat d'ailleurs, à qui sa femme n'est rien moins que « chère », ne se ferait nul scrupule de la nommer s'il s'agissait d'elle. Sa discrétion s'explique plutôt par le fait de relations entretenues dans la capitale. L'écrivain paraît avoir interprété dans un sens très large cette parole du Créateur : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. » Ses mœurs se ressentent de la facilité de son caractère, et, sans doute, il s'agit ici d'une « amie » de Paris (1). Mieux vaut ne pas approfondir ce sujet, plutôt scabreux.

Parmi les pièces comprises dans cet autodafé se trouvent les deux ouvrages représentés à l'hôtel de Bourgogne par la troupe italienne : *Arlequin Phaéton* et *la Fille de Bon sens*. Les acteurs en avaient sans doute une copie, puisqu'elles sont néanmoins parvenues jusqu'à nous. Mais quelques-uns des fruits de la collaboration des deux amis sont de la sorte complètement détruits : *le Grondeur* en cinq actes, tel qu'il avait été conçu primitivement ; l'annonce du *Grondeur*, sorte de critique de cette pièce, au sujet de laquelle Palaprat écrit : « Le succès surprenant de cette pièce nous la fit faire, sa mort subite et arrivée quand nous l'attendions le moins nous la fit supprimer. »

Le Sot toujours sot, comédie en un acte de Brueys, représentée en juillet 1693 à la Comédie Française, et dont une copie se trouve parmi les manuscrits de l'écrivain qui peut-être y a quelque part, subit le sort des autres œuvres. Telle quelle, cette pièce n'a

1. Peut-être cette dame Lathé qu'il épousa en secondes noces, et qui, selon Titon du Tillet, veilla pieusement sur ses dernières années ?

pas grande valeur. elle est calquée tout entière sur *Crispin gentilhomme*, comédie en vers de Montfleury (5 actes), à l'exception d'un rôle d'intrigant, du reste assez mal dessiné. Brueys doit la remonter plus tard, et l'œuvre ainsi refaite donnera lieu, après la mort de Palaprat, à une singulière contestation.

Six comédies dues à la plume de Palaprat seul complètent la série des pièces anéanties par ce singulier caprice. Ce sont : *Hercule et Omphale*, l'œuvre représentée au Théâtre-Français et déjà citée ; *les Embarras de derrière du théâtre*, peinture naturelle de ce qui se passe tous « les jours au théâtre, « surtout dans les foyers », non représentée ; *les Fourbes heureux*, pièce également mort-née parce que, selon l'auteur, les comédiens qui la devaient jouer refusèrent « craignant la colère des traitans « qui s'y trouvoient visés ». Si Palaprat avait insisté, peut-être les acteurs auraient-ils changé de résolution, mais il déclare avec bonhomie : « j'ai toujours « été l'homme du monde le moins propre à se donner « les mouvemens que tant d'auteurs se donnent « pour réchauffer les acteurs, la pièce en demeura « là et eut le sort des autres pendant mon voyage en Italie. »

Une sorte de vaudeville, *les Veuves du Lansquenet*, figure aussi dans cette hécatombe. Dans cette œuvre, l'auteur avoue son dessein « de tourner en « ridicule ce qui se passe dans ces fameuses guerres « qui s'allument quelquefois entre les personnes qui « donnent à jouer ».

Il est au courant de ces intrigues, s'étant trouvé lui-même « fort souvent mêlé dans ces partis et « dans leurs négociations ».

Le Faucon, pièce composée à l'intention de la comédie italienne et tirée des contes de la Fontaine, qui lui-même avait emprunté le sujet à Boccace, et *les Dervis*, complètent la liste des manuscrits perdus. Palaprat, parlant des *Dervis*, qualifie cette œuvre, tirée des Annales galantes de Mme de Villedieu, de « chef-d'œuvre de mon innocence, pour ne « pas dire de ma bêtise »!

Ce qu'écrit l'auteur au sujet de cette comédie plutôt osée est une nouvelle preuve de sa grande naïveté, en même temps que de son profond respeet pour la morale dans ses écrits, sinon dans sa conduite : « Ce sujet me parut si plaisant, que je le trai- « tai avec une franchise et une loyauté véritable- « ment gauloises, sans aucune réflexion. Dès qu'on « m'en eut fait faire, je tombai d'accord que cette « pièce ne doit pas être jouée, par les mêmes raisons « qui en auroient fait sûrement le succès. J'avois « bonnement embrassé ce sujet sans y entendre la « moindre finesse... simplicité en un mot si grande, « que j'avoue que M. le Grand-Prieur a toujours eu « raison quand il l'a appelée imbécilité » (1)...

L'auteur, on le voit, n'a pas pour habitude de s'encenser lui-même.

L'année 1694 marque la fin de la carrière d'auteur comique de Palaprat. Désormais, il ne produit plus rien pour la scène. Comme il n'entend pas complètement renier les Muses, il occupe ses loisirs à rimer quelques poésies légères.

Mme la princesse de Conti, fille naturelle de Louis XIV et de La Vallière, excite en ce moment

1. Préface du *Grondeur*.

la verve des poètes ; tous célèbrent à l'envi ses louanges et chantent sa beauté. Vers la fin de l'année 1694, des rimes ont été données à remplir en son honneur ; son portrait, prétend-on, doit être remis au vainqueur de cette lutte poétique. Cela donne l'idée à Palaprat d'exécuter un véritable tour de force qui prouve au moins sa facilité de versificateur : sur les rimes désignées il écrit, non pas un, mais trois sonnets différents. Il adresse le premier à Mme de Conti, dont il fait un éloge enthousiaste :

De Flore, de Pallas elle a l'âme et le buste
Elle anime le marbre, embrase les glaçons,
L'amour est dans ses yeux, et fait plus de moissons
Que Cérès n'en fait faire aux bras du plus robuste...

Dans le second, Philémon se plaint à Baucis restant sourde à sa tendresse :

Digne objet de mes vœux, beau mais sourd comme un buste
Pour mes vers et pour moi plus froid que les glaçons,
Si tu n'en as pitié, crains qu'avant les moissons
Tu ne fasses sécher mon corps gras et robuste...

Le troisième enfin est à citer en entier. Le poète s'y dépeint lui-même, et le donne sous ce titre :

« Peinture de l'état où j'étois quand je faisois ces vers ».

Je maigris tous les jours, je suis sec comme un buste
Mon sang circule à peine et se change en glaçons.
J'ai cultivé Vénus, et voilà ses moissons :
L'ingrate traite ainsi le corps le plus robuste.

Moins triste fut Ovide exilé par Auguste,
Près de moi, Jérémie est gai dans ses leçons.
Et je suis plus cassé, plus vieux que les chansons
Qu'on chantait au Pont-Neuf régnant Louis-le-Juste.

Mes douleurs n'ont que trop abaissé mon orgueil.
Hélène me feroit en vain un doux accueil,
Une jupe, un mouchoir, tout me semble une digue...

La machine est usée et lâche ses ressorts;
Pour comble, je suis gueux comme l'enfant prodigue :
Suis-je pas bien payé de mes jeunes transports ? (1)

L'auteur n'a cependant que quarante-quatre ans à cette époque. Ces vers nous le révèlent sous un nouveau jour, lassé des perpétuels déboires que lui réserve la carrière embrassée, et n'ayant pu, malgré ses efforts, parvenir à la fortune. Les souffrances de la maladie s'ajoutent aux déceptions morales : il ressent de plus en plus les atteintes du mal terrible qui doit, l'année suivante, le déterminer à subir une douloureuse opération. Malgré tout, il cherche encore, dans cette pièce, à se railler de ses chagrins, mais on sent bien le factice de cette gaieté. Parfois, sans doute sous l'influence des ennuis divers dont il est la proie, il lui échappe des critiques mordantes, par lesquelles il relève les attaques de certains auteurs envieux.

Le sonnet suivant, adressé à un écrivain qui, sans aucun motif, l'a désigné, ainsi que Campistron, dans la préface de ses ouvrages, est une preuve de cette modification de son esprit :

SONNET EN BOUTS RIMÉS

Thibault fait le méchant et ce n'est qu'un poltron;
C'est le plus faux mortel qui soit delà la ligne.
Du plus commun sçavoir, il n'a pas un litron,
C'est un geai revêtu du plumage d'un cygne.

1. Poésies diverses.

S'il ne les vole, il fait des vers comme un mitron,
De l'égout du Parnasse insecte très indigne,
Le traître a dans l'esprit l'acide du citron
Et fut toujours moins droit que le bois de la vigne.

D'un café turbulent il fait son tribunal,
De Judas avec art il place le signal,
Probité de chez lui de longtemps a fait Gille.

Je croirois Phébus noir s'il disoit qu'il est blond,
S'il me donnoit de l'or je le croirois du plomb,
Et je me ferois Turc s'il prêchoit l'Evangile (1).

On est étonné de ce ton de violence si rare chez l'aimable auteur, et l'on a besoin, pour ne pas l'en estimer moins, de se dire qu'il venge son ami et compatriote par cette pièce, et que l'attaque lui serait sans doute indifférente s'il en était seul l'objet. Ce n'est point, en effet, la satire qui peut jeter Palaprat hors de sa mesure. A l'encontre de tant de rimailleurs déchaînés contre Boileau, il admire et respecte profondément le grand satirique; il a confiance dans la justesse de ses arrêts. Pour le prouver, il suffit de citer le rondeau suivant :

« A Monsieur Despréaux, sur ce qu'il condamne les sens différents dans les chutes d'un rondeau » :

En divers sens, les chutes d'un rondeau
Ne doivent être, il t'en paroît moins beau,
Sublime esprit, digne rival d'Horace,
Je t'en croirai s'il advient que j'en fasse,
Ta loi tient lieu d'un édit au grand sceau.

Je l'avois fait sans invoquer Brodeau (Voiture)
Et ne pensant qu'à brocher un tableau,
Suivant l'esprit du temps où tout se passe
En divers sens,

1. Poésies diverses.

Toi seul as mis tous les goûts de niveau
Sur tes écrits. Toujours noble et nouveau
Tout dans tes vers joint la force à la grâce.
Il n'est sur toi qu'une voix au Parnasse,
Et nul enfin n'y parle de Boileau
En divers sens (1).

On ne peut qu'applaudir au jugement judicieux de l'ami de Brueys. Cette petite pièce qu'il consacre à Boileau est une de ses meilleures; sans doute s'est-il efforcé de ne pas la rendre indigne de celui auquel il l'adresse.

VI

Depuis un an (1693) le compatriote de Palaprat, son ancien collègue aux Lanternistes, Laloubère, est entré à l'Académie française sur les instances de Pontchartrain, dont il est secrétaire. Les académiciens lui ont ouvert leurs rangs, cédant à la pression exercée, et le spirituel abbé de Chaulieu plaisante cette admission forcée, et lance cette mordante épigramme :

Messieurs, vous aurez Laloubère.
L'intérêt veut qu'on le préfère
Au mérite le plus certain.
Il entrera, quoi qu'on en die;
C'est un impôt que Pontchartrain
Veut mettre sur l'Académie.

A peine élu, le nouvel académicien use de son influence, et s'occupe de la situation faite aux Jeux floraux dans sa ville natale.

L'institution déchoit de plus en plus ; les mainte-

1. Poésies diverses.

neurs sont désormais en rivalité avec les Lanternistes. Laloubère, qui s'est tenu au courant de cet état de choses, comprend que le moment est venu de faire aboutir le projet longtemps caressé : la transformation des Jeux floraux en Académie. Le chancelier Boucherat s'intéresse au projet ; de son côté, l'intendant Bouille invite les capitouls à favoriser la nouvelle création. Ceux-ci, bien que n'ayant pas toujours vécu en bonne intelligence avec les mainteneurs, n'osent résister à la volonté royale ; ils donnent à la nouvelle académie une salle dans l'hôtel de ville.

Louis XIV vient en effet de signer les fameuses lettres de 1694 ; le nombre des mainteneurs est porté à 35 ; Palaprat et Campistron figurent sur la liste (1). Laloubère, qui a désigné les nouveaux académiciens, ne s'est pas inscrit parmi eux. Vanité ou modestie ? Il n'attendra pas longtemps toutefois ; l'Académie lui réserve dès sa première séance le prochain siège vacant, et il occupe en 1696 celui de l'avocat Maleprade (2).

Cette nouvelle dignité n'engage point Palaprat à revenir à Toulouse. Il ne le peut d'ailleurs, obligé de retourner en Piémont à la suite des princes de Vendôme. Catinat et le duc de Savoie sont toujours en présence, mais la campagne est devenue plus diplomatique que militaire ; des négociations secrètes sont engagées entre Louis XIV et Victor-Amédée.

Au cours des opérations, une cruelle épreuve attend Palaprat. Depuis longtemps malade de la

1. Voir aux pièces justificatives : liste des mainteneurs à la formation de l'Académie. en 1694.

2. J. de Lahondès, *Simon de Laloubère*.

pierre, il doit s'aliter à Fénestrelles et se résoudre à l'opération de la taille que lui fait le chirurgien Maréchal, le 14 janvier 1696.

L'écrivain supporte les souffrances de l'opération et de la maladie avec un calme vraiment stoïque, et trouve même la force de plaisanter sur ce sujet. Ayant appris le mariage d'un de ses amis, il veut, quoiqu'il ait « été taillé la veille ou le jour d'auparadvant », lui adresser ses félicitations, et il compose un rondeau qui débute ainsi :

De ton hymen ma joye est grande, et telle
Qu'elle adoucit ma blessure cruelle.
Par mon caillou, crois-moi, te le jurant.
Pour un taillé le juron est plus grand
Que n'est le Styx pour la troupe immortelle... etc.

Ces vers, composés en pareille circonstance, sont une preuve nouvelle de l'inaltérable gaieté de Palaprat.

Il donne d'ailleurs, au cours de cette maladie, de nombreux témoignages de l'enjouement dont il ne peut se défaire. Il nous avoue qu'il a supporté avec constance le martyre d'être intérieurement lapidé... « pendant douze années », et le secret de ce rare courage, plus difficile que celui des champs de bataille, il le place sans hésiter dans la gaieté qui jamais ne l'abandonne :

« J'allai toujours au-devant de ce qui pouvoit « m'exciter à la joye. C'est aussi à elle seule que je « dois d'avoir résisté à ce que je souffrois, pendant « que je voyois céder à de moindres souffrances des « gens plus jeunes et plus robustes que moi, mais « dont le tempérament triste et mélancolique étoit « cause que, s'affligeant plus que je ne m'affligeois,

« ils étoient bien plus abattus, et conséquemment « plutôt accablés (1). »

Ces lignes de l'écrivain renferment une belle leçon d'énergie; sa façon de supporter la souffrance ne dément pas la théorie émise. Il faut encore, ici, lui laisser raconter ces journées de maladie, le clouant sur un lit de douleur, loin de sa patrie et de ses amis :

« Quand M. Maréchal me fit cette opération si « terrible dans la poltronne imagination de la plupart « des gens... il n'a pas oublié que toutes les fois qu'il « vint me rendre visite, je le reçus toujours avec « un nouveau couplet de chanson, tantôt sur sa « garde, tantôt sur le garçon chirurgien qu'il m'avoit « donné pour me soigner, tantôt sur un médecin qui « s'étoit emparé de moi, sans que je l'eusse appelé, « qui m'avoit constitué son malade de sa seule auto- « rité, et qui un jour me fit donner une purgation dont « je pensoi crever ; tantôt enfin sur des sujets encore « plus réjouissans (2). »

Il attribue d'ailleurs sa guérison autant à la gaieté qu'à l'habileté de son chirurgien, qui, dit-il « ne « m'approchoit jamais qu'avec un visage riant. Je « tâchois à le recevoir de même, et cette attention « empêchoit que l'abattement du corps ne passât « jusqu'à l'esprit ».

La théorie est aisée, mais la pratique me semble plus difficile, et je ne sais si beaucoup de malades en seraient capables. Les bonnes dispositions du chirurgien, celles surtout du patient hâtent la gué-

1. Lettre à M. Boudin.
2. Lettre à M. Boudin.

rison, et Palaprat peut enfin renouveler bail avec l'existence.

Les princes de Vendôme ne sont plus à l'armée d'Italie : le maréchal de Noailles, malade, et selon Saint-Simon jalousé par Barbezieux, s'est fait rappeler de Catalogne, et son commandement a été donné au duc ; le Grand Prieur sert sous les ordres de son frère.

En Piémont, Victor-Amédée s'est enfin décidé à traiter avec Louis XIV, et à promettre sa fille aînée au jeune duc de Bourgogne, fils du Dauphin. Aussitôt, sans aucun ménagement pour ses alliés de la veille, il a pris le commandement en chef des troupes franco-piémontaises, et, le 17 septembre, ayant rejoint Catinat, investit Valence (Valenza), la meilleure place qui protégeât le Milanais.

Son état de santé n'ayant pas permis à Palaprat de rejoindre ses princes en Catalogne, il assiste au siège de Valence. Lui-même nous renseigne sur ce point. Une de ses pièces de vers, adressée à « Monseigneur de Phélypeaux, secrétaire d'état », porte la mention suivante : « Pour le remercier de l'honneur « de son souvenir, pendant que j'étois au siège de « Valence, en 1696. »

La pièce est à citer, ne serait-ce que pour montrer que l'auteur, malgré l'épreuve subie, n'a rien perdu de son esprit ni de sa gaieté.

« Rondeau sur ce que, pendant ce même siège de « Valence, on confondoit souvent le nom de M. de « Lapara (1) avec le mien, et qu'à tous momens on « disoit l'un pour l'autre :

1. L'ingénieur chargé de diriger le siège.

Pour Lapara mainte charrette traîne
Cet attirail qui grossit le domaine
Et les trésors de l'avare Pluton.
Comme mortiers, bombes, poudre, canon,
Dont Colemère (1) en a chaude migraine.

Je n'en ai moins, et l'yvrogne Goulon (2)
Par quiproquo pourroit jeter son plomb
Sur Palaprat, tant il a grande haine
Pour Lapara.

Or, s'il alloit faire cette fredaine
Et m'honorer de la mort d'un Turenne,
Si prompte mort prévient l'art d'Apollon;
Et je m'en vais changer exprès de nom
De peur qu'un coup étourdi ne me prenne
Pour Lapara (3).

L'auteur n'est pas, ces vers l'indiquent, devenu homme de guerre en dépit de son séjour aux armées; il n'est pas non plus devenu vaniteux malgré ses succès : pendant le siège de Valence, Catinat le présente à Victor-Amédée, et le duc lui fait l'honneur de lui dire « des choses fort gracieuses sur *le Grondeur*. » Pour un écrivain enflé de son mérite, quelle belle occasion de s'attribuer la propriété exclusive de l'ouvrage! Palaprat n'en a pas un instant la pensée, et ne songe nullement à frustrer Brueys de sa part d'éloges : « Je répondis à Son Altesse Royale, « avec une modestie juste et vraie, mais dont peu « d'auteurs se seroient piqués à ma place, qu'un de « mes amis (Brueys) avoit beaucoup de part à cet « ouvrage. »

On voit que Palaprat ne mérite nullement le

1. Colemère défendait Valence.
2. Goulon commandait l'artillerie de la place.
3. Poésies diverses.

reproche que lui font certains critiques, d'avoir cherché à prendre pour siennes les œuvres de son associé.

Nos deux amis ont enfin le plaisir de se revoir. Palaprat passe en Languedoc, allant rejoindre le Grand Prieur en Catalogne, la campagne de Piémont terminée (1697). Il voit Brueys à Montpellier, et celui-ci lui montre l'œuvre qu'il vient de terminer : *les Empiriques*, comédie à laquelle, malgré sa faiblesse, Palaprat donne de grands éloges.

L'écrivain rejoint ses princes à temps pour assister au siège de Barcelone. L'ingénieur Lapara est également venu retrouver l'armée de Vendôme et reçoit une blessure à l'assaut de la ville.

Les amis de l'auteur ne l'oublient pas : l'un d'eux, le comte de Calvisson, lui écrit pour lui demander des vers. Palaprat répond par cette jolie pièce datée de la plaine de Vich, où le Grand Prieur commande un détachement après la prise de Barcelone :

Je fais des vers fort rarement
Lorsque je puis faire autre chose ;
Les vers ont bien leur agrément,
Mais j'aime mieux infiniment
Bonnes sauvegardes en prose.

La rage d'auteur m'a duré
Tant que j'ai fondé sur Thalie
Un revenu mal assuré.
Aux portes de Vich, j'ai juré
D'abandonner cette folie.

La fortune du sacré mont,
Ses espérances, ses phantômes,
Tout faux, tout décriés qu'ils sont
Peuvent tenter des fous qui n'ont
Aucun accès chez les Vendômes...

Grâces à Dieu, frais et vermeil
Je n'ai d'autre soin que de plaire
Au prince qui rend mon sommeil
Tout d'un trait jusques au soleil,
Et ce soin ne me coûte guère.

Contente du peu que je vaus,
Sa bonté qui me sollicite
A me combler de biens nouveaux,
Va quelquefois de mes défauts
Jusques à me faire un mérite.

Chanterois-je à l'âge où je suis (1)
Pour quelque bel œil homicide?
Non, les beautés que je poursuis
Aimeroient mieux quatre louis
Que l'*Iliade* et l'*Enéide*.

Irois-je encore mettre au jour
Les fruits hasardés de mes veilles ?
Non, ma Muse sur le retour
Laisse le comique à Dancour
Et le tragique à nos Corneilles...

Éloigné des soucis divers
Qui pressoient Tibulle et Térence,
Je ne vois rien dans l'univers
Qui puisse m'arracher des vers
Que la seule reconnaissance (2).

Cette pièce est remarquable, tant par l'élégance des vers, où l'on ne rencontre presque pas de ces inversions forcées si fréquentes d'ordinaire chez Palaprat, qu'à cause des sentiments nouveaux qu'elle révèle chez son auteur. La santé de l'ami de Brueys semble rétablie complètement, malgré l'infirmité fort gênante que lui a laissée l'opération subie à Fénestrelles, infirmité qui durera toute sa vie.

1. A quarante-sept ans.
2. Poésies diverses.

Il s'est assagi, au moins en apparence, et semble plus avant que jamais dans la faveur des princes de Vendôme.

Il va d'ailleurs rentrer en France avec eux. Le duc, rassuré sur l'issue de la campagne, et qui vient d'être fait vice-roi après la prise de Barcelone, se décide à retourner dans la capitale et de là à Anet, afin de s'occuper de sa santé compromise par ses excès et ses débauches.

Cette partie de l'existence de Palaprat que l'on pourrait appeler sa « vie publique » est terminée. Désormais, il va vivre dans la capitale sans attirer l'attention : écrivain, il cesse de produire ; secrétaire du Grand Prieur, il cesse de suivre son maître aux armées, et lorsque celui-ci est disgracié ne l'accompagne pas dans son exil ; enfin, fournisseur des devises de la chambre aux deniers, il sera privé de cette charge quelques années plus tard.

Les biographes ne s'étendent guère sur cette dernière phase de l'existence de l'écrivain ; vingt-quatre années tiennent dans cette ligne : « de 1697 à sa mort, Palaprat vécut absolument sédentaire à Paris ».

J'ai dessein d'être un peu plus explicite, et, laissant de côté les dernières campagnes du règne, puisque l'auteur ne s'y trouve point mêlé comme aux précédentes, de jeter un rapide coup d'œil sur ces années de vieillesse et de presque obscurité, sur cette période que l'on devrait désigner par ces mots : de l'oubli à la tombe.

QUATRIÈME PARTIE

Malgré les longues années passées loin d'elle, Toulouse se souvient de son enfant, et songe à l'investir d'une nouvelle dignité ; une dernière fois, Palaprat va prendre part aux affaires publiques de sa province. Nommé député aux états généraux du Languedoc (1) il se rend à Montpellier, où siège l'assemblée (1697). Là, il prend la parole pour démontrer « la nécessité de conjurer les inondations « de l'Hers, devenues plus fréquentes et plus dan- « gereuses depuis que le canal royal est en acti- « vité (2). »

Il retrouve là son compatriote Campistron qui, après la campagne de 1694, s'est retiré à Toulouse et se propose d'y vieillir paisible dans l'accomplissement de ses fonctions de mainteneur. La réunion des deux compatriotes est attestée par une des poésies de Palaprat qu'il adresse :

« A Monseigneur le comte de Maurepas, secré- « taire d'État, pour répondre à une lettre dont il

1. C'est la seconde fois. Une première commission de député aux états de Montpellier lui avait été donnée le *7 novembre 1678*.

2. F. de Gélis, *Villenouvelle au bon vieux temps*.

« m'avoit honoré, dans laquelle il nous traitoit « M. Campistron et moi, de Castor et Pollux, pen- « dant l'assemblée des états généraux de la pro- « vince du Languedoc, dont j'avois l'honneur d'être « en qualité de député de la ville de Toulouse. A « Montpellier, siège des états généraux, 28 no- « vembre 1697 (1). »

Palaprat a, dans ce voyage, le plaisir de revoir Brueys. Celui-ci lui montre sa dernière œuvre, *Gabinie*, tragédie en vers en cinq actes. Selon son habitude, Palaprat se charge de la faire recevoir et jouer.

La tragédie est, en effet, représentée l'année suivante (2 avril 1699) avec un légitime succès. Seuls, quelques écrivains envieux de la réputation de l'auteur protestent, et Palaprat venge son ami par cette anodine épigramme :

Peut-on faire une tragédie
Qui sans aucune exception
Soit de tout le monde applaudie ?
Non, il n'est pas possible, non !
Vous vous trompez, on dit que *Gabinie*
Plaît généralement à tous les spectateurs.
Eh non ! elle déplaît à deux ou trois auteurs (2).

Malgré l'éloignement, les anciens associés restent en communication, et Palaprat s'occupe de la représentation des œuvres de Brueys avec autant de zèle que s'il s'agissait de ses propres ouvrages.

C'est lui qui se charge de la mise en scène de *l'Avocat Patelin*, ce chef-d'œuvre de Brueys, dont

1. Poésies diverses.
2. Frères Parfaict, *Histoire du théâtre français*.

l'auteur a emprunté le sujet à une vieille farce du temps de Charles VIII.

Beaucoup de critiques éminents, Voltaire entre autres, attribuent *Patelin* à la collaboration des deux associés. Il paraît certain cependant que Palaprat n'y eut aucune part ; il ne revendique pas d'ailleurs sa participation à cet ouvrage, et les éditions dans lesquelles il est donné sous son nom sont par lui désavouées dans la préface de son édition de 1712, la seule, déclare-t-il, dont il ait pris la peine de s'occuper lui-même.

Le manuscrit de *l'Avocat Patelin* lui est adressé par Brueys en 1700, mais à cause de la guerre nécessitée par les événements d'Espagne, la pièce ne peut être jouée, en présence du roi et de Mme de Maintenon, que six ans plus tard (4 juin 1706) avec des intermèdes qui ne tardent pas à être supprimés. L'œuvre malgré sa valeur, n'a qu'un nombre restreint de représentations.

Quelques années auparavant, lorsque Palaprat assistait au siège de Valence, un événement d'ordre plus intime s'est accompli à Toulouse ; le fils unique de l'auteur, Pierre de Palaprat, s'est marié (septembre 1697) avec Mlle Marie-Anne de Gaillard, fille de François de Gaillard, avocat au Parlement (1).

Cette même année (1697) la troupe italienne de l'hôtel de Bourgogne doit, sur l'ordre de Louis XIV, « vider le royaume en un mois » (2).

Cette mesure de rigueur est prise contre les comé-

1. Voir aux pièces justificatives.
2. Saint-Simon, *Mémoires*.

diens à la suite de la représentation d'une de leurs pièces : *la Fausse Prude*, dans laquelle, à tort ou à raison, la malignité publique a voulu voir une satire de Mme de Maintenon, la souveraine toute-puissante. Les acteurs congédiés ne sont pas remplacés.

II

La situation financière du poète ne s'est pas améliorée. Il n'a pu, malgré ses efforts, réaliser les flatteuses espérances conçues autrefois, lors de son départ pour l'Italie à la suite des princes de Vendôme. A cette époque, ses amis, ses proches lui faisaient entrevoir une perspective de gloire éblouissante et de fortune non moins prodigieuse. Les croyant bons prophètes, et craignant que cette brillante destinée ne fasse naître en lui le péché d'orgueil, Palaprat, dans un plaisant manifeste qu'il se proposait de publier lorsque ses ambitions seraient réalisées, s'était prémuni contre les exagérations dans lesquelles il pouvait tomber, en sa qualité de méridional.

Il n'a pas donné suite à ce projet, les prophéties merveilleuses ne s'étant pas accomplies : il est néanmoins curieux de lire quelques passages de ce que l'auteur appelle :

« Un manifeste de précaution, comme une espèce « de désaveu du tournement de ma tête, contenant « une ample protestation contre toutes les imperti- « nences que la frénésie de ma vanité pourroit me « faire dire (1). »

1. Discours sur *le Muet*.

L'auteur fait preuve, en écrivant cette pièce originale, d'une amusante crânerie, et une belle humeur philosophique se dégage de ces lignes pleines de sens, et valant tant pour l'imprévu de l'idée que pour le pittoresque de la forme. Voici ce qu'il a la naïveté — ou l'ironie? — d'y exprimer :

ARTICLE PREMIER

« Quand je serai devenu fort riche, si je dis que « je descends pour le moins des Comtes de Toulouse, « je mentirai. »

ARTICLE 2

« Si je fais de magnifiques descriptions des « charges et des terres qui ont été dans ma maison, « autant de faussetés. »

ARTICLE 3

« S'il m'arrive de faire quelquefois tomber négli- « gemment dans la conversation familière, le récit « détaillé de la noble dépense que mes parents fai- « soient dans ma jeunesse pour mon éducation, du « gouverneur que j'avois, de mes maîtres, soit pour « les sciences, soit pour toutes sortes d'exercices, « de mon valet de chambre, de mes laquais, et de « la grosse pension qui m'étoit assignée seulement « pour mes menus plaisirs, pas un mot de vrai. »

ARTICLE 4

« Si je soutiens que j'ai dépensé de notables « sommes à servir longtemps sur mes crochets le

« prince qui m'a fait ce que je suis, avant d'avoir « rien touché de ses bienfaits, cela sera si faux, qu'y « compris l'argent qu'on m'avança sur l'espérance « de la réussite du *Muet*, je possédois peut-être 70 ou « 80 pistoles au plus, quand je suivis ce prince à « l'armée pour la première fois (1). »

Arrivé à ce dernier tournant de sa vie, jetant un regard sur le chemin parcouru et voyant tous ses espoirs demeurés vains, Palaprat conclut avec une certaine mélancolie :

« Mon manifeste n'a pas eu lieu ; la fortune ne m'est « pas venue et le bon sens m'est demeuré (2). »

En même temps qu'il donne, par cette page charmante, une spirituelle leçon aux hâbleurs de toute condition et de tout pays, l'auteur lève pour le public un coin du voile recouvrant ses sentiments les plus intimes.

Riche ? Il ne l'est point, certes, mais il ne se plaint pas des injustices du sort. Il essaye toutefois de les corriger un peu. Dans ce but, il donne à jouer chez lui, tentant ainsi de se procurer quelques ressources. Mais il est bientôt inquiété pour ce motif.

Il se doute de ce qui va lui arriver, et voulant prévenir la mesure de rigueur qui le menace, il adresse un éloquent appel à M. de La Chapelle, l'académicien, en juin 1698. Il veut le prier, dit-il, de prévenir M. d'Argenson en sa faveur. Cette épître renferme plusieurs passages intéressants qui nous renseignent sur certains détails de la vie de

1. Discours sur *le Muet*.
2. Discours sur *le Muet*.

l'écrivain. Après avoir donné à M. de la Chapelle l'inévitable tribut d'éloges, il ajoute :

...Fais seulement connaître à ce grand magistrat (1)
Des ordres de la Cour équitable interprète,
Les mœurs, l'esprit de Palaprat,
Ton confrère fidèle en plus d'un doctorat
Et ton antipode en recette.
Réponds-lui de mon cœur et de ma probité,
Donne-lui pour garants les murs du Tectosage ;
Dis-lui qu'il fut soumis à mon autorité,
Que de mes consulats sa ville a plus d'un gage.
Qu'après quinze ans d'absence aimé, chéri des miens,
Présent à mes concitoyens
Je suis choisi par ma province
Pour être un de ses députés,
Et pour représenter au prince
Nos besoins et nos libertés.

Ajoute encore un trait après ces caractères :

Tu ne l'ignores pas. L'honneur dont je jouis
Auprès des deux célèbres frères
Issus du sang auguste à qui l'on doit Louis.
Mon éloge est fini, parlons de mes affaires.
Nombre de gens chez moi s'assemblent chaque jour,
Non pour y commenter quelque bible suspecte
Ni pour examiner de la naissante secte (2)
L'impertinent et fanatique amour.
On y vient pour jouer, il faut trancher la chose.
Mais quels joueurs ? Tous gens choisis,
Tous purs et blancs comme des lis
Et tous fleurans mieux que la rose...
Chez moi, le bourgeois ingénu
Est préféré, parce qu'il est connu
Au fin marquis de l'industrie.
L'argent et les joueurs, tout est de bon aloi,
Et l'on fait une enquête, en arrivant chez moi,
De vie et mœurs, et de patrie.

1. D'Argenson.
2. Les convulsionnaires.

Pour la manière de jouer
Elle est toujours douce et paisible...
Et j'apprends cependant qu'on a voulu tanser
Les innocents plaisirs de cette coterie...
Tu connois qui je suis, mais d'Argenson l'ignore.
L'asyle qui me garantit
Des surprises du commissaire
Ne sauroit guérir mon esprit
De la crainte de lui déplaire...
Je profite, je cesserois
Si ce profit chez lui devoit me faire un crime,
Et je préfère son estime
A tous les biens que je connois (1).

Malgré son éloquence, la supplique de Palaprat reste sans effet. Pontchartrain lui fait intimer l'ordre de cesser son jeu. Il obéit, et, le 7 septembre 1698, adresse à M. de Maurepas une épître dans laquelle il déclare sa soumission complète. Il lui dit :

... Par ma faute exilé de la Cour du Parnasse
Je n'ai recours qu'à toi pour obtenir ma grâce.

. . . . . .

... J'aurois bien, né Gascon, et partant né pour Mars
Malgré mes cheveux gris suivi ses étendards,
L'âge pour mes pareils n'est point une défaite.
Jamais Gascon n'est vieux. Mais la paix étoit faite.
Guidé par tant d'abbés, tant d'ignorans heureux
J'aurois bien, ignorant et Tartufe comme eux
Rendu de mes sermons quelque grille jalouse,
Mais garçon à Paris, j'ai ma femme à Toulouse.
Enfin, ne sçachant plus à quel saint me vouer
Je te l'ai confessé, je donnois à jouer...

. . . . . .

... Je viens en tes mains, adjurant mes erreurs
Te prier d'obtenir mon pardon des neuf sœurs.

1. Poésies diverses.

Je rallume mes feux pour ces sœurs immortelles,
Je ne veux désormais m'attacher qu'auprès d'elles,

. . . . . .

... Pour forcer Apollon à t'accorder ma grâce
Dis-lui que je ne viens, transfuge du Parnasse
Implorer les bontés qu'il eut jadis pour moi
Que pour faire des vers pour Louis et pour toi (1).

Le poète tient sa promesse et désormais ne prend la plume que pour versifier. Il lui plaît d'aligner des rimes, surtout lorsque ses vers sont à la louange du duc de Vendôme ; il ne néglige aucune occasion de prouver son dévouement et sa reconnaissance au maître d'Anet.

Celui-ci, à la suite de discussions d'intérêt, que Saint-Simon qualifie nettement d'abus de confiance, vient de se brouiller avec le Grand Prieur ; toutefois, les deux frères restent encore unis en apparence, et Philippe suit son aîné en Italie, où Louis XIV envoie le duc commander l'armée et réparer les échecs de Catinat, contre lequel ses ennemis portent des accusations calomnieuses, auxquelles le monarque a le tort d'ajouter foi, et les fautes que l'incapacité de Villeroy, son successeur, lui a fait commettre.

Vendôme, en peu de temps, rétablit les affaires d'Italie, et résiste victorieusement au prince Eugène. Il triomphe à Verceil, à Cassano (1705), malgré la conduite du Grand Prieur, qui au lieu de le secourir se tient lors de cette dernière affaire éloigné du champ de bataille, et pour ce motif est disgracié, privé de ses bénéfices, et exilé du royaume. Palaprat demeure au Temple ; quelques biographes ont voulu voir dans ce fait de ne pas suivre son maître

1. Poésies diverses.

en exil une preuve de brouille entre le Grand Prieur et son secrétaire ; rien n'est moins certain, puisque Palaprat continue à lui adresser des vers dithyrambiques, et que l'épigramme sur laquelle on pourrait appuyer cette assertion (1) ne paraît pas devoir lui être attribuée.

Pendant que les exploits de Vendôme en Italie font ressortir l'incapacité de Villeroy, les Parisiens, selon leur habitude de tout terminer par des chansons, se consolent des maux causés par la guerre en fredonnant des couplets satiriques ; ils narguent Villeroy, favori de Louis XIV, et faisant allusion à la capture du maréchal dans Crémone par le prince Eugène, et à la reprise de la ville par les troupes françaises répètent ce quatrain :

François, rendez grâce à Bellone
Votre bonheur est sans égal :
Vous avez conservé Crémone
Et perdu votre général (2).

Tandis que le maréchal est ainsi ridiculisé à la Cour et à l'armée, les couplets d'une chanson louangeuse pénètrent jusque dans le Louvre ; la voix populaire exalte le favori du moment, le duc de Vendôme, et le désigne comme un héros ;

1. Voici ces vers :

Son Altesse me congédie,
C'est le prix de l'avoir suivie
Pendant dix ans avec ardeur.
Nous devons tous deux nous connaître
S'il perd un fichu serviteur
Ma foi, je perds un fichu maître.

Ils sont, paraît-il, de Haguenin, secrétaire du Régent (F. de Gélis : *Autour de Palaprat*).

2. A. Dumas, *Deux siècles d'histoire*.

Savoyards et Allemands
Qui vous rend si mécontents?
Vendôme.
Eugène, prince mutin,
Qui te rend donc si chagrin?
Vendôme.
Tu croyais prendre en passant
Auprès du pont de Cassan
Vendôme.
Mais qui jeta dans l'Adda
Tes hommes et tes dada?
Vendôme.
Qui fit, malgré tes efforts,
Huit mille de tes gens morts?
Vendôme.
Et vous, prince sans pareil (1)
Qui vous a gobé Verceil?
Vendôme (2)

Subissant le prestige du général, jusqu'alors toujours victorieux, Louis XIV l'estime seul capable de réparer la désastreuse campagne de Flandre, et l'envoie prendre le commandement de l'armée en remplacement de Villeroy, décidément peu favorisé de la fortune.

Mais le résultat ne justifie pas les espérances du souverain et de la nation ; Vendôme, que le duc d'Orléans remplace en Italie, n'est pas plus heureux que ses prédécesseurs. Il partage le commandement avec le duc de Bourgogne ; aussi l'armée manque-t-elle d'unité dans ses manœuvres. Le duc a d'ailleurs affaire à deux redoutables adversaires, le prince Eugène et Marlborough réunis, et il n'oppose à leur activité que son indolence qui l'empêche de

1. Ironique allusion au duc de Savoie, redevenu notre adversaire.
2. A. Dumas, *Deux siècles d'histoire.*

faire Marlborough prisonnier, ce qui à un certain moment lui serait facile. Il est vaincu à Oudenarde (2 juillet 1708) et Lille tombe au pouvoir des ennemis (2 décembre).

Pendant que se poursuit cette guerre, que motive l'acceptation par Louis XIV de la couronne d'Espagne pour son petit-fils, le duc d'Anjou, Vendôme, disgracié à son tour, accusé d'avoir voulu par d'odieuses manœuvres perdre le duc Bourgogne dans l'esprit du roi son aïeul, revient en France. Il songe à se marier et, après avoir réfléchi, demande la main de Mademoiselle d'Enghien, fille du prince de Condé, petite-fille du héros de Rocroi.

Le prince de Condé et son fils, le duc de Bourbon, qui a épousé Mademoiselle de Bourbon, fille légitimée de Mme de Montespan et de Louis XIV, s'opposent à ce mariage. C'est du moins ce que prétend Saint-Simon, et ce qui semble donner du poids à son affirmation, c'est que Vendôme attend la mort du prince de Condé (avril 1709) et celle du duc de Bourbon (1710) pour donner suite à ce projet de mariage. Le duc du Maine, fils légitimé du roi et de Mme de Montespan, et sa femme, Anne-Louise de Bouron, sœur de Mademoiselle d'Enghien, pressent Vendôme de conclure cette union ; il se décide enfin, sans grand enthousiasme, et plutôt parce que cette alliance avec une princesse du sang flatte sa vanité. Mademoiselle d'Enghien n'a d'ailleurs rien de bien séduisant, si l'on se reporte au portrait qu'en trace Saint-Simon, qui la représente « âgée de trente-trois ans, extrêmement laide, et ne sortant jamais de l'hôtel de Condé » (1).

1. *Mémoires*.

Physiquement, le duc n'a rien à envier à sa fiancée, depuis qu'une opération malheureuse nécessitée par ses débauches, lui a enlevé « la moitié du nez et presque toutes ses dents (1) ».

Le 15 mai 1710, le mariage est célébré à minuit, à Sceaux, en présence des princes et des princesses du sang; le surlendemain le duc retourne à Anet, et la nouvelle duchesse à Sceaux, auprès de sa mère, jusqu'à ce que le Temple, demeure du Grand Prieur « qui étoit en grand désarroi et lui hors du royaume » soit en état de la recevoir.

III

Le Grand Prieur, en effet, est toujours exilé et voyage pour se distraire, tantôt à Venise, tantôt à Rome, en Suisse, où il est fait prisonnier par des bandits (2), puis à Lyon, où il obtient permission du roi de résider.

Palaprat tient son maître au courant de ce qui se passe en son absence. C'est ainsi qu'il lui adresse une ballade « pour lui rendre compte de tout ce qui « s'étoit passé au Temple, quand Mme la duchesse de «Vendôme y vint » (3).

Je cite quelques vers de cette pièce, qui renferment des détails intéressants :

Quand la princesse avec Vendôme unie
Nous visita pour la première fois...
...Ces lieux d'asyle et paisibles et cois
Furent forcés, la presse fut si forte
Q'on s'étouffoit...

1. *Mémoires.*
2. *Mémoires.*
3. Poésies diverses.

Soudain sentis ma verve rajeunie
Et résonna ma lyre sous mes doigts,
De chants joyeux, sur la gloire infinie
Des deux époux et sur leur digne choix.
Du frère absent (1) point n'oubliai les droits.
L'abbé (2) de qui l'exemple nous exhorte
Fit les honneurs, Dieu sçait de quelle sorte.
Moi qui servois d'acolyte à l'abbé,
De la terrasse, ainsi que d'un jubé
J'allois criant au peuple à pleine tête:
Que ce jour soye dans la joye absorbé
Jamais au Temple on n'a vu telle fête...

ENVOY

Pour redoubler la bonne compagnie
Qu'hymen prend soin d'assembler sous tes toits
N'attends le jour de la cérémonie
De ta famille augmentée en neuf mois (3).

L'amour du poète pour les divertissements de tous genres doit au cours de ces fêtes trouver son compte. Le vœu qu'il exprime en terminant n'est pas exaucé: l'union du duc et de Mlle d'Enghien demeure stérile.

Ce mariage du duc a le privilège de réveiller la verve poétique de Palaprat ; il félicite le nouvel époux en une pièce commençant par ces vers humoristiques:

D'un prince absent désœuvré secrétaire
Depuis un mois j'étois hors de combat,
Dans mon Marais languissant, solitaire,
Par rhume affreux réduit sur le grabat.
Apollon vint... Je crus son ministère
De médecin pour ma toux salutaire,
Mais à ce soin loin qu'il me préparât

1. Le Grand Prieur.
2. Chaulieu.
3. Poésies diverses.

A ses côtés j'aperçus un notaire.
Ouais ! qui voudroit être mon légataire
Pensoi-je alors ? Les biens de Palaprat
Ne payroient pas les frais de l'inventaire.
Amour suivoit...

Et le poète termine son compliment par ces vers élogieux :

...le destin a permis qu'on livrât
De Jupiter la foudre meurtrière
Et de Vénus la ceinture ouvrière
De grâce vive et de brillant éclat
Au couple heureux qu'en ce siècle on révère
Enfin à Sceaux.

Plus louangeux encore, ce rondeau adressé à la nouvelle épousée : « Sur ce qui se passa au Temple « le jour où Son Altesse l'honora de sa présence « pour la première fois » :

Que dans le Temple on fit de feux de joye
Du boulevard jusques à Sainte-Avoye,
Quel bruit ! Quels flots d'un peuple curieux !
Qui vous voyant s'écrioit jusqu'aux cieux :
Oh ! que de biens Vendôme nous envoye.

On prodigua les fleurs sur votre voye
Et tous les soins que le respect employe ;
Soins, qui pour vous n'ont jamais brillé mieux
Que dans le Temple.

Si ces transports sçurent plaire à vos yeux,
Princesse, à qui l'on compte pour ayeux
Plus de héros qu'on n'en vit devant Troye,
Nous méritions une si noble proye :
Où pouvoit-on placer le sang des dieux
Que dans le Temple ? (1)

Le château d'Anet est également le théâtre de

1. Poésies diverses.

fêtes magnifiques. Palaprat n'y peut assister; il le regrette et adresse à ce sujet une lettre à l'une des dames d'atours de la duchesse :

Anet, quelle est ton allégresse ?
Tu peux enfin dire : notre princesse
Qu'après ce bien longtemps nous avons soupiré !
Du fils du grand Henri palais, belle campagne
Où Mars s'est avec lui bien souvent retiré,
Charme par cent plaisirs son auguste compagne,
Tandis que ce héros sur l'Èbre désiré
Par l'envie elle-même à regret admiré
Vole au secours des trônes de l'Espagne...
... Que paré d'une guirlande
Le Chenu, gouverneur (1), de trente ans rajeuni
Des jeunes gens mène la bande.
Que le Comus d'Anet, le délicat Petit (2)
Du temps de Galatée (3) imite la bombance,
Qu'il fasse à l'appétit succéder l'abondance,
A l'abondance l'appétit.

Le poète, en terminant, ne peut s'empêcher de révéler son faible pour les fins soupers en joyeuse compagnie; il s'écrie, regrettant l'absence du duc de Vendôme :

Ah ! que pour les soupers jusques au jour portés
Ne possédons-nous le grand maître ?
Juste ciel! Que n'y peut-il être
Et moi combattre à ses côtés (4) !

C'est que Vendôme est retourné sur les champs de bataille. Le duc d'Anjou, devenu le roi d'Espagne Philippe V, se voyant abandonné de son

1. Vieux gentilhomme, blanc comme un cygne (note de Palaprat).
2. Maître d'hôtel de Son Altesse.
3. Allusion à la fête de 1686.
4. Poésies diverses.

aïeul auquel les ennemis veulent imposer la suprême humiliation de le détrôner lui-même, s'est ressouvenu du vainqueur de Barcelone et l'a demandé à Louis XIV comme suprême appui.

Sans autre escorte que son grand nom, et la réputation de presque invincible que ses échecs de Flandre n'ont pu anéantir, Vendôme est parti pour l'Espagne, et de toutes parts lui arrivent des volontaires. A son arrivée, un esprit d'enthousiasme saisit la Nation (août 1710). Le duc, sans laisser refroidir un moment cette nouvelle ardeur, poursuit les vainqueurs, ramène le roi à Madrid, oblige l'ennemi à se retirer vers le Portugal, le suit, passant le Tage à la nage; fait prisonnier dans Brihuega Stanhope avec 5.000 Anglais, atteint le général Staremberg, et le lendemain lui livre la bataille de Villa-Viciosa, qui se termine par une victoire complète de l'armée espagnole (11 décembre 1710) (1).

Palaprat, à la nouvelle de ces triomphes, s'enthousiasme et écrit au duc ses félicitations. L'une de ces pièces louangeuses datée de 1710 (après l'affaire de Brihuega) débute ainsi :

Puisque Palaprat vit,
Palaprat vous adore,
Prince qui méritez bien mieux le nom de Cid
Que l'amant de Chimène et le vainqueur du More.
Il faudra que j'aille à Madrid
Faire éclater l'ardeur qui pour vous me dévore.
Ici, j'ai beau crier comme un crieur d'édit
J'entends de tous côtés crier plus haut encore...
. . . . . .
...Les peuples du bord du Tage et de la Seine
Ont détourné sur vous ces deux vers de Boileau:

1. Voltaire, *Siècle de Louis XIV*.

En vain contre le Cid l'envieux se déchaîne
L'Europe pour Rodrigue a les yeux de Chimène (1).

Le poète apprend la victoire de Villa-Viciosa : autre explosion d'admiration enthousiaste envoyée de Bellebat, terre que possède le duc près de La Ferté et où Palaprat se trouve en ce moment :

Je vous écris, Seigneur, de ces lieux si charmans
De votre préférence honorés chaque année,
Où méprisant de l'art les embellissements
De ses simples beautés la nature est ornée...

Comme poésie descriptive, c'est faible, mais il y a quelques vers amusants dans lesquels le poète révèle une fois de plus son penchant à la sensualité :

Celui qui sur le Pô payoit votre ost vainqueur (2)
Et qui fait une saulce avec si bonne grâce,
Dit qu'il auroit voulu vous faire de bon cœur
Au retour du combat, un salmis de bécasse (3).

Les triomphes inespérés de Vendôme en Espagne établissent définitivement la couronne sur le front de Philippe V, qui, reconnaissant, décerne au duc la grandesse.

La Muse de Palaprat s'inspire parfois de sujets moins héroïques, comme le prouve ce rondeau qu'il adresse à la duchesse de Vendôme pour la conservation de son franc-salé :

Un peu de sel tous les ans pour l'usage
De mon petit et peu riche ménage
M'est par Aubry (4) délivré du grenier,

1 Poésies diverses.
2. Rochon, le trésorier du Grand Prieur, qui avait, explique Palaprat, un vrai talent pour faire les sauces.
3. Poésies diverses.
4. Concierge d'Anet, maître des greniers à sel.

Veu que dessein n'ai d'être faux-saunier
Reine d'Anet, conservez mon fermage.

Retranchez-en plutôt au cuisinier.
Avec prudence il le doit manier,
Et le plus sûr met parfois au potage
Un peu de sel.

Il en viendra chez vous plus qu'à Brouage
Si le sel est le symbole du sage.
Onc en ce sens n'en eus pour un denier
Et tout au plus moins piquant que Régnier
J'ai par hasard jeté dans quelque ouvrage
Un peu de sel (1).

Le poète garde son enjouement, en dépit des années commençant à peser sur sa tête. Il vient cependant d'éprouver une déconvenue : sa charge de fournisseur des devises pour la chambre aux deniers lui est retirée.

« J'ai eu cette année, écrit-il en 1711, le malheur « de voir la devise que j'ai présentée rejetée pour « la première fois. Je suis persuadé que quand je « sçaurai celle qui lui a été préférée, je serai le pre- « mier peut-être à la trouver meilleure que la « mienne. Mais je me serois flatté que si plus de « vingt années n'avoient pas fait un titre tout à fait « historique en ma faveur, qu'au moins elles « n'auroient acquis une sorte de vétérance, ou pour « mieux dire de préférence en considération de mes « vieux services, surtout auprès d'un jeune prince (2) « dont le père (3) et l'aïeul (4) m'avoient honoré sou- « vent des marques de leur bonté, et dont, par

1. Poésies diverses.
2. Louis Henri de Bourbon, prince de Condé (1692-1740).
3. Louis III de Bourbon, prince de Condé (1668-1710).
4. Henri-Jules, prince de Condé (1643-1709).

« d'heureuses circonstances, je croyois pouvoir « espérer que l'avènement à la charge de grand « maître de la maison du roi seroit moins un temps « de rigueur pour moi que pour tout autre (1). »

On ne saurait que louer la modération dont l'auteur fait preuve dans cette plainte, d'autant plus justifiée que l'heureuse circonstance à laquelle il fait allusion n'est autre que le mariage du duc de Vendôme, dont M. le duc, le nouveau grand maître de la maison du roi, est désormais le neveu ; à ce titre, Palaprat n'avait pas tort de compter sur son indulgence.

Quoique cette petite injustice le prive du léger bénéfice qu'il retirait de ses devises, il n'en conçoit nulle aigreur contre ce prince, et se borne à protester par une ballade qu'il lui adresse et dont le refrain est :

La vérité fut toujours ma devise.

IV

La lyre de Palaprat ne vibrera plus pour célébrer les exploits de Vendôme. Le duc vient de mourir à Tinaros (11 juin 1712) d'une indigestion, disent les uns ; empoisonné, prétendent les autres. En lui disparaît l'un des premiers capitaines de la seconde période du grand règne.

Le portrait du duc de Vendôme se trouve admirablement résumé dans cette épigramme de l'abbé de Chaulieu, où il est dit de lui, à la suite d'un vers ultra-réaliste, que de Vénus...

1. Lettre à M. Boudin.

...du Dieu Bacchus, du dieu Mars
Vendôme, dès sa jeunesse
A suivi les étendards.
Vénus quelquefois friponne
Respecta peu sa personne
Et Bacchus l'enivra, mais
Mars ne lui manqua jamais.

La bravoure fut en effet la principale, pour ne pas dire l'unique qualité de ce général, mais il la posséda mieux que personne, et elle doit lui faire pardonner bien des fautes et bien des vices.

On a peine, toutefois, à se le représenter autrement que comme le dépeint Saint-Simon : « Paresseux à l'excès, au point qu'il ne se pouvoit résoudre « à quitter un camp où il se trouvoit logé à son aise, « et que, plus d'une fois, son indolence l'empêcha de « remporter de signalés avantages ; restant une « bonne partie de ses journées couché, dans un lit « où il ne se contraignoit en rien, et entouré de « chiens et de chiennes ne se gênant pas plus que « lui (1). »

On ne peut s'empêcher de rougir pour ce prince en songeant que, par soi-disant amour de la simplicité, il élevait la malpropreté au rang d'une vertu, et tirait vanité de la saleté rebutante dans laquelle il se plaisait à vivre, ayant pour trône habituel sa chaise percée et, en cette étrange posture, recevant ses courtisans et ses principaux officiers, donnant ses audiences et dictant ses ordres.

Ce singulier mode de réception ne semble nullement le gêner, il s'en fait au contraire une gloire ;

1. *Mémoires*.

non seulement il donne audience à l'évêque de Parme, assis sur ce siège peu parlementaire, et sans la moindre pudeur se lève en présence du prélat, mais il en use de même à l'égard de son remplaçant comme ambassadeur, le futur cardinal Alberoni. Et lorsque ce bouffon, oublieux de son caractère sacerdotal et s'amusant du spectacle qui a excité l'indignation de son prédécesseur, ose, s'approchant de Vendôme, le gratifier d'un honteux baiser, accompagnant le geste infâme d'une exclamation louangeuse, cette action profondément vile est si fort au goût du duc, qu'il attache l'auteur de cette bassesse sans nom à sa personne, et lui prépare la voie aux plus hautes dignités.

On a besoin d'oublier ces hontes, et de ne voir en ce prince que le célèbre général, l'épée glorieuse sauvant la monarchie agonisante d'Espagne, et rendant au grand règne une partie de la gloire passée.

Avec le nouveau siècle a commencé une autre société ; le caractère distinctif de la période précédente, c'était l'identification du grand siècle avec le grand roi ; il n'en est plus ainsi, le soleil de Louis XIV s'éteint, les étoiles qui lui faisaient cortège s'éclipsent les unes après les autres. Les arts ont perdu Lebrun, Mignard, Puget ; La Fontaine, Racine, Boileau ont tour à tour glissé dans la tombe, faisant dans le domaine des lettres un vide impossible à combler. A la Cour, la mort a frappé à coups redoublés la famille royale. Monseigneur n'est plus ; la postérité du grand roi a été ensuite cruellement décimée ; la duchesse de Bourgogne, son époux proclamé Dauphin à la mort de Monseigneur, leur fils

aîné, Louis, duc de Bretagne, ont disparu presque en même temps.

L'opinion publique, à laquelle ces décès successifs paraissent inexplicables, accuse nettement le duc d'Orléans, et le roi a la douleur de voir son neveu en butte à la plus épouvantable suspicion.

La paix d'Utrecht (1713) et le traité de Rastadt (1714) ont rendu au royaume la tranquillité extérieure, mais c'est au prix de cruels sacrifices, dont les plus importants sont la démolition du port de Dunkerque et l'abandon de Terre-Neuve.

Enfin, après un dernier deuil, la mort de son petit-fils le duc de Berry, âgé de vingt-quatre ans (4 mai 1714), Louis XIV expire (1er septembre 1715) dans la soixante-douxième année de son règne et la soixante-dix septième de son âge, laissant reposer l'avenir de la monarchie sur la tête débile d'un jeune prince de cinq ans.

Pendant qu'agonise le grand règne, que fait Palaprat? Sans mesquine jalousie, il se plaît à saluer les talents nouveaux qui, sans avoir l'éclat et la profondeur de ceux disparus, se lèvent pour les remplacer.

Regnard, l'auteur comique qui depuis quelques années semble avoir recueilli la succession de Molière, est au nombre de ses amis. Palaprat a la justice, bien rare chez un écrivain, lorsqu'il s'agit d'un rival heureux, de reconnaître son talent. Lors de la représentation du *Légataire*, en 1708, l'auteur du *Muet*, désireux d'y assister sans bourse délier, adresse à Regnard le rondeau suivant :

« A Monsieur Regnard pour lui demander un billet « de sa comédie du *Légataire*. »

Pour treize vers, une ligne de prose,
Ce n'est pas trop, mon cher confrère, et j'ose
Sur ce pied-là demander un billet
Pour mon rondeau. Je suis votre valet
Me direz-vous ; inégale est la dose

Du testament mieux vaut la moindre clause ;
Pour un goujon c'est donner une alause,
Je vous devrois au plus un triolet
Pour treize vers.

Soit, mais comptez combien je m'en propose ;
Si l'envieux ne se tient bouche close
Je ne suis pas au bout de mon rôlet.
Le trait chez moi part comme un pistolet,
Mais rarement ma verve se repose
Pour treize vers (1).

N'est-ce pas touchant, cette promesse de protection faite par l'aîné au jeune auteur comique ? Elle n'est pas vaine d'ailleurs : Palaprat, malheureusement, n'a l'occasion d'intervenir qu'après la mort prématurée de Regnard, survenue l'année suivante (1709).

Des critiques censurent méchamment *le Légataire*, et cherchent à discréditer la pièce dans l'opinion publique. Palaprat élève la voix pour défendre celui qui ne peut le faire désormais, et ce geste généreux lui inspire un de ses plus jolis rondeaux :

Il est aisé de dire avec hauteur
Fi ! d'une pièce, en faisant le docteur
Qui pour arrêt nous donne une grimace.
Contre Regnard la grenouille croasse
En est-il moins au goût du spectateur ?

1. Poésies diverses.

Je le soutiens, et ne suis point flatteur,
De notre scène il sçait l'art enchanteur,
Il y fait rire, il badine avec grâce,
Il est aisé.

Sans le secours des charmes de l'acteur
Le Légataire aura chez le lecteur
Le même sort, malgré toi, vile race,
Bas envieux, chose rare au Parnasse.
Outre qu'en tout Regnard est bon auteur,
Il est aisé (1).

Palaprat n'a cessé de correspondre avec son ancien associé Brueys, retiré à Montpellier. Une lettre de ce dernier fait commencer à son ami un nouveau et important travail.

Moins nonchalant et surtout moins modeste dans ses ambitions que son collaborateur, Brueys prétend se réserver la propriété exclusive de certaines œuvres auxquelles Palaprat a cependant pris part. A ce sujet, il lui écrit :

«... Il m'est revenu que M. Campistron publie « hautement aux beaux esprits de Toulouse, chez « Mme la présidente Drouillet (2), que vous et lui « avez la meilleure part à la composition de la « comédie du *Grondeur*, que je n'y ai que la moindre « et tout au plus un cinquième...

«... Je vous avoue, mon cher patron, qu'à cette « nouvelle, qui m'a été donnée dans ma solitude, « ma tendresse de père s'est réveillée, et je n'ai pu « m'empêcher de rendre publique une vérité qui

1. Poésies diverses.

2. Mme de Druillet (et non Drouillet, comme écrit Brueys) femme du président au Parlement de Toulouse, douée d'une certaine facilité poétique et faisant de son salon une sorte de cénacle littéraire.

« vous est connue et à tout Paris, c'est en un mot « que *le Grondeur*, *le Muet*, *l'Important*, *les Empi-* « *riques* sont véritablement mes enfants, que vous « avez bien voulu prendre soin de leur éducation, « les produire dans le monde, les enrichir de vos « biens, et me faire l'honneur de les adopter. Que « pour M. Campistron, il avoit aussi peu de part « au *Grondeur* et à mes autres ouvrages qu'à « *l'Alcoran*, et qu'enfin je n'aurois jamais pu penser « qu'un geai voulût se parer des plumes d'une cor- « neille...

«... Ce n'est pas tout : dans le même temps qu'on « me désavouoit à Toulouse pour le père du *Gron-* « *deur*, j'apprenois qu'on me voloit à Paris une de « mes chansons... En vérité, Paris est un bois où il « y a des voleurs de toute espèce.

« Faisons, s'il vous plaît, sur tout cela, vous et « moi, une réflexion affligeante. Nous sommes vieux, « moi beaucoup plus que vous, et il y a des gens « impatients qui ne veulent pas attendre que nous « soyons morts pour nous dépouiller... (1) »

Cette correspondance de l'auteur de *l'Important* est curieuse à lire. Elle nous révèle un Brueys plus intéressé et plus rancunier que son ami. Les reproches qu'il lui adresse ne sont d'ailleurs pas fondés, Palaprat n'ayant jamais prétendu s'approprier le bien d'autrui, et ne s'étant nullement donné pour l'auteur de *l'Important* et des *Empiriques*. Il en va autrement pour *le Grondeur* et *le Muet ;* on a vu que la part qu'il y a prise est au moins égale à celle de Brueys, et qu'il a de plus l'ennui de s'occuper des

1. Brueys, *Lettre à Palaprat*, insérée dans la préface du *Grondeur*.

détails des représentations dont son associé lui abandonne le soin.

Cette critique de Brueys est pénible à Palaprat. Afin de se justifier, tant aux yeux de son associé que du public, il se met en devoir de préparer une édition de ses œuvres, comprenant d'une part ce qui lui appartient en propre, de l'autre les pièces, fruit de sa collaboration avec Brueys. C'est en préparant cette édition qu'il écrit, d'abord la préface, puis un discours précédant chacune de ses comédies.

On n'a guère coutume de désigner Palaprat comme narrateur et épistolier, c'est cependant son meilleur titre à l'attention de la postérité, et je suis simplement juste en lui appliquant l'appréciation si souvent portée sur Voltaire : « Son plus bel ouvrage, c'est sa correspondance. »

Comme auteur comique, il ne peut, en effet, s'élever au-dessus de Molière, et s'il a à enregistrer d'importants succès, il en partage la gloire avec Brueys : aucune des pièces qu'il a composées seul ne suffirait à établir sa réputation. On peut d'ailleurs retourner l'argument à son associé, qui seul ne compose aucune pièce valant d'être retenue, sauf l'*Avocat Patelin*, dont il n'a pas inventé le sujet.

Comme poète, Palaprat, en dépit de sa facilité, de son esprit, des idées souvent très justes exprimées, de la grâce et de l'enjouement de ses petites pièces, se confond dans la foule des versificateurs du grand siècle.

Mais comme narrateur et épistolier, il est inimitable de gaieté, d'esprit et d'abandon. Il parle une langue claire, élégante, originale, demandant aux mots de rendre sa pensée, et ne reculant pas au

besoin devant l'emploi d'expressions encore peu usitées. Les nombreux passages cités au cours de cette étude montrent que, chez Palaprat, le prosateur est de beaucoup supérieur au poète.

Sans doute, son amour pour les digressions l'entraîne souvent loin de son sujet, mais il faut lire ce passage de sa préface où il s'excuse avec tant de spirituelle bonhomie :

« Je me suis laissé gagner à la démangeaison de « conter mille choses vaines, avec la faiblesse d'un « vieillard qui, au milieu de sa famille et de ses « amis, leur fait des histoires qu'il leur a cinquante « fois répétées, raconte les incidents de sa vie « depuis ses premières classes jusqu'à ses troisièmes « noces, passe des fredaines de sa jeunesse aux « graves époques de ses emplois les plus sérieux, « saute du collège à la Cour, du bal au palais, revient « de la grand'chambre à l'Académie, confond les « procès qu'il a perdus avec les parties de paume « qu'il a gagnées, ne met point d'intervalle entre le « récit de ses galanteries et de ses combats, et la « description de ses fluctions et de ses rhumatismes, « commence une aventure de cabaret qu'il finit par « des réflexions morales sur le temps passé, et ne « s'ennuyant jamais d'ennuyer tout le monde, conte « dans ce bel arrangement toutes les rêveries qui « lui tombent dans l'imagination » (1).

Ce tableau pittoresque n'est-il pas d'une ironie charmante ? Il est impossible de se railler plus finement soi-même. Après cette spirituelle explication, n'est-on pas contraint à l'indulgence pour les longueurs de certaines digressions ?

1. Préface de l'édition de 1712.

Sur un point pourtant, je me permettrai de contredire l'aimable auteur. Il n'est nullement ennuyeux ; tout au plus de sévères critiques peuvent-ils lui reprocher de retenir longuement l'attention sur certains détails de peu d'importance, alors qu'il laisse dans l'ombre bien des points intéressants. Mais lorsqu'il s'égare de la sorte on le suit avec plaisir, jamais fatigué en sa compagnie. Peut-on trouver aride le chemin sur lequel sa fantaisie sème des fleurs de toutes sortes ?

Quel dommage de ne posséder, comme échantillons de sa correspondance personnelle, que quelques fragments des lettres à M. Boudin, fragments que l'éditeur avoue lui avoir arrachés presque de force. Ces miettes ne font qu'exciter la curiosité, et regretter l'insuffisance d'informations.

On sent dans ces discours et préfaces que l'auteur, suivant le système de Mme de Sévigné, laisse à sa plume « la bride sur le cou ». Cette liberté, si elle cause quelques longueurs, a un grand avantage : elle nous permet de fouiller plus avant l'âme de l'écrivain, de l'analyser; et cette analyse, je me hâte de le dire, est le plus souvent à son avantage.

Que de jolies choses cette lecture révèle ! Palaprat apparaît là tout entier, avec sa nonchalance un peu ironique, sa verve jamais en défaut, sa bonhomie malicieuse, sa haine des prétentions, sa simplicité d'enfant, sa constance à ses amitiés, sa reconnaissance pour ses bienfaiteurs.

On reconnaît ce mélange de candeur et de finesse, de timidité et de hardiesse, de laisser-aller et de retenue, d'à-propos et de naïveté, qui font de Palaprat à la fois un bel esprit par l'indépendance de

ses allures, la verve et le sel de ses répliques ; un enfant pour la bonté, la confiance, la simplicité et l'abandon.

Bon ? Il l'est profondément, avec une exquise indulgence aux faiblesses et aux défauts d'autrui. Il excuse tout le monde ; les princes de Vendôme, l'abbé de Chaulieu, Raisin, Brueys, M. de Mareuil, Boudin, Campistron, et tous ceux qu'il fréquente n'ont, selon lui, que des qualités. Il les voit avec son cœur, peut-il de cette manière s'apercevoir de leurs défauts ?

Aussi a-t-il écrit cette phrase, que peu d'auteurs modernes pourraient sans doute placer avec la même vérité en tête de leurs œuvres : « S'il m'échappe « quelque trait de satire, ce n'est que sur le siècle « en général, et quand il y a quelqu'un de désigné « dans mes portraits, ce n'est que quand le portrait « est à son avantage (1). »

Il ne lui arrive jamais, en effet, de nommer ceux dont il a à se plaindre ; par contre, il ne néglige nulle occasion de prodiguer la louange à ses amis. Pour satisfaire cet instinct de bonté qui est en lui, il n'hésite pas à sacrifier au besoin son intérêt. A la suite des fêtes d'Anet, il est sollicité de publier les pièces représentées devant Monseigneur, et composées comme il a été expliqué.

Il aurait plus d'un motif de souscrire à ces demandes ; la médiocrité de ses ressources devrait l'engager à accepter les propositions des éditeurs. N'importe, il a un beau geste ; il refuse, ne voulant pas rendre publiques les railleries qu'on vient de se permettre à Anet dans l'intimité.

1. Préface de l'édition de 1712.

Sa plume prodigue de louanges hésite devant le blâme, et lorsqu'il hasarde une critique plus que justifiée (comme son appréciation sur *l'Important*) il l'ouate de précautions infinies, s'excuse presque de la formuler, tant il a peur de blesser celui auquel il l'adresse. En dépit des petites attaques dirigées par Brueys contre lui, son amitié ne se dément pas. Dans ses discours, il tient à affirmer que la bonne intelligence régna toujours dans leur association :

« Notre société subsista toujours avec une par-
« faite intelligence et n'auroit jamais été inter-
« rompue si je n'avois été obligé de suivre mes
« princes dans les armées et si, de sa part, des
« affaires domestiques ne l'avoient rappelé dans sa
« province... Nous disputions souvent et avec beau-
« coup de véhémence avant de nous accorder, parce
« que nous sommes l'un et l'autre d'un pays à peu
« près du même degré de chaleur, nous en venions
« souvent jusqu'à de violentes prises poétiques et
« jusqu'à donner sur cela des scènes à nos amis,
« mais le lendemain de ces scènes, bien loin d'en
« garder la moindre impression, nous nous donnions
« les biens l'un de l'autre, et nous nous cédions res-
« pectivement nos traits...

« ... Jamais société ne fut plus douce et plus fidèle...

« Qu'on ne m'accuse pas d'avoir voulu abuser de
« la crédulité publique quand j'ai souffert que mon
« nom ait été mis également aux ouvrages dont
« j'étais de moitié... on sçait qu'en toute occasion
« j'ai toujours rendu à mon associé ce qui lui étoit
« dû... je rougirois en secret des louanges qu'on me
« donneroit en public, si je les avois volées (1). »

1. Préface de l'édition de 1712.

V

En dépit des doutes ironiques émis après la mort de l'écrivain par un de ses éditeurs, prétendant qu'il ne peut lui reconnaître cette vertu à peine croyable chez un homme de son pays, Palaprat est surtout un modeste.

C'est là, d'ailleurs, une des causes de cette demi-obscurité qui enveloppe sa mémoire. Orgueilleux, il serait envieux de la gloire des autres, et jamais la moindre jalousie ne l'effleure ; il voit cependant ses amis, ses compatriotes parvenir à la réputation et à la fortune, mais il applaudit à leur bonheur sans arrière-pensée. S'il établit quelquefois une comparaison, il n'y apporte nulle acrimonie, et c'est de façon plutôt plaisante qu'il constate sa persistante déveine. Voulons-nous en exemple ?

Le nom de Campistron vient de se trouver sous sa plume, et il l'a laissé suivre de cette phrase : « Nous avons été, M. Campistron et moi, presque « toujours compagnons de voyage et de fortune. »

Relisant alors ce qu'il vient d'écrire, et songeant que Campistron riche, glorieux, fait partie depuis 1701 de l'Académie française et se repose sur les lauriers conquis, il rectifie sans la moindre amertume :

« Je n'y pense pas, je me trompe de la moitié ;

« pour compagnons de voyage, nous l'avons été « souvent, de fortune, jamais (1) ! »

Est-ce là le fait d'un vaniteux persuadé de sa supériorité en toutes choses ?

En aucun endroit de ses discours on ne voit Palaprat se donner une louange ; il s'efface en toutes circonstances devant Brueys, qu'il appelle « mon sçavant ami », et il est convaincu que son associé lui est en tous points supérieur. Par contre, Palaprat se montre toujours prêt à renseigner les lecteurs sur ses propres défauts ; sous ce rapport il ne se ménage guère :

« Je ne me vante pas au public d'être autre que je « ne suis, je l'avertis de mes vices avant qu'il « m'achète.

« Je me pique d'être un bon homme et n'ai point « la vanité d'aspirer à passer pour un bon écrivain... « j'ai si bien senti tous mes défauts que j'en marque- « rois les endroits s'il n'y en avoit pas tant et si je ne « craignois pas d'ennuyer deux fois... j'aime mieux « être connu de tout le monde pour ce que je suis « véritablement, avec tous mes défauts, que d'en « tromper quelque partie par de bonnes qualités « qu'il m'auroit trop coûté d'imiter et qu'après beau- « coup de peine je n'aurois peut-être que fort mal « imitées ; une bonne, franche et légitime renommée « d'ingénuité m'est plus chère qu'une réputation « d'esprit mal acquise... Aurois-je plus de soin de la « fortune de ces bagatelles que de la mienne, dont « l'idée n'a jamais pu me réduire à me contraindre ?...

«... Ne faisons pas à cette noble et innocente « liberté l'honneur de mes défauts ; partageons-les

1. Discours sur *l'Important*.

« avec ma paresse... je suis tout le contraire de la « justesse et de la régularité. Sur ce pied m'achète « qui voudra, je ne suis point sujet à garantie (1)... »

Je pourrais prolonger les citations. C'est là un démenti formel donné par l'écrivain lui-même à ceux qui ont tenté de le représenter comme un orgueilleux, un ambitieux acceptant de signer les œuvres de son ami, et jouissant sans scrupule de la réputation ainsi usurpée. Un vaniteux ne pourrait dire comme Palaprat :

« L'idée de ma fortune n'a jamais pu me con- « traindre ».

Voilà l'homme. L'écrivain n'est pas moins remarquable. Il se laisse aller parfois à dévoiler sa façon d'envisager les choses, d'apprécier les gens et le événements, et presque toujours il pense juste. C'est ainsi qu'à propos des règles de la comédie de son temps il fait cette réflexion judicieuse :

« J'oserois croire, si Molière avoit vécu, qu'insen- « siblement il n'auroit pas fait grand fonds sur les « rôles de valets dans les comédies. Je ne serois pas « trop fâché qu'on voulût travailler à s'en passer « quelquefois ; il y a trop d'uniformité à leur faire « toujours conduire l'intrigue, à jetter sur eux le « plus risible et le plus plaisant (2). »

Ces lignes pourraient sans inconvénient être signées de l'un de nos critiques modernes, et Palaprat, dans cette appréciation, se montre un précurseur. A propos de *l'Eunuque de Térence*, dont il trouve inconvenants le sujet et surtout le dénouement, il s'écrie :

1. Préface de l'édition de 1712.
2. Préface de l'édition de 1712.

« ...Je suis serviteur en cela des anciens, dont « j'aime d'ailleurs les beautés à l'idolâtrie ; mais « tout un ou tout autre ; je ne puis consentir à voir « confondre deux choses aussi opposées que la « débauche et l'amour (1). »

Il n'est pas seulement théoricien, il pratique : alors que nos comédies modernes ne représentent autre chose que l'adultère sous toutes ses formes, il sait, chose difficile, où n'a pu toujours réussir Molière, allier la plus franche gaieté au respect des convenances et de la morale.

« Le théâtre, écrit-il encore, doit avoir pour but « la correction des mœurs de la ville, et jamais la « satire du citoyen (2). »

Mais, s'il évite de critiquer les gens chacun en son particulier,il ne se prive pas d'une satire innocente, bon enfant, égratignant les généralités, seulement à fleur de peau et comme en caressant.

Ses compatriotes ne sont pas épargnés au cours de ce malicieux divertissement ; il raille en plusieurs endroits leurs mensonges, leurs vantardises, leur amour de l'exagération en toutes choses. Pour ne citer qu'un exemple, il dit que les gens de son pays ne manquent jamais parler de leur race, lorsqu'elle est illustre, « et quand elle ne l'est pas, ils ne sont jamais embarrassés à l'illustrer » (3).

VI

La préparation de son édition terminée, Palaprat

1. Discours sur *le Muet*.
2. Préface de l'édition de 1712.
3. Préface de l'édition de 1712.

se repose de ce labeur; il a dû quitter le logement qu'il occupait depuis près de vingt ans au Temple-probablement il est obligé à ce changement par la mort du duc de Vendôme— et est allé demeurer au faubourg Saint-Germain.

De tous ses amis d'autrefois, il ne lui reste que Chaulieu, qui, quelques années aparavant, s'est vu fermer par le roi les portes de l'Académie à cause des scandales de sa vie privée.

A la mort de Louis XIV, le Grand Prieur rentre à Paris après dix ans d'exil ; de nouveau le palais du Temple est le théâtre des réunions joyeuses. La société a changé, Chaulieu reste à peu près seul des convives de la période précédente, et les familiers du Grand Prieur l'ont surnommé « l'Anacréon du Temple ». Parmi ceux-ci, on remarque Jean-Baptiste Rousseau, Voltaire, qui commence en des poésies légères, gracieusement tournées, à donner une idée de son talent. Quoique devenu aveugle, Chaulieu est l'âme de ces réunions. Palaprat est aussi l'un des hôtes du Temple, il a repris auprès du Grand Prieur ses fonctions de secrétaire.

Un deuil attriste les dernières années de l'écrivain : il perd en 1716 son fils unique, Pierre, qui laisse une fille mineure : Jeanne-Françoise de Palaprat (1).

L'ami le plus intime du Grand Prieur, son compagnon fidèle depuis quarante années, l'abbé de Chaulieu, plus qu'octogénaire, s'incline vers la tombe. Voltaire, qui a eu l'occasion de le fréquenter, et lui a, quelques années auparavant, adressé une lettre

1. Voir aux pièces justificatives.

charmante mêlée de vers et de prose (1), écrit à ce sujet au duc de Sully :

Peut-être les larmes aux yeux
Je vous apprendrai pour nouvelle
Le trépas de ce vieux goutteux
Qu'anima l'esprit de Chapelle.
L'éternel abbé de Chaulieu
Paroîtra bientôt devant Dieu.

La prédiction de Voltaire ne tarde pas à avoir son accomplissement ; Chaulieu meurt en 1720.

Lorsqu'il a jadis abandonné sa ville natale, Palaprat s'est proposé, ainsi que ses compatriotes Tourreil, Laloubère et Campistron, d'aller finir ses jours à Toulouse. La mort a surpris Tourreil à Paris (1715) et l'a empêché d'accomplir ce vœu. Palaprat a le même sort ; il meurt à Paris, âgé de près de soixante-douze ans, le 23 octobre 1721 (2).

Le Parnasse français annonce en ces termes le trépas de l'auteur comique :

« Ce même jour, 23 octobre, M. Jean Palaprat, « écuyer, seigneur de Bigot, doyen des anciens capi- « touls, académicien des Jeux floraux et secré- « taire des commandements de Son Altesse Monsei- « gneur le Grand Prieur de Vendôme, auteur de plu- « sieurs pièces de théâtre et de quantité de poésies,

1. Voltaire, *Correspondance*.

2. Une obscurité complète enveloppe les dernières années de l'écrivain. On sait seulement, de façon très vague, que la seconde femme épousée dans des conditions qui restent un mystère, et dont on ne connaît l'existence que par un testament daté de 1734, fut là pour adoucir sa vieillesse et lui fermer les yeux (F. de Gélis, *Autour de Palaprat, et Recueil des Jeux floraux*, 1909).

« est mort à Paris âgé de soixante-douze ans (1). »

Palaprat, disent les frères Parfaict, avait la taille au-dessus de la moyenne, un léger embonpoint et une physionomie extrêmement gracieuse. Un portrait de l'auteur est en la possession de M. Dupuis, collectionneur de Toulouse ; c'est une gravure du temps datée de 1686.

Palaprat fut enterré à Saint-Sulpice (2). Il avait depuis longtemps composé lui-même son épitaphe dans le quatrain suivant :

J'ai vécu l'homme le moins fin
Qui fut dans la machine ronde,
Et je suis mort, la dupe, enfin
De la dupe de tout le monde (3).

Toulouse, en apprenant la mort de celui qui avait, par ses talents, illustré sa ville natale, lui rendit hommage. Dans la séance du 30 novembre tenue par l'Académie des Jeux floraux, M. d'Aldéguier, mainteneur, fait en termes pompeux l'éloge funèbre de l'écrivain.

« Toulouse, dit-il, a perdu un citoyen qui non seu-
« lement lui a toujours fait honneur, mais qui même
« l'a servie utilement pendant plusieurs années.
« Vous le savez, Messieurs, quelque attachement
« qu'il eut pour les Muses, il ne leur a pas donné
« tout son temps et tous ses soins. Le peuple de
« Toulouse a plus d'une fois recueilli le fruit de son
« travail et de ses veilles. On l'a vu dans le barreau

1. Titon du Tillet, *Parnasse français*.

2. Frères Parfaict, *Histoire du théâtre français* (le tombeau de Palaprat fut, ainsi que beaucoup d'autres sépultures des caveaux de Saint-Sulpice, bouleversé à la Révolution. On ne sait ce que sont devenus le srestes de l'écrivain).

3. Frères Parfaict, *Histoire du théâtre français*.

« et dans la magistrature s'acquitter dignement de « tous les emplois dont il a été chargé, etc... »

Le passage suivant est surtout à retenir dans cette harangue quelque peu prétentieuse :

« ... Le magistrat expérimenté, sage, prévoyant, « c'est là le jeune homme en M. Palaprat ; l'homme « occupé de son plaisir et plus heureux encore à « faire le plaisir des autres, le poète enjoué et galant, « l'auteur fécond et vif en ses productions, c'est là le « vieillard (1) ».

Le panégyriste de l'auteur exprime ici une idée très juste.

Après la mort de Palaprat, une pièce trouvée dans ses papiers donne lieu à une singulière contestation. Cette pièce : *le Sot toujours sot*, n'est autre que celle représentée en 1693. Brueys, l'ayant remaniée et mise en trois actes, l'envoie à son ami pour que, selon son habitude, il la fasse jouer ; mais Palaprat, malade, la garde dans son cabinet sans en faire usage.

Après la mort de Palaprat, Brueys confie à l'un de ses amis une nouvelle copie de sa pièce, celui-ci la présente aux Italiens (2) qui la reçoivent. Mais on apprend sur ces entrefaites que les acteurs de la Comédie-Française ont reçu de la veuve de Palaprat (3) un manuscrit identique.

Il faut un jugement : le lieutenant de police décide alors que la pièce sera jouée sur les deux théâtres le même jour, et que celle qui aura le plus de représentations sera acquise à la scène sur laquelle elle triomphera ; dans ce singulier duel, les Italiens rem-

1. Poitevin-Peytavi, *Histoire des Jeux floraux*.
2. Rappelés au commencement de la Régence.
3. Cette dame Lathé que l'éditeur de Palaprat qualifie de « dame d'esprit et de mérite ».

portent la victoire, et la pièce est par conséquent adjugée à Brueys (1). Celui-ci ne survit pas longtemps à son associé : il s'éteint à son tour la même année que Campistron (1723) âgé de quatre-vingt-trois ans.

Au cours de cette étude que l'absence de certains documents rend forcément incomplète, j'ai tenté de faire revivre Palaprat aussi fidèlement que possible.

En résumé, si l'on peut reprocher à l'écrivain certaines faiblesses de caractère, sa sensualité, son amour du plaisir, on doit se souvenir que ces imperfections, inhérentes à toute nature humaine, sont développées chez lui par ses fréquentations, et par le milieu plus que gangrené au sein duquel s'écoule la majeure partie de son existence. Il faut lui tenir compte de ne s'être pas, comme Chaulieu, complètement abandonné au courant, et d'avoir su, par une exquise délicatesse, éviter à sa plume tout contact avec la fange.

Ces restrictions faites, il ne reste qu'à louer sans réserves sa bonté, sa générosité, la noblesse de ses sentiments et par-dessus tout sa belle humeur, son aimable simplicité et son admirable franchise.

Il ne peut prétendre aux premiers rangs parmi les écrivains du grand siècle ; il doit y occuper néanmoins une place honorable, après Molière, entre Regnard et Dancourt.

Comme tel, il méritait, ce me semble, d'être tiré de l'oubli. Si le modeste piédestal que j'ai tenté de lui élever en écrivant ces pages est une œuvre bien fragile, je veux croire qu'il s'en déclarerait satisfait. Ne fut-il pas, toute sa vie, habitué à se contenter de peu?

1. *Brueys et Palaprat*, édition de 1735.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

A

Généalogie de Palaprat

Jacques de Ferrières... Anne de Ferrières.

I

Bourguine de Ferrières épouse Antoine de Palaprat.

I

Bernard de Palaprat épouse Foy des Fontaines.

I

Jean de Palaprat épouse Gabrielle de Barravy.

I

Pierre de Palaprat épouse Marie-Anne de Gaillard.

I

Jeanne-Louise-Françoise de Palaprat épouse Jean-Georges de Jossé des Cars.
(Ici s'interrompt la descendance directe.)

B

Armes de Palaprat

D'azur à un lion d'or dressé, regardant un soleil du même naissant à l'angle dextre du chef.

Armes des Barravy

D'or à quatre faces de gueule.

(D'Hozier : *Armorial général*, t. XIV.)

C

Liste des capitouls lors de la nomination de Palaprat en 1675

Mathieu Martin, marchand.
Jean-Louis Courtois, écuyer, seigneur d'Issus.
Jean d'Albo, marchand, ancien capitoul.
Barthélemy Amiault, marchand.
Bernard Laroche, procureur au Parlement.
Jean de Palaprat, avocat.
Pierre de Costa, avocat, ancien capitoul.
François-Joseph de Sauveterre, avocat.

D

Liste des capitouls, lors de la nomination de Palaprat comme chef du consistoire, en 1684

Jean de Palaprat, avocat, chef du consistoire.
Jean Hugonin, écuyer, seigneur et baron de Launaguet.
François de Mieulet, avocat au Parlement.
Olivier Bertrand, bourgeois.
Géraud de Laroche, procureur au Parlement.
Pierre Delys, écuyer.
Paul d'Olmières, seigneur de Lastouseilles, avocat au Parlement.

E

Liste des trente-cinq mainteneurs, à la transformation des Jeux Floraux en Académie (1694)

Chancelier

De Maniban, ancien mainteneur, président au Parlement.

Mainteneurs

D'Auterive, conseiller au Parlement, ancien mainteneur, confirmé en 1694.

De Terlon, conseiller au Parlement, ancien mainteneur, confirmé en 1694.
De Fermat, conseiller au Parlement, ancien mainteneur, confirmé en 1694.
De Fieubet, conseiller au Parlement, ancien mainteneur, confirmé en 1694
De Bertier, avocat général, ancien mainteneur, confirmé en 1694.
Du Puget Saint-Alban, avocat général, ancien mainteneur, confirmé en 1694.

Mainteneurs nouveaux nommés en 1694

De Morant, premier président.
De Montbrun, président à mortier.
De Caulet, président à mortier.
De Labroue, évêque de Mirepoix.
De Valette, conseiller au Parlement.
De Mauriac, conseiller au Parlement.
D'Aldéguier-Lagarrigue, conseiller au Parlement.
De Lombrail, conseiller au Parlement.
D'Assézat, conseiller au Parlement.
Tournier (abbé), conseiller aux enquêtes.
Daspe, conseiller aux enquêtes.
De Nolet, trésorier de France.
D'Aldéguier (François), chevalier d'honneur au bureau des trésoriers de France.
D'Auterive (abbé), chancelier de l'Université.
Compaing (abbé), chanoine de la cathédrale.
Vendages de Malepeyre, conseiller au présidial.
Lafaille (l'historien), avocat.
Maleprade, avocat.
Jean de Palaprat de Bigot, avocat.
De Nupces, avocat.
Massac, avocat.
De Campistron (de l'Académie française en 1701).
Ferrières de Lacroisette, de l'Académie française,

De Tourreil, de l'Académie française.
Druillet, évêque de Bayonne.
De Catelan (chevalier).
François Bayle, docteur en médecine.
Daspe, maire perpétuel (mainteneur né).

F

Contrat de mariage du fils de Palaprat

Du 1er septembre 1696, contrat de mariage entre Pierre de Palaprat et Marie-Anne de Gaillard :

« Aujourd'hui, 1er septembre 1696, à Toulouse, dans « la maison de M. François de Gaillard, avocat en Par- « lement, furent présents :

« Noble Pierre de Palaprat, écuyer, fils de noble « Jean de Palaprat, ancien capitoul de Toulouse, con- « seiller et secrétaire des commandements de Son « Altesse Sérénissime Monseigneur le chevalier de « Vendôme, Grand Prieur de France, et de dame de « Barravy, mariés d'une part, et demoiselle Marie-Anne « de Gaillard, etc... »

(*Archives notariales.*)

G

Procuration de Palaprat à l'occasion du décès de son fils

Du 1er octobre 1716. Procuration de Jean de Palaprat, à raison du décès de Pierre de Palaprat, son fils :

« Par devant les notaires à Paris, soussignés, fut « présent Jean de Palaprat, écuyer, avocat en Parle- « ment, secrétaire des commandements de Son Altesse « Sérénissime Monseigneur de Vendôme, Grand Prieur « de France, lequel, sur l'avis qui lui a esté donné du « décès depuis peu arrivé de Pierre de Palaprat, « écuyer, sieur de Bigot, son fils, a fait et constitué ses « procureurs généraux et spéciaux Messieurs Pierre « Barravy, seigneur de Clairac, ancien capitoul, Jean « Alpinien Lavergne, avocat en Parlement, aussy ancien « capitoul, et Jacques Bonnemain. écuyer, pareillement

« ancien capitoul, auxquels et à chacun d'eux en parti-
« culier, l'un en absence de l'autre, il a donné et donne
« tout pouvoir, de pour et en son nom, à l'occasion dudit
« décès, faire tout ce qu'ils jugeront nécessaire soit
« pour la conservation des droits de Louise-Françoise
« Palaprat, fille mineure et unique dudit défunt Pierre
« Palaprat de Bigot, et de dame Marie-Anne de Gaillard,
« sa femme, à présent sa veuve, etc... »

(*Archives notariales.*)

LISTE DES OUVRAGES CONSULTÉS

Palaprat seul : éditions de 1694, 1698, 1712, 1735 (théâtre, poésies et discours).

Brueys seul : éditions de 1712, 1735.

Brueys et Palaprat : édition de 1735.

Aldéguier (d'). — *Histoire de Toulouse.*

Marchangy (de). — *La Gaule poétique.*

Champmeslé. — *Œuvres diverses* (comédiens).

Mezzetin. — *La Vie de Scaramouche.*

Pifteau et Goujon. — *Histoire du Théâtre en France.*

Biographie toulousaine.

Duboul (A.). — *Deux siècles de l'Académie des Jeux floraux.*

(*Archives notariales de Toulouse*).

Poitevin-Peytavi. — *Histoire des Jeux floraux.*

Hozier (d'). — *Armorial général*, t. XIV.

Gélis (F. de). — *Villenouvelle au bon vieux temps.*

Recueil de triomphes (collection Lacroix).

Lahondès (J. de). — *Simon de Laloubère* (*Revue des Pyrénées*, t. VII).

Mège (du). — *Histoire des institutions de la ville de Toulouse*, t. IV.

Mercure de France, 1721.

Frères Parfaict. — *Histoire du Théâtre français*, 15 vol.

Gherardi. — *Théâtre italien.* Paris, 1721.

Titon du Tillet. – *Parnasse français.* Paris, 1760.

Mouhy (Chevalier de). — *Abrégé de l'hist. du théâtre français*, 1780, 4 vol.

— *Tablettes dramatiques*, 1 vol.

Fare (marquis de la). — *Mémoires*, 1 vol.
Saint-Simon — *Mémoires*, t. I à XII.
Noailles. — *Mémoires*, 4 vol.
Voltaire. — *Siècle de Louis XIV.*
— *Correspondance générale*, t. I.
Sévigné (Mme de). — *Lettres inédites annotées par Capmas*, t. II.
Sainte-Beuve. — *Causeries du lundi.*
Gabourd (A.). — *Histoire de Paris*, 5 vol.
Dulaure. — *Histoire de Paris*, t. IV à VI.
Fournel (V.). — *Les Rues du vieux Paris*, 1 vol.
— *Les Contemporains de Molière*, 3 vol.
Mesnard (P.). — *Hist. de l'Académie française*, 1 vol.
Lacretelle (Ch.). — *Histoire de France pendant le* XVIIe *siècle.*
Daniel (P.). — *Journal historique de Louis XIV.*
Anecdotes dramatiques, 1775, 3 vol.
Dumas (A.). — *Louis XIV et son siècle*, 2 vol.
Le Fuel de Méricourt. — *Journal des théâtres*, 3 vol.
Vallière (de la). — *Bibliothèque du théâtre français.*
Godefroy. — *Histoire de la littérature française* (article sur Palaprat).
La Harpe. — *Lycée*, t. XII.
Beauchamp (de). — *Recherches sur le théâtre de France*, 3 vol.
Henry (A.), — *Hist .de la litt. française.*
Faguet (E.). — *Études littéraires sur le* XVIIe *siècle.*
Verdunoy et Thierry. — *Auteurs français.*
Doumic (R.) et Levrault. — *Études littéraires.*
Vincent et Bouffandeau. — *Leçons d'histoire littéraire.*
Lavisse et Raimbaud. — *Hist. générale.*
Nisard. — *Hist. de la littérature francaise.*
Demogeot. — *Hist. de la litt. française.*
Petit de Julleville. — *Leçons de litt. française,*
Mercure galant... divers.
Tabarin. — *Œuvres.*

Durand-Lapie. — *Études sur le* XVIIe *siècle*.
Térence. — *Comédies* (*l'Eunuque*, à propos du *Muet*).
Baron. — *Œuvres*.
Chaulieu (abbé de). — *Œuvres*.
Feuquières. — *Mémoires militaires*.
Villars. — *Mémoires militaires*.
Dangeau (marquis de). — *Journal*.
Jean-Baptiste Rousseau. — *Œuvres*.
La Fontaine. — *Contes et théâtre*.
Magi (abbé). — *Histoire des Jeux floraux* (manuscrite).
Revue de Toulouse.
Villedieu (Mme de). — *Œuvres* (à propos des Dervis).
Saint-Evremond. — *Mémoires*.
Maurepas. — *Mémoires*.
Histoire littéraire des Bénédictins.
Fayette (Mme de la). — *Mémoires*.

BIBLIOTHECA

Imp. JOUVE et Cie, 15 rue Racine, Paris. — 2958-16.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

AOUT
AUG 1 1 2004

UO JUL 1 5 2004

CB

a39003 002269008b

CE PQ 1876
.P25Z57 1916
COO FONTBONNE, M PALAPRAT; SO
ACC# 1216294